

GRAFIGÉO

1999-6



## **LA COLONISATION MENNONITE EN BOLIVIE**

*Culture et agriculture dans l'Oriente*

**Gwenaëlle PASCO**



Collection mémoires et documents de l'UMR PRODIG

# **LA COLONISATION MENNONITE EN BOLIVIE**

*Culture et agriculture dans l'Oriente*

## DANS LA MÊME COLLECTION

(ISSN 1281-6477)

*La Francophonie au Vanuatu. Géographie d'un choc culturel*  
par Maud Lasseur (Grafigéo 1997, n° 1, ISBN 2-901560-30-X)

*La géographie tropicale allemande*  
par Hélène Sallard (Grafigéo 1997, n° 2, ISBN 2-901560-31-8)

*Le repeuplement de la côte Est de Pentecôte.  
Territoires et mobilité au Vanuatu*  
par Patricia Siméoni (Grafigéo 1997, n° 3, ISBN 2-901560-32-6)

*B. comme Big Man*  
*Hommage à Joël Bonnemaison* (Grafigéo 1998, n° 4, ISBN 2-901560-34-2)

*Siem Reap - Angkor*  
*Une région du Nord-Cambodge en voie de mutation*  
par Christel Thibault (Grafigéo 1998, n°5, ISBN 2-901560-36-9)

## SOUS PRESSE

*Retour du refoulé et effet chef-lieu :*  
*analyse d'une refonte politico-administrative virtuelle (Afrique de l'Ouest)*  
par Frédéric Giraut (Grafigéo 1999, n° 7, ISBN 2-901560-38-5)

*Transition malienne, décentralisation,  
gestion communale bamakoise*  
par Monique Bertrand (Grafigéo 1999, n° 8)

## A PARAÎTRE

*Inventaire géomorphologique de la région de Fejej (Sud de l'Ethiopie).  
Etude au moyen de données aériennes et spatiales*  
par Lydie Martin

*Le développement durable en questions*  
par Sophie Bouju

*Le « grand Mekong » : mirage ou futur miracle ?*  
par Sophie Adam



# **LA COLONISATION MENNONITE EN BOLIVIE**

*Culture et agriculture dans l'Orient*

**Gwenaëlle PASCO**

Mémoire de Maîtrise  
effectué sous la direction de  
Christian Huetz de Lemp (Université de Paris IV-Sorbonne)  
et Jean-Claude Roux (IRD - ex-ORSTOM)

AVEC LA PARTICIPATION FINANCIÈRE  
DE L'ÉQUIPE PACIFICA DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS IV-SORBONNE

**Pôle de Recherche pour l'Organisation  
et la Diffusion de l'Information Géographique**  
191 rue Saint-Jacques  
75005 Paris

**DIRECTEUR DE LA PUBLICATION**

Marie-Françoise Courel

**DIRECTEUR FONDATEUR DE LA COLLECTION**

Joël Bonnemaison (1940-1997)

**DIRECTEUR DE LA COLLECTION**

Roland Pourtier

**COMITÉ ÉDITORIAL**

Gérard Beltrando  
Jean-Louis Chaléard  
Marie-Françoise Courel  
Christian Huetz de Lempis  
Roland Pourtier

Photographie de couverture  
Gwenaëlle Pasco  
*Jeune fille mennonite,  
Valle Esperanza (octobre 1997)*

**Maquette et mise en page**

Maorie Seysset

**Cartographie**

Nicolas Ovtracht

**Traitement photographique**

Thierry Husberg

Deuxième édition • octobre 2000

© PRODIG. 1999  
ISBN 2 901560 37 7  
ISSN 1281-6477

## Préface

**L'**OUVRAGE QUE L'ON VA LIRE est passionnant à plus d'un titre. D'abord, il concerne ce qui fut longtemps un bout du monde, un espace pionnier mal connu au sein d'un pays lui-même fortement isolé et enclavé depuis la perte de sa façade maritime. Comme l'a bien montré Jean-Claude Roux dans son ouvrage sur L'Orient péruvien (Karthala, 1996) et dans celui, à paraître fin 1999 (CRET Bordeaux, collection « Pays enclavés ») sur Les Orientes boliviens de l'Amazonie au Chaco, les basses terres côté Amazonie ont toujours été délaissées (sauf peut-être lors de l'éphémère « boom du caoutchouc ») par rapport aux hautes terres qui constituaient le cœur historique des États andins. Il y avait là donc des espaces libres, qui sont devenus récemment des domaines pionniers pour la mise en valeur desquels les gouvernements ont fait des efforts, en particulier en octroyant aux colons un certain nombre d'avantages substantiels.

Mais ensuite, avec les mennonites, nous avons vraiment des colons bien particuliers. Descendants rigoureux de la secte anabaptiste du temps de la Réforme, cousins des amish, ils n'ont pas hésité à franchir les mers pour pouvoir maintenir intégralement

leurs convictions religieuses et leur genre de vie, puisque les deux éléments étaient indissolublement liés. C'est au fond un exemple poussé à l'extrême de la prépondérance des faits culturels dans les choix humains, thème cher à Joël Bonnemaïson avec qui ce travail a été commencé. Ce sont leurs migrations à la recherche de terres vierges et isolées qui ont conduit les mennonites au Canada, au Mexique, au Paraguay et en Bolivie, où ils ont été fort bien accueillis dans un pays manquant à la fois d'hommes et de compétences paysannes au moment de la réforme agraire. Ils ont donc pu établir des « colonies » vivant en vase clos sur le plan social et culturel, mais produisant des quantités importantes de blé, de soja, etc. Cet isolement signifiait bien sûr des difficultés d'enquête considérables pour l'auteur de ce mémoire, et ce n'est pas un des moindres mérites de Gwenaelle Pasco que d'avoir su réunir tant d'informations sur le terrain, au contact de communautés dont l'ouverture sur le monde extérieur est volontairement très limitée.

Enfin, l'avenir même de ces isolats mennonites de Bolivie n'est pas sans présenter de grandes incertitudes. D'abord, les méthodes de cultures appliquées dans les colonies, si elles ont une efficacité certaine

*sur le plan de la production, ne sont pas pleinement adaptées à cet environnement tropical et font peser sur celui-ci des risques écologiques dont le gouvernement a pris conscience. Ensuite, et surtout, la présence de ces isolats risque d'être de plus en plus mal ressentie par les populations locales qui n'ont pas fatalement les capacités, ni reçu les moyens d'une réussite comparable. Face à ces critiques, y aura-t-il à terme une*

*certaine dilution de la cohésion stricte des communautés, une certaine ouverture allant dans le sens d'une acceptation du – et par le – monde extérieur, ou bien les mennonites devront-ils chercher d'autres espaces vierges, à l'abri des tentations et influences pouvant mettre en cause leur identité ?*

*Christian HUETZ de LEMPS.*

## Sommaire

---

<b>Introduction</b> .....	<b>11</b>
<b>Chapitre 1 • A l'origine des migrations, la non-conformité mennonite</b> .....	<b>15</b>
LA PRÉGNANCE DE L'HÉRITAGE EUROPÉEN .....	15
UN SYSTÈME DE CROYANCE BASÉ SUR UNE INTERPRÉTATION PARTICULÈRE DE LA BIBLE .....	17
L'EXPRESSION DE LA NON-CONFORMITÉ MENNONITE .....	17
UNE COMMUNAUTÉ EN PLEINE EXPANSION .....	18
UNE SECTE QUI FUIT LA CIVILISATION .....	19
LA BOLIVIE, ULTIME DESTINATION DES PLUS CONSERVATEURS .....	20
<b>Chapitre 2 • La conquête de l'Orient bolivien</b> .....	<b>23</b>
UNE RÉGION LONGTEMPS ISOLÉE .....	23
DES ATOUTS : L'ESPACE PHYSIQUE ET LE MILIEU NATUREL .....	24
L'ÉMERGENCE DE SANTA CRUZ .....	27
<b>Chapitre 3 • La société mennonite et son territoire conditionnés par une identité religieuse sans compromis</b> .....	<b>33</b>
UN NOMBRE CROISSANT DE COLONIES .....	33
LA RIGIDITÉ DE L'ORGANISATION INTERNE .....	39
UNE VIE RELIGIEUSE INTENSE .....	44
L'EMPRISE RELIGIEUSE SUR LE QUOTIDIEN .....	47
<b>Chapitre 4 • Un système de production agro-pastorale efficace</b> .....	<b>55</b>
UNE SOCIÉTÉ « CAPITALISTE » .....	55
UNE AGRICULTURE INTENSIVE ET SPÉCIALISÉE .....	57
ÉLEVAGE ET ACTIVITÉS NON AGRICOLES DANS LES COLONIES .....	62
LE BILAN D'UNE « RÉVOLUTION AGRICOLE MENNONITE » .....	64
<b>Chapitre 5 • Réalités écologiques du développement de Santa Cruz</b> .....	<b>69</b>
DES MESURES LÉGALES APPROPRIÉES .....	69
DES PRATIQUES MENNONITES INADAPTÉES À UN ÉCOSYSTÈME FRAGILE .....	71
LA PROTECTION DE L'ENVIRONNEMENT DOIT DEVENIR UNE PRIORITÉ .....	74
<b>Conclusion</b> .....	<b>81</b>



*Annie*

*Sur la côte du Texas  
Entre Mobile et Galveston il y a  
Un grand jardin tout plein de roses  
Il contient aussi une villa  
Qui est une grande rose*

*Une femme se promène souvent  
Dans le jardin toute seule  
Et quand je passe sur la route bordée de tilleuls  
Nous nous regardons*

*Comme cette femme est mennonite  
Ses rosiers et ses vêtements n'ont pas de boutons  
Il en manque deux à mon veston  
La dame et moi suivons presque le même rite*

Apollinaire  
dans *Alcools*, Mercure de France, 1913.  
N.R.F., 1920.



## Introduction

**É**TUDIER LES MENNONITES EN BOLIVIE, *c'est prendre conscience des forces à l'oeuvre dans le façonnement de leur espace et de l'importance du vécu.* L'étude suivante est basée sur l'analyse de l'image que se font ces hommes de leur environnement. Elle s'interroge sur les acteurs de l'organisation de l'espace et de son utilisation.

Ce travail est l'expression d'une conviction personnelle de l'auteur : cette communauté religieuse de type conservateur a joué un rôle décisif dans le processus de croissance économique de l'Orient bolivien pourtant celui-ci est aujourd'hui dénigré par certaines institutions nationales. Cependant, il est aussi indéniable que si l'immigration mennonite se poursuit, c'est qu'elle continue de servir les intérêts des deux parties.

Il s'agit donc d'examiner les aspects fondamentaux du phénomène mennonite, au niveau culturel bien sûr mais aussi économique et écologique. Le contexte a évolué de telle sorte qu'il est nécessaire de réaliser une *nouvelle analyse des formes et conséquences de l'implantation mennonite en Bolivie.* Les études existantes sur le sujet sont périmées et souvent partiales car réalisées soit par des Boliviens, soit par des mennonites.

L'impact général de cette colonisation doit être établi à l'échelle du département de Santa Cruz afin de clarifier une situation qui pourrait se dégrader.

### EXPOSÉ DE LA PROBLÉMATIQUE

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il est nécessaire d'*exposer l'héritage religieux des mennonites et de retracer leurs migrations antérieures* : ce groupe pacifiste dont l'origine remonte à l'époque de la Réforme en Europe médiévale n'a cessé d'émigrer. Depuis qu'elle a été chassée d'Europe au seizième siècle, la famille mennonite s'est divisée en plusieurs branches désormais présentes dans le monde entier. Tous les membres ont entre autres, en commun le baptême des adultes exclusivement.

*Afin d'expliquer la dernière migration et les conditions d'établissement,* il est important de *fournir un historique de l'Orient bolivien et de décrire les principales caractéristiques de cette zone de colonisation.* Le département de Santa Cruz est aujourd'hui le pôle de croissance économique du pays grâce à un potentiel longtemps négligé. Le gouvernement bolivien a accordé aux mennonites des privilèges afin de favoriser leur immigration à partir des années cinquante,

avec pour motivation commune l'ouverture des frontières agricoles de l'Orient.

Le présent travail s'organise ensuite autour de trois thèmes :

- *l'organisation interne des mennonites* : leurs convictions s'expriment matériellement par un mode de vie traditionnel rural, une vie en commun excluant toute influence du monde extérieur. Les colonies sont la base du système mennonite.
- *le rôle joué par les mennonites dans le dynamisme agricole du département* : ils ont été à l'origine de la diffusion de la culture du soja, ainsi que de l'introduction du blé dans l'Orient. Ces pionniers contrôlent actuellement des superficies très importantes mais la valorisation économique qu'ils ont entreprise reste étroitement liée à leur orthodoxie.
- *l'impact et les conséquences de la colonisation* : le rôle économique des mennonites ne fait pas de doute mais leur totale absence d'assimilation à la société bolivienne se confirme au fur et à mesure de leur croissance démographique. Par ailleurs, l'usage qu'ils font de la terre peut mettre en danger l'écosystème déjà fragile. Avec les moyens dont elles disposent, les institutions essayent d'enrayer un processus avancé.

## INTÉRÊTS DE L'ÉTUDE

La valeur de ce mémoire peut apparaître dans différents domaines, néanmoins la recherche se fait dans le cadre d'une maîtrise de géographie dont le souci récurrent est de replacer une épistémologie géographique.

Ce travail se présente comme un examen des colonies mennonites de Bolivie, un groupe qui a été en fait ignoré par l'Église Mennonite, par les anthropologues, par les sociologues et plus encore par les économistes, historiens ou géographes.

La recherche contribue à l'enrichissement des connaissances sur les sociétés traditionnelles et conservatrices car elle examine les efforts déployés par les mennonites en Bolivie afin de perpétuer les coutumes, les pratiques et les croyances de leurs ancêtres.

Elle s'intéresse à la situation d'un groupe qui refuse toute intégration culturelle et préfère rester attaché à ses traits traditionnels plutôt que de subir des changements sociaux.

Elle propose, en faisant état de l'expansion des colonies, de la croissance de la population mennonite et de sa prospérité économique, une analyse de l'évolution après plus de 40 ans d'occupation, .

Elle détermine aussi les problèmes écologiques dénoncés par le gouvernement national en fonction des progrès de la recherche en agriculture tropicale depuis les années cinquante. C'est une tentative pour établir la part de responsabilité à la fois des mennonites et des Boliviens dans les bouleversements du milieu naturel.

La recherche s'interroge sur des solutions à un conflit naissant entre les intérêts nationaux, de nature écologique et économique, et ceux de la société mennonite. Elle permet enfin d'envisager les perspectives futures de cette société qui vit dans le passé, parallèlement à celles du pays d'accueil qui est en voie de développement.

## UN HANDICAP : LA CARENCE BIBLIOGRAPHIQUE

Ce mémoire repose principalement sur un travail de terrain étant donné la faiblesse des sources bibliographiques. La déficience bibliographique en qui concerne les colonies mennonites de Bolivie donne également un sens à la réalisation d'une évaluation des éléments contemporains du phénomène.

Le travail le plus significatif sur le sujet date de 1971, il s'agit d'une thèse de James Walter Lanning de l'Université du Texas, *The Old Colony Mennonites of Bolivia : a Case Study*. Le sujet est avant tout traité d'un point de vue sociologique mais l'étude permet de découvrir les mennonites au cours de leur période d'implantation en Bolivie. Les autres ouvrages portant sur les mennonites en Bolivie sont des thèses boliviennes comme celle de Bolivar Menacho en 1978, *Las colonias menonitas : aporte y participación en la producción agropecuaria regional*. C'est une description précise de

l'importance économique des colonies à l'époque où il n'y en avait que neuf. Néanmoins, l'aspect culturel y est évoqué sans être véritablement analysé. Malgré les incohérences relevées dans ces ouvrages, ces derniers ont permis d'organiser les grands axes de l'étude de terrain à partir de La Paz.

Dans la bibliographie européenne, les mennonites en tant que groupe anabaptiste sont traités le plus souvent dans des ouvrages historiques ou religieux parmi les amish et les hutterites. La littérature est muette en ce qui concerne leur dernière migration. L'actuelle pauvreté de la littérature mennonite en Bolivie a réclamé des recherches de terrain essentielles pour la collecte de données pertinentes.

### MÉTHODOLOGIE À ADAPTER

Les obstacles rencontrés lors de la recherche sont les problèmes méthodologiques que pose l'étude d'un groupe dans une culture, un pays et une langue qui sont étrangers au chercheur. Par ailleurs, être jeune et de plus être une fille, a parfois influé sur le déroulement des recherches chez les mennonites comme chez les Boliviens. Si cela a pu favoriser les contacts avec certains, avec d'autres, c'était un inconvénient dans la mesure où ils n'ont pas traité le travail entrepris de façon sérieuse.

### Une communauté difficile d'accès

Les colonies mennonites, surtout les plus conservatrices, sont par excellence le modèle d'une société fermée : l'expression extrême du concept de communauté. C'est pourquoi c'est une tâche difficile de pénétrer ce type de groupe culturel isolé. Le contact initial s'est effectué avec des « ex-mennonites » ; bien qu'ils refusent cette dénomination, elle facilite la typologie. Ce sont des mennonites qui ont quitté les colonies tout en conservant d'étroites relations avec celles-ci. Ils se sont impliqués effectivement dans la progression de la recherche.

Gerhard Fehr Klippenstein, issu de la colonie Morgenland, m'a introduite dans les colonies les plus traditionnelles car il travaillait pour une entreprise de commercia-

lisation du blé. Il entretient des relations privilégiées avec ses clients dont il parle la langue et connaît parfaitement les coutumes. Il n'a pas été nécessaire de demander d'autorisation aux chefs de colonies pour le travail d'enquête.

Il est apparu clairement, dès le début, que la méthode combinée d'observation directe et de conversation sans questionnaire formel était la plus adaptée. Une approche rigide et systématique n'est absolument pas envisageable, et le dialogue se fait avec précaution et discrétion pour progressivement orienter la conversation vers le sujet désiré. Cette technique requiert beaucoup de temps consacré aux entretiens, avec des notes de terrain volumineuses qu'il faut traiter immédiatement après le contact et plus tard classer pour l'analyse. Il était possible de prendre des notes ou de faire des enregistrements audio plus ou moins ostensiblement, en fonction de l'interlocuteur et de sa coopération. Les entretiens se sont faits le plus souvent en espagnol et parfois en anglais. Les photos ont fait la joie des enfants tandis que les adultes, surtout les femmes, s'y montraient hostiles. C'est pourquoi ce mémoire comporte peu de photos d'adultes.

Établir une relation de confiance, ou au moins apaiser la méfiance reste l'étape la plus délicate. Que je me sois présentée comme étudiante française, pour mon propre compte, a été relativement bien reçu bien que mes motivations leur échappent totalement. Cependant il était difficile de ne pas apparaître comme un élément possible de perturbation et beaucoup de mennonites ont éludé les questions ou encore donné des réponses générales qui ne reflétaient pas leur opinion individuelle. Ils ne veulent pas se démarquer du groupe et sont d'un naturel craintif car leur société a développé ce que l'on peut appeler une théorie du complot. Ces traits caractéristiques se retrouvent de façon moins prononcée dans les colonies « modernes ».

### Des informations à vérifier

Un premier séjour en Bolivie a eu lieu en 1997 pendant plus de neuf semaines (août-

octobre) : la première partie à La Paz afin de collecter des sources écrites, et de contacter des institutions telles que le Ministère du Culte et des Relations Extérieures, celui de l'Agriculture. La seconde partie s'est déroulée dans le département de Santa Cruz au contact d'une part, des institutions locales et d'autre part, des colonies mennonites. L'encadrement scientifique a été assuré par l'ORSTOM en la personne du géographe Jean-Claude Roux.

Un des traits de la culture bolivienne est de promettre facilement par gentillesse et de répondre pour ne pas décevoir l'interlocu-

teur. Cette attitude est à l'origine de nombreuses contradictions dans les données recueillies lors du premier séjour. C'est pourquoi en mars 1998, un retour sur le terrain a été nécessaire afin de préciser les premières hypothèses de recherche et surtout d'effectuer une longue série de vérifications des informations initiales. Cependant il est important de signaler qu'il faut accorder une confiance relative aux chiffres collectés auprès des informateurs boliviens mais également mennonites. Difficiles à rassembler, les données sont souvent peu fiables.



## Chapitre 1 • À l'origine des migrations, la non-conformité mennonite

**L**A VOLONTÉ D'IMMUABILITÉ a accompagné les mennonites dans toutes leurs migrations et a même souvent provoqué celles-ci. Ils ont aujourd'hui quasiment déserté l'Europe rhénane, leur foyer d'origine, au profit du continent américain. Des plaines canadiennes au désert du Paraguay, on rencontre des membres de ce groupe religieux ; qu'ils soient agriculteurs traditionnels ou gouverneur fédéral, ils restent fidèles aux valeurs de l'anabaptisme pacifique fondé en Suisse. Leurs déplacements forcés ont souvent contribué à conforter leurs convictions.

### LA PRÉGNANCE DE L'HÉRITAGE EUROPÉEN

#### Naissance des Anabaptistes au cœur de la Réforme

Les mennonites appartiennent au groupe des Anabaptistes pacifiques dont l'existence remonte au seizième siècle, à l'époque de la Réforme (cf. carte1). Le mouvement anabaptiste est né en 1525 à Zurich en Suisse parmi les étudiants d'Ulrich Zwingli (1484-1531). Ce mouvement appartenant à la Réforme radicale, a tout de suite connu une expansion rapide en Europe du nord. Ses adeptes prêchaient la Bible dans le lan-

gage commun, proclamaient la gloire de Dieu et garantissaient à tous l'absolution des péchés par la seule Foi. Ils furent sévèrement persécutés aussi bien par l'Église de Rome que par les Réformateurs. En effet, ils représentaient une troisième voie entre les catholiques et les protestants, considérant que l'Église doit rassembler un groupe d'adultes volontaires et, comme la première Église Chrétienne, se tenir à l'écart du monde et être séparée de l'État. Refusant toute forme de soumission au pouvoir politique, hostiles au baptême des enfants, ils rebaptisaient les adultes reconnus dignes de faire partie de la communauté chrétienne.

L'appellation d'ana-baptistes qui leur a été donnée par leurs adversaires de l'époque signifie « re-baptiseurs ». Leur conception de l'Église s'exprime symboliquement dans le baptême des adultes. Les mennonites considèrent en effet que, d'après la Bible, le baptême est inséparable d'une démarche consciente, d'une conversion explicite et d'une profession de Foi dite par le converti.

#### Menno Simons, le prédicateur éponyme

Le leader sans doute le plus connu des mennonites est un prêtre catholique des Pays-Bas (Friesland), Menno Simons

Carte I - La présence anabaptiste en Europe centrale au XVI<sup>e</sup> siècle



Source : William Schroeder, Mennonite historical atlas, 1996.

(1496-1561) qui a rejoint le mouvement en 1536. Il est devenu l'un des réformateurs de l'Anabaptisme pacifique. Sa position modérée et ses écrits prolifiques ont fait beaucoup pour l'unification des anabaptistes disséminés, et bientôt appelés les Mennonites.

Bien que Menno Simons n'ait pas été le seul leader du mouvement, il en est considéré comme le père fondateur. Il est vrai que de tous, c'est lui qui a vécu le plus longtemps en cette période troublée et qui a le plus écrit (J.C Wenger, 1956).

En 1693, un jeune suisse mennonite, estimant que l'Église était en train de perdre sa pureté, forma une nouvelle communauté chrétienne. Il s'appelait Jacob Amman et ses disciples sont aujourd'hui les Amish. La plupart des groupes amish actuels se considèrent comme des cousins conservateurs des mennonites.

## **UN SYSTÈME DE CROYANCE BASÉ SUR UNE INTERPRÉTATION PARTICULIÈRE DE LA BIBLE**

### **Des Chrétiens ni protestants ni catholiques**

Les mennonites considèrent que l'Homme est un pécheur qui a besoin de la Rédemption par le Seigneur Jésus Christ, mais qu'il est libre de choisir d'être sauvé ou non par la grâce à travers la Foi. Les enfants appartiennent au royaume de Dieu jusqu'à ce qu'ils soient en âge de décider. Pour les mennonites, l'Église est l'expression visible de ceux qui ont choisi volontairement de s'engager dans une vie de sainteté et d'amour. Le Christ viendra personnellement juger le monde, ressusciter les morts et les emmener au Royaume de Dieu.

Au sein des mennonites actuels, on rencontre deux groupes distincts ; l'un est plus orienté sur la communauté des croyants et insiste sur le mode de vie et la pratique, tandis que l'autre, moderne, met l'accent sur l'expression verbale des convictions. Tous accordent la plus grande importance à la

séparation de l'Église et de l'Etat, et à la simple obéissance à la Parole de Dieu.

### **Une lecture parfois extrême de la Bible**

Les mennonites estiment que les Chrétiens sont différents du reste du monde. À leur propos, on parle de non-conformité et pour certains groupes, celle-ci se traduit par une apparence, un moyen de transport, qui les distingue des autres. Ceux qui vivent selon les principes du Royaume de Dieu doivent se séparer du monde. Les disciples du Christ vivent dans le monde mais sans y appartenir ni partager ses valeurs. Les multiples persécutions dont ils ont été les victimes ont conduit les anabaptistes à adopter une attitude de repli vis-à-vis de la société, attitude que l'on retrouve encore aujourd'hui chez leurs descendants.

Pour les premiers anabaptistes, le Nouveau Testament enseigne à l'Église comment discipliner ses membres. Si l'un d'eux a commis un péché, il est excommunié jusqu'à ce qu'il se soit repenti. Le but de l'excommunication d'un pécheur n'est pas de lui nuire mais de le ramener à la communauté ; la cohésion de cette dernière réclame discipline et sacrifice. Chaque groupe de mennonites établit ses propres limites. Quelques-uns, le plus souvent des jeunes, quittent volontairement les groupes *Old Order*, à la recherche d'une plus grande liberté individuelle ou pour des raisons religieuses. Néanmoins, ce sont les groupes *Old Order* qui croissent le plus rapidement en nombre.

## **L'EXPRESSION DE LA NON-CONFORMITÉ MENNONITE**

### **Les trois caractéristiques fondamentales de l'Anabaptisme pacifique**

Il s'agit du baptême des seuls adultes, du refus de prêter serment et du rejet du service militaire en accord avec leur non-résistance. Les mennonites ont toujours fermement maintenu leur position pacifiste, quels qu'aient été les contextes ou leur impopula-

rité au cours des Guerres Mondiales. En dépit de cette position radicale, ils sont généralement considérés comme de bons citoyens honnêtes qui cherchent surtout à prôner l'amour chrétien dans l'ensemble des aspects de leur vie.

Dans tous les pays où ils s'installèrent, les mennonites conservèrent leur autonomie et un solide esprit communautaire. En érigeant leurs croyances en mode de vie, ils constituèrent des groupes sociaux et religieux d'une grande cohésion. Cependant, cette cohésion qui fait leur force les a exposés à la persécution à de nombreuses reprises. Ils étaient souvent traités en « étrangers » dans leur pays d'adoption. C'est aujourd'hui le cas en Bolivie où l'intégration des mennonites est restreinte à la vie économique.

### L'ethnocentrisme des mennonites

Cet ethnocentrisme s'appuie sur des traits divers : maintien d'un dialecte allemand, le Plaut Dietsch, respect d'obligations vestimentaires, perpétuation d'un mode de vie villageois et d'une économie basée sur l'agriculture, aide mutuelle, auto-gestion de l'administration et de l'éducation.

Cet ensemble de traits nous permet de définir les mennonites de Bolivie comme une secte, dans le sens de type sociologique :

« La secte s'oppose à l'Église comme type sociologique. Elle constitue un groupement contractuel de volontaires qui ont choisi, après certaines expériences religieuses précises, de s'agréger à d'autres chrétiens ayant fait les mêmes expériences. Le corps ainsi formé tient sa légitimation des liens volontairement créés entre ces croyants et entre eux et Dieu. La secte se montre indifférente à l'État. » (M. Weber, 1920)

D'après Weber et Troeltsh, c'est avec la Réforme radicale, contemporaine de l'avènement des Églises protestantes, que le type de la secte atteint sa plénitude, en particulier dans le mouvement Anabaptiste-Mennonite.

### UNE COMMUNAUTÉ EN PLEINE EXPANSION

#### Les effets cumulés d'une forte natalité et de la reprise de l'évangélisation

Persécutés pour leurs points de vue hétérodoxes et leur pacifisme, les mennonites furent contraints de se disperser. Comença alors une série de migrations qui allait les conduire quatre siècles plus tard à trouver refuge en Amérique latine. Les mennonites de la Suisse et du sud de l'Allemagne se déplacèrent vers l'Ouest, jusqu'en Pennsylvanie, dans les « colonies américaines ». Les mennonites de Hollande et du nord de l'Allemagne, quant à eux, se dirigèrent vers l'Est jusqu'en Pologne, puis en Russie. En dépit des persécutions, cette communauté n'a jamais été « en voie de disparition ». Il semble plutôt que les difficultés rencontrées ont stimulé la fécondité de ses membres.

On estime actuellement la population mennonite à un million de personnes réparties dans le monde entier, dans plus de 60 pays. En Amérique du Nord, ils sont plus de 400 000, en Afrique, environ 270 000 et en Asie, 150 000. En Europe où l'Église a été fondée en 1525, il en reste 50 000 dont un petit nombre en Alsace. L'ensemble des effectifs de l'Église mennonite a connu depuis 1990 une croissance supérieure à 13,5 %.

Par population mennonite, on entend en réalité un groupe extrêmement hétérogène car une partie des mennonites a entrepris un mouvement de rénovation et cherche à convertir de nouveaux adeptes sur tous les continents. Ainsi en 1994, dans ce qui était encore le Zaïre, vivaient 136 200 mennonites, soit plus qu'au Canada qui en totalisait 117 932. Ces totaux obtenus sur Internet (@mennonittecc.ca) peuvent semer une grande confusion chez le lecteur car ils ne font pas état des disparités parmi les mennonites. Les uns sont en réalité des convertis, les autres en revanche sont des « mennonites nés ». On ignore si ces derniers sont baptisés ou non (*membership*). Le groupe qui est au centre de ce mémoire est celui des mennonites d'origine, ceux qui descendent des premiers anabaptistes. On

peut dans ce cas parler d'une population « ethniquement » mennonite (Seguy, 1977).

En Amérique Latine, le nombre de « mennonites nés » ne cesse de croître. Déjà en 1987 (Abe Waikens, 1987), on estimait qu'ils étaient plus de 80 000 : dont 40 000 au Mexique, 23 000 au Paraguay, 4 500 à Belize et 18 000 en Bolivie. Aujourd'hui, ils sont certainement plus de 100 000 sans qu'on puisse avancer un chiffre précis. Seule indication, en Bolivie où la population mennonite a augmenté de 50 % ces dix dernières années, ils seraient aujourd'hui un peu moins de 40 000.

Cette extraordinaire croissance repose en premier lieu sur un fort taux de natalité qui s'explique par leurs préceptes religieux, chaque famille ayant en moyenne 10 à 12 enfants. On parle à leur propos du plus fort taux de natalité du monde. Pourtant, il ne faut pas oublier de prendre également en compte un solde migratoire important car la Bolivie continue à accueillir de nombreux mennonites.

### **La grande diversité des groupes mennonites**

L'étude de cette communauté est rendue d'autant plus complexe qu'elle est composée de 171 groupes distincts répartis dans le monde, et qui ne disposent d'aucune structure centrale, ni de centre de décision.

Par conséquent, il n'existe pas de leader élu ou désigné qui puisse parler pour l'ensemble des mennonites. Les dissensions au sein du même de la communauté religieuse à travers le monde s'explique par les distinctions fondamentales entre les groupes. On discerne d'une part, les « mennonites nés » de ceux qui se sont convertis.

Les mennonites d'Amérique Latine, qui intéressent cette étude, vivent en colonies. Les colonies du Mexique, d'Amérique Centrale et du Sud s'organisent en villages ruraux auto-administrés, à la manière d'États à l'intérieur de l'État. Certaines colonies sont extrêmement conservatrices – électricité, radio, téléphone et voiture, tracteur avec des pneumatiques sont prohi-

bés – tandis que d'autres, en comparaison, sont plutôt modernes.

Mais en ce qui concerne la population mennonite de Bolivie, on ne peut pas utiliser le terme « progressiste » pour désigner les colonies où l'on roule en voiture car, le but premier de l'organisation en colonies est de préserver un mode de vie traditionnel en se maintenant séparé de la culture environnante.

### **UNE SECTE QUI FUIT LA CIVILISATION**

#### **Espoirs déçus au Canada**

Partis de Russie, les mennonites sont arrivés dans les années 1870 au Canada où ils ont reçu l'assurance du gouvernement canadien qu'ils seraient libres de pratiquer leur religion, seraient exemptés de service militaire et auraient leur propre système éducatif où l'allemand serait la langue d'instruction.

Ils ont bénéficié de ces privilèges pendant plus de quarante ans mais durant la Première Guerre mondiale, leur langue maternelle leur a attiré quelque ressentiment. Par ailleurs, en 1916, les gouvernements du Manitoba et de Saskatchewan ont imposé l'anglais comme la langue d'instruction à l'école. Si la plupart des mennonites ont accepté cette nouvelle législation, une minorité s'y est opposée rappelant la promesse faite par le gouvernement.

Lorsque certains groupes mennonites persistèrent à enseigner en allemand, leurs leaders et quelques parents furent envoyés en prison. Les mennonites qui ont choisi de fuir l'incorporation au système éducatif laïc se rencontrent en Amérique Latine.

#### **Dispersion en Amérique Latine**

En 1919, les mennonites avaient envoyé des éclaireurs au Brésil, en Argentine, en Bolivie et au Paraguay, sans trouver ce qu'ils cherchaient. Finalement, c'est le gouvernement mexicain qui les a invités à s'installer et en février 1921, le Président Alvaro Obregon leur accorda les privilèges qu'ils

attendaient : la liberté d'enseigner dans leurs propres écoles ainsi qu'un statut particulier.

Environ 6 000 mennonites décidèrent de s'installer au Mexique en 1922. Entre 1922 et 1926, ce furent 36 trains de mennonites, chargés de tout leur équipement agricole, qui traversèrent les États-Unis pour atteindre l'État de Chihuahua au Mexique.

En 1926-1928, encore 1 700 mennonites quittèrent le Canada pour le Paraguay où ils obtinrent le même type de garanties de la part du gouvernement en place. En 1930, ils furent rejoints dans le Chaco par des mennonites d'Union Soviétique qui fuyaient le communisme et ses conséquences répressives.

Les migrations vers l'Amérique Latine continuèrent dans les années cinquante : la banalisation des voitures, des radios et plus généralement l'assimilation à des populations de nationalités différentes décidèrent d'autres mennonites du Canada à s'installer dans un pays plus isolé où ils pourraient préserver leur religion et leurs traditions sans risquer d'être inquiétés par le progrès. Contrairement au premier groupe de migrants du début du siècle, les mennonites du second flux parlent anglais.

A partir de 1958, certains mennonites quittèrent le Mexique pour fonder des colonies au Honduras Britannique (rebaptisé Belize en 1983 après l'Indépendance) dont le système britannique stable leur rappelait certainement le Canada. Ces mennonites n'avaient d'ailleurs jamais accepté le Mexique comme pays de résidence définitive.

Par la suite, à cause d'une certaine insuffisance de terre, quelques mennonites du Mexique ont commencé à rechercher des emplois en dehors de l'agriculture. Ceux qui refusaient les conséquences d'une possible évolution dans ce sens, ont choisi de fuir. Craignant de subir l'influence du monde moderne lorsque les routes goudronnées s'approchaient trop des colonies, ces mennonites se sont tournés à leur tour vers l'Amérique du Sud à la fin des années soixante.

## **LA BOLIVIE, ULTIME DESTINATION DES PLUS CONSERVATEURS**

Leur mode de vie basé sur l'agriculture traditionnelle explique leurs pérégrinations et leur arrivée en Bolivie à partir des années cinquante. La préoccupation constante des chefs religieux était en effet la recherche de larges étendues de terres sur de nouvelles frontières, où ils disposaient des libertés économiques, politiques et religieuses indispensables pour perpétuer leurs traditions.

### **L'accord avec le gouvernement bolivien**

Un premier accord passé le 16 mai 1954 entre les gouvernements des États-Unis et de la Bolivie, concernant l'implantation de communautés mennonites, est à l'origine de cette immigration originale. Avec l'accord signé le 2 août 1956 entre les gouvernements japonais et bolivien, s'ouvre une période significative pour l'impact économique et social de l'immigration. L'arrivée des Japonais et des mennonites correspond à une étape décisive de la politique de colonisation et du développement de l'agriculture dans l'Orient bolivien.

La Loi du 16 mars 1962 (cf. annexe 1 : traduction du D.S. 06030) instaure des garanties en faveur de l'établissement des communautés mennonites. Le gouvernement s'engage à faciliter les démarches administratives en échange d'un certificat de baptême et de l'intention explicite de travailler dans le pays. Bien que le Décret Suprême 06030 ait été signé le 16 mars 1962 par le Président Victor Paz Estenssorro, les mennonites avaient commencé à arriver du Paraguay dès 1954, année de fondation de la première colonie.

Les mennonites et leurs descendants sont exemptés du service militaire obligatoire. Ils sont autorisés à fonder et à administrer leurs églises pour le culte de leur religion et leurs écoles pour l'enseignement de leur langue. De plus, ces immigrants sont exemptés de taxes douanières en ce qui concerne l'entrée d'équipements, de machines, et des animaux nécessaires à

Carte 2 - Les migrations mennonites sur le continent américain



leur activité. Les mennonites ont également été autorisés à venir avec leurs parents et à gérer de façon autonome leurs biens de succession et l'aide en cas de catastrophe naturelle ou d'incendies. Tous ces droits et privilèges ont été étendus aux mennonites qui arrivent individuellement.

Cependant cette disposition légale – *prise en violation des principes constitutionnels et légaux de base et en ignorant les principes élémentaires de la politique sociale et démographique* – a été abrogée par le Décret Suprême 13261 du 31 décembre 1975 par l'actuel Président de la République (cf. annexe 2 : extrait de la *Gazette Officielle*). Le général Hugo Banzer Suarez, qui dirigeait le pays dans les années soixante-dix, a en effet dénoncé l'isolement de ce groupe social stimulé grâce à un statut juridique propre et différencié. Cette abrogation n'a pas connu de véritable application et aucun mennonite n'a été forcé d'effectuer le service militaire national ou d'apprendre l'espagnol. Le régime normatif des communautés mennonites a été remis en question et critiqué, parce qu'il permettait la non-intégration de ce flux migratoire à la population nationale. Néanmoins, le décret initial de 1962 a été remis en vigueur par celui du 27 mars 1985 (D.S. 20744), et a de nouveau régularisé l'immigration mennonite.

### **L'immigration mennonite, résultat de motivations mutuelles**

Le gouvernement bolivien a choisi d'encourager cette immigration car il était conscient du bénéfice qu'il pourrait en retirer. Les exploits des mennonites dans le Gran Chaco du Paraguay ont en effet été convaincants : ils ont défriché et rendu possible l'agriculture dans une zone dont les Paraguayens ne voulaient pas. Dans un milieu naturel inhospitalier, sec et sans aucune infrastructure routière, les mennonites ont créé un pôle de production inespéré. Le décret promulgué en faveur de l'établissement des mennonites en Bolivie montre l'intérêt national porté à une popu-

lation de ruraux traditionnels. C'est leur habileté dans le domaine agricole qui a justifié les conditions d'accueil dont ils ont bénéficié. Le gouvernement donnant la priorité au potentiel économique que les mennonites pouvaient représenter pour le pays, a alors placé l'aspect culturel au second plan.

Depuis, l'immigration des mennonites a été constante, en provenance du Canada, du Mexique et du Paraguay. Ils se sont établis dans les zones vides du département où ils ont pu acheter des terres à bas prix. Ce flux migratoire s'est organisé par ses propres moyens, sans aide gouvernementale, ni assistance externe spécifique.

Le premier groupe qui s'est implanté au Nord-Est de Santa Cruz était composé de dix familles et de deux célibataires qui sont arrivés du Paraguay par la route. Ils étaient à la recherche de meilleures opportunités économiques et d'un climat plus modéré que celui du Chaco. Pour les colons de la Canadiense I qui sont arrivés peu après, s'établir en Bolivie était le moyen d'échapper au système coopératif devenu obligatoire dans la colonie Menno au Paraguay et d'empêcher leurs enfants de suivre des études secondaires.

De la même façon que l'on ne peut pas affirmer qu'au Canada tous les mennonites roulent en buggy parce que les mennonites *Old Order* de l'Ontario le font, on ne peut pas le généraliser à tous les mennonites d'Amérique latine. Au Canada, au Paraguay, certains sont très conservateurs, tandis que d'autres, diplômés d'université, vivent à l'occidentale. Cependant, c'est en Bolivie que se concentrent les mennonites les plus puritains puisqu'ils jouissent de droits leur permettant de conserver leur organisation et leurs traditions dans leur intégralité. Leur arrivée en Bolivie n'est donc pas le résultat du hasard, mais d'un contexte d'ensemble propice : une région reculée dans un pays en voie de développement où tout semblait à entreprendre, un potentiel agricole à mettre en valeur et des privilèges conformes à leurs attentes. Les mennonites ont saisi cette opportunité.

## Chapitre 2 • La conquête de l'Orient bolivien

**L**A BOLIVIE avec, en 1994, un PNB de 770 dollars par habitant (Banque Mondiale, 1996) alors que celui des pays d'Amérique Latine et des Caraïbes est en moyenne de 3 340 dollars, est sans aucun doute le pays le plus pauvre d'Amérique du Sud. La structure de son économie en témoigne : une industrie très faible, une agriculture prépondérante, des exportations reposant sur les ressources naturelles (mines, gaz naturel essentiellement) et surtout, une importante aide internationale (10 % du PIB environ).

Ce pays de huit millions d'habitants qui concentre la plupart des écosystèmes de la planète dans un territoire vaste comme deux fois la France, a dû attendre le XX<sup>e</sup> siècle pour entamer son décollage économique. Ce dernier s'est appuyé sur l'Orient, et principalement sur l'espace régional de Santa Cruz.

### UNE RÉGION LONGTEMPS ISOLÉE

#### Au cœur de l'Amérique du Sud

L'étude est localisée dans le plus grand des neuf départements boliviens qui s'étend

sur 370 621 km<sup>2</sup>. Ce département, créé le 23 janvier 1826 sous le gouvernement du maréchal José de Sucre, est situé dans la région orientale de la République de Bolivie. Il est limité au nord par le département du Béni, au sud par le département de Chuquisaca et la République du Paraguay, à l'est par la République du Brésil et à l'ouest par les départements de Cochabamba et de Chuquisaca.

On a souvent l'image d'une Bolivie montagnaise et pourtant la Bolivie se compose de plusieurs étages écologiques dont les sols et les climats sont extrêmement variés. Dans ce pays de la zone inter-tropicale, on distingue l'Altiplano Andin, les Yungas, les Vallées Tropicales et les Plaines Amazoniennes. Les plaines, composées en partie par le bassin amazonien, représentent la portion la plus importante du territoire, un peu moins de 60 % de sa surface.

Éloignée des deux océans, cette zone se situe approximativement au centre de la Bolivie et de l'Amérique du Sud. On peut la définir comme une zone de contact entre différents groupes ethniques par le passé, et entre les principaux courants migratoires nationaux, dans le présent.

### **La fondation de Santa Cruz de la Sierra**

Le capitaine espagnol Ñuflo de Chavez, dans sa quête d'*El Dorado*, explora pendant des années la zone de la Chiquitania. Il fonda le 26 février 1561 la ville de Santa Cruz de la Sierra, capitale actuelle du département. C'est ainsi que la présence espagnole se consolida dans la Chiquitania, tout en constituant une barrière à l'expansion portugaise sur l'Iténez et le Mato Grosso. En effet, l'Orient bolivien se trouve aujourd'hui encore, sur « la plaque de contact lusitano-brésilienne » (Roux, 1996, p. 339-352). A la même époque, un centre de rayonnement catéchiste se mit en place à travers les missions jésuites qui firent de la région un important fournisseur de produits agricoles, textiles et artisanaux.

Depuis l'indépendance et jusque dans les années cinquante, le département de Santa Cruz fut laissé à l'écart du reste de la République, comme en témoignait la carence en voies de communication. Dans ce département qui représente 39 % du territoire national, on estime qu'en 1965, seulement 9 % de la population totale y vivait bien que le développement agricole ait commencé une quinzaine d'années plus tôt.

### **Le détonateur des mutations : la réforme agraire d'août 1953**

La révolution de 1952, qui a porté le Mouvement Nationaliste Révolutionnaire (M.N.R.) au pouvoir, est à l'origine de nombreuses réformes et changements. Les principaux objectifs de la réforme agraire nationale étaient l'abolition de la grande propriété terrienne, le développement de l'agriculture commerciale et l'intégration au reste du pays de la région orientale, encline à la sécession. L'aide des États-Unis a été essentielle pour obtenir l'assistance technique nécessaire au développement du potentiel agricole de cette nouvelle zone. La Mission BOHAN identifia ainsi les problèmes posés par l'économie et l'espace boliviens et elle donna lieu à toute une série de recommandations qui ont inspiré la Réforme Agraire (Bohan, 1942). Le développement

économique rapide de la région de Santa Cruz depuis 1954 s'appuie principalement sur le secteur agro-pastoral. L'expansion de ce dernier dépend d'une série de facteurs et notamment des infrastructures routières et ferroviaires, des mesures d'encouragement aux activités agro-pastorales et aux activités de substitution aux importations de la région, de la migration à l'intérieur de la République et aussi, évidemment, de l'immigration de colons agricoles originaires des autres pays. C'est le potentiel naturel de la région qui est à l'origine des efforts entrepris.

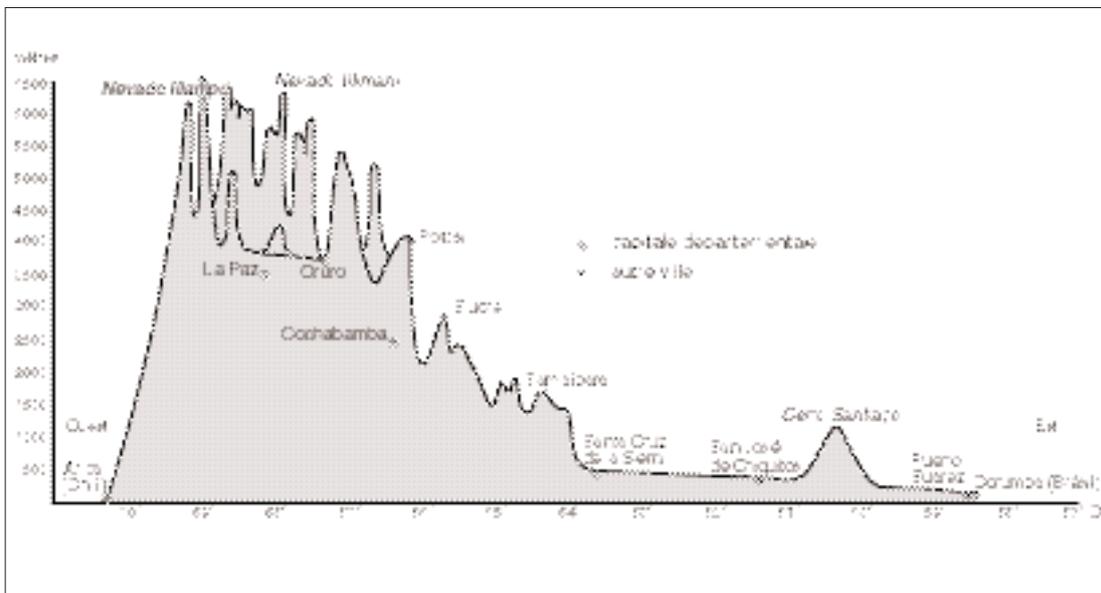
### **DES ATOUTS : L'ESPACE PHYSIQUE ET LE MILIEU NATUREL**

Zone de transition climatique, Santa Cruz est aussi l'une des zones de transition *écologique les plus importantes du continent sud-américain* (Herzog, 1923, Köster, 1983) : on passe du désert au sud, à la forêt subtropicale humide du bassin amazonien au nord. Cette région est aussi située à proximité du *divortium aquarum* de deux bassins fluviaux majeurs : celui de l'Amazone et celui de La Plata. Les nombreux et larges fleuves sont un élément caractéristique de la zone.

Dans son ensemble, le département de Santa Cruz présente un paysage de plateaux et de plaines alluviales. On observe cependant vers l'est que les derniers piémonts andins succèdent aux collines de la Sierra de Chiquito, la Chiquitania. Ce modeste ensemble montagneux d'une altitude moyenne de 1 000 m, appartient déjà au bouclier brésilien. Passés les piémonts andins, l'immense plaine cruceña se déploie, bornée par les formations collinaires de la Chiquitania. Ces plaines basses, peu accidentées, s'étendent depuis le Rio Beni, à l'ouest, jusqu'à la frontière brésilienne, délimitée par le fleuve Iténez à l'est.

La capitale, Santa Cruz, se trouve à une altitude de 437 mètres au-dessus du niveau de la mer. La ville est située à environ 35 kilomètres à l'Est de la cordillère des Andes qui s'infléchit à cet endroit ; son axe Nord-Ouest/Sud-Est s'orientant Nord-Sud.

Carte 3 : Coupe transversale de la Bolivie



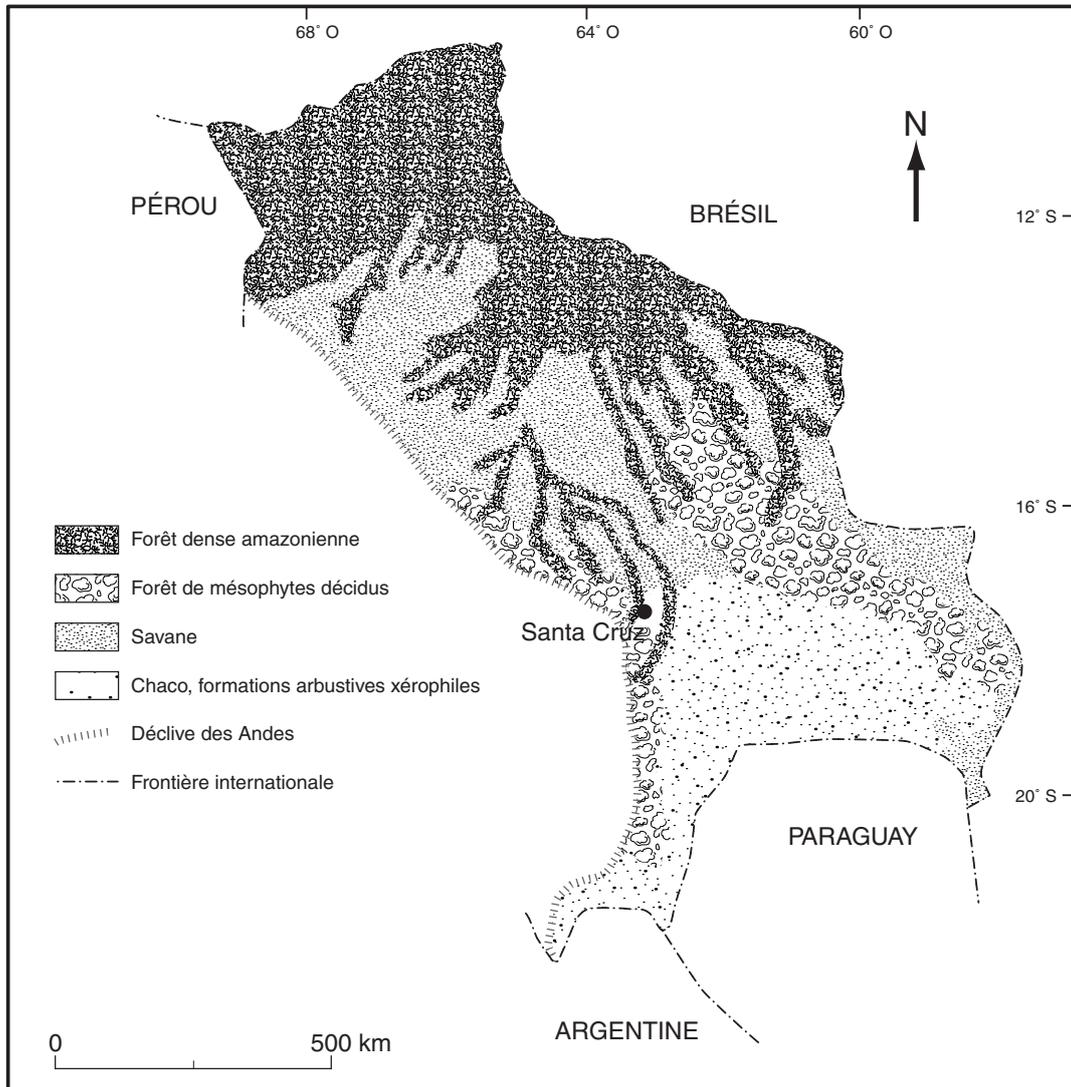
### Un climat tropical

La ville de Santa Cruz, avec 1 114 mm de pluie par an, se trouve précisément dans le secteur de transition entre la zone tropicale humide des Yungas extérieures, au Nord-Ouest, et le Chaco boréal, de climat sec tropical, au Sud et Sud-Est. Au nord de Santa Cruz, le climat tropical humide se dégrade en climat tropical avec pluie d'été (autour de

janvier jusqu'en avril), jusqu'au climat aride du Chaco.

La température moyenne annuelle du département est de 24 degrés (jusqu'à 39 degrés en été et des températures hivernales qui descendent fréquemment à moins de 10 degrés). Pendant la majeure partie de l'année, soufflent des vents chauds intermittents du Nord-Nord-Ouest, porteurs d'humidité. Il en résulte, au contact de la

Carte 4 - Carte générale de la Bolivie



Source : K. HUECK et P. SEIBERT 1972, tiré de KOSTER 1983

masse de la cordillère, des pluies abondantes qui dépassent les 3 000 mm sur les contreforts. Mais à partir de l'inflexion presque perpendiculaire de l'axe de la cordillère, les obstacles orographiques s'effacent et les précipitations diminuent rapidement, passant à moins de 700 mm.

Cette zone est sujette à des changements rapides de temps dus à une confrontation dynamique entre les masses d'air humide tropical, qui viennent du nord, et les fronts polaires froids, qui arrivent du sud. Ces masses d'air froid et généralement sec sont apportées par de forts vents qui soufflent sans rencontrer d'obstacle plus spécialement pendant l'hiver. De fréquents et rapides changements de température résultent de ces phénomènes. Les périodes de sécheresse alternant avec des périodes de fortes précipitations sont également courantes. Ces conditions sont telles que les moyennes pluviométriques sont très irrégulières, aussi bien en terme de séries annuelles que pour les microclimats très répandus.

### Un milieu favorable à l'agriculture

Pour l'agriculture, le département dispose de caractéristiques climatiques excellentes, et la topographie ondulée est favorable à la production mécanisée. Au sud de la ville, les sédiments sableux fréquemment organisés en dunes alternent avec des sols limoneux et argileux de plus en plus présents au fur et à mesure que l'on s'éloigne des contreforts andins.

On distingue deux zones principales : une zone centrale mécanisée, plus anciennement exploitée entre le fleuve Pirai et le Río Grande, où les sols sableux sont dérivés des alluvions du Pirai, et la nouvelle zone d'expansion à l'est du Río Grande, qui est principalement composée de sols limoneux provenant des alluvions du Río Grande. Ces sols alluviaux jeunes ont des textures et des drainages variables. L'évapotranspiration annuelle moyenne est de 1600 mm et les précipitations annuelles moyennes, variant entre 1000 et 1400 mm, permettent une récolte d'hiver de mai à

septembre et une récolte d'été de novembre à avril.

Parmi les produits agricoles industriels de la région, on distingue le coton, la canne à sucre, le soja, le blé, le tabac et, dans des proportions moindres, le maïs et le riz. L'élevage bovin extensif et l'aviculture sont aussi pratiqués.

Une ressource naturelle non renouvelable de grande importance est le gisement de fer et de manganèse de El Mutún, le plus grand de Bolivie, dont les réserves prouvées sont de 200 millions de tonnes. Mais le processus d'expansion économique du département a surtout été accéléré par la découverte et l'exploitation de gisements de pétrole et de gaz naturel. Parmi ces principales ressources naturelles non renouvelables, les gisements d'hydrocarbures qui se trouvent à Camiri, Carance et Tararenda sont des champs d'exploitation de pétrole brut tandis que la production de gaz naturel se concentre à proximité du Río Grande.

## L'ÉMERGENCE DE SANTA CRUZ

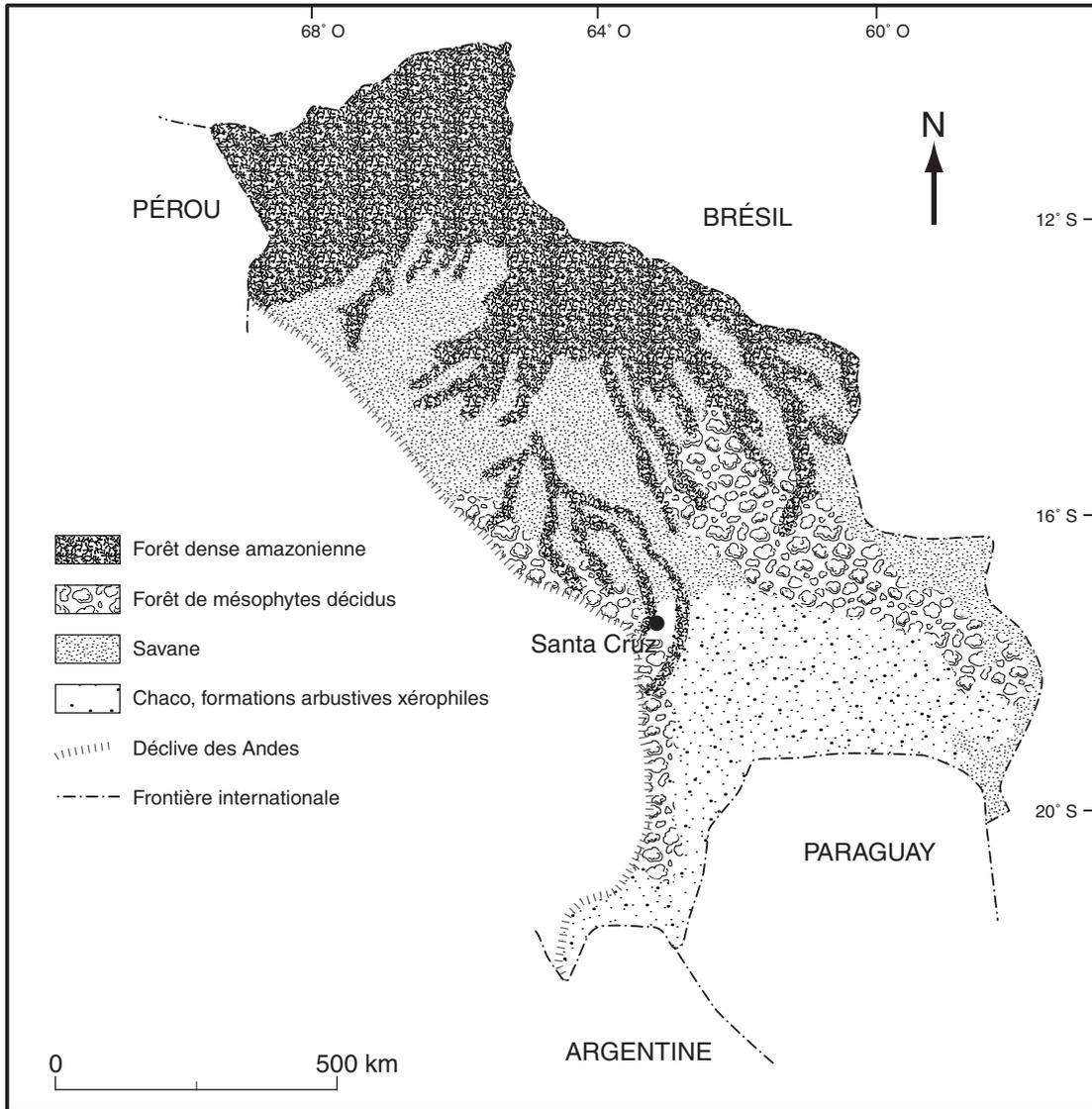
La désorganisation des communications internes a été longtemps une caractéristique constante de la Bolivie. De nos jours, et malgré de nettes améliorations, elle constitue toujours un grave handicap pour les échanges et le développement interne du pays.

### Le rôle des voies de communication

D'une façon générale, le réseau routier bolivien est encore vétuste et souvent dangereux : sur un total de 50 419 kilomètres de voies, seuls 4 % des routes sont asphaltées, chiffre le plus bas du continent. Toutefois, le département de Santa Cruz occupe la première place avec 638 kilomètres de routes nationales asphaltées, soit plus de 46 %.

La ville de Santa Cruz est reliée aux autres centres d'activité économique du pays depuis qu'elle fait partie du réseau routier national : Santa Cruz-Cochabamba-Oruro-La Paz. La construction de la route Cochabamba-Santa Cruz, en 1954, a eu un

**Carte 5 - Situation de Santa Cruz sur « la frontière de végétation »**



Source : K. HUECK et P. SEIBERT 1972, tiré de KOSTER 1983

impact très positif sur le développement de l'agriculture et de l'élevage.

La construction, à partir de Païlon, de la route asphaltée vers le nord de Santa Cruz, qui a atteint Los Troncos en 1995, illustre la politique d'amélioration des voies de communication au sein du département. Il est prévu de prolonger le goudronnage vers le nord jusqu'à San Ramon (cf. carte 6).

Un autre projet important est la route qui va jusqu'à la frontière du Brésil, de Santa Cruz jusqu'à Puerto Suarez, le long de la voie de chemin de fer existante. En effet, la route asphaltée s'interrompt actuellement à Païlon et les communications sont très difficiles vers l'est qui est pourtant une zone d'expansion agricole. Il faut en moyenne cinq heures pour se rendre en voiture de Santa Cruz à Pozo del Tigre (130 kilomètres). Les progrès sont lents et les routes goudronnées toujours en nombre insuffisant. Certaines zones restent très isolées et les fortes pluies rendent souvent les pistes impraticables entravant la commercialisation des produits.

Le pont sur le Río Grande conditionne la fluidité du trafic entre Santa Cruz et sa zone d'expansion, car les trains et les voitures doivent l'emprunter pour aller d'une rive à l'autre. Un système de circulation alternée a été mis en place pour remédier au problème posé par la voie unique sur laquelle les trains sont prioritaires. Les gardiens du péage décident si ce sont les véhicules en provenance de Païlon qui traversent le pont en premier ou ceux arrivant de Santa Cruz. A la fin des récoltes, l'attente pour franchir le pont dure plusieurs heures et des files de cinquantaines de camions se forment.

Dans le département, le réseau ferroviaire *Oriental* totalisant 1 386 kilomètres de long, va dans deux directions : vers l'est jusqu'au Brésil avec Santa Cruz-Corumba (643 km) et vers le sud avec 783 kilomètres pour Yapacaní-Santa Cruz-Yacuiba. Le train est un moyen de transport extrêmement long et si l'on sait que 40 heures sont parfois nécessaires pour atteindre la frontière brésilienne on comprend pourquoi il est appelé *El tren de la muerte*.

En 1997, un grand projet d'infrastructure à l'échelle internationale a été lancé : la construction d'un gazoduc de plus de 3 000 kilomètres entre Santa Cruz et la côte brésilienne, Sao Paulo-Porto Alegre. Par ailleurs, la Bolivie est membre associé du Mercosur, union qui regroupe le Brésil, l'Argentine, le Paraguay et l'Uruguay ; en 1996, le total annuel des échanges commerciaux Bolivie-Mercosur était de l'ordre de 450 millions de dollars, dont 150 millions d'exportation. Le poids de Santa Cruz dans l'intégration de la Bolivie à cet important marché devrait être consolidé par Hidrovia, un grand projet de canal navigable qui contribuerait au désenclavement de la Bolivie, du Paraguay et du Mato Grosso (Brésil).

Dans le nord du département, on a recours au transport fluvial sur le réseau de fleuves Ichilo-Mamoré qui le relie aux localités du département du Béni.

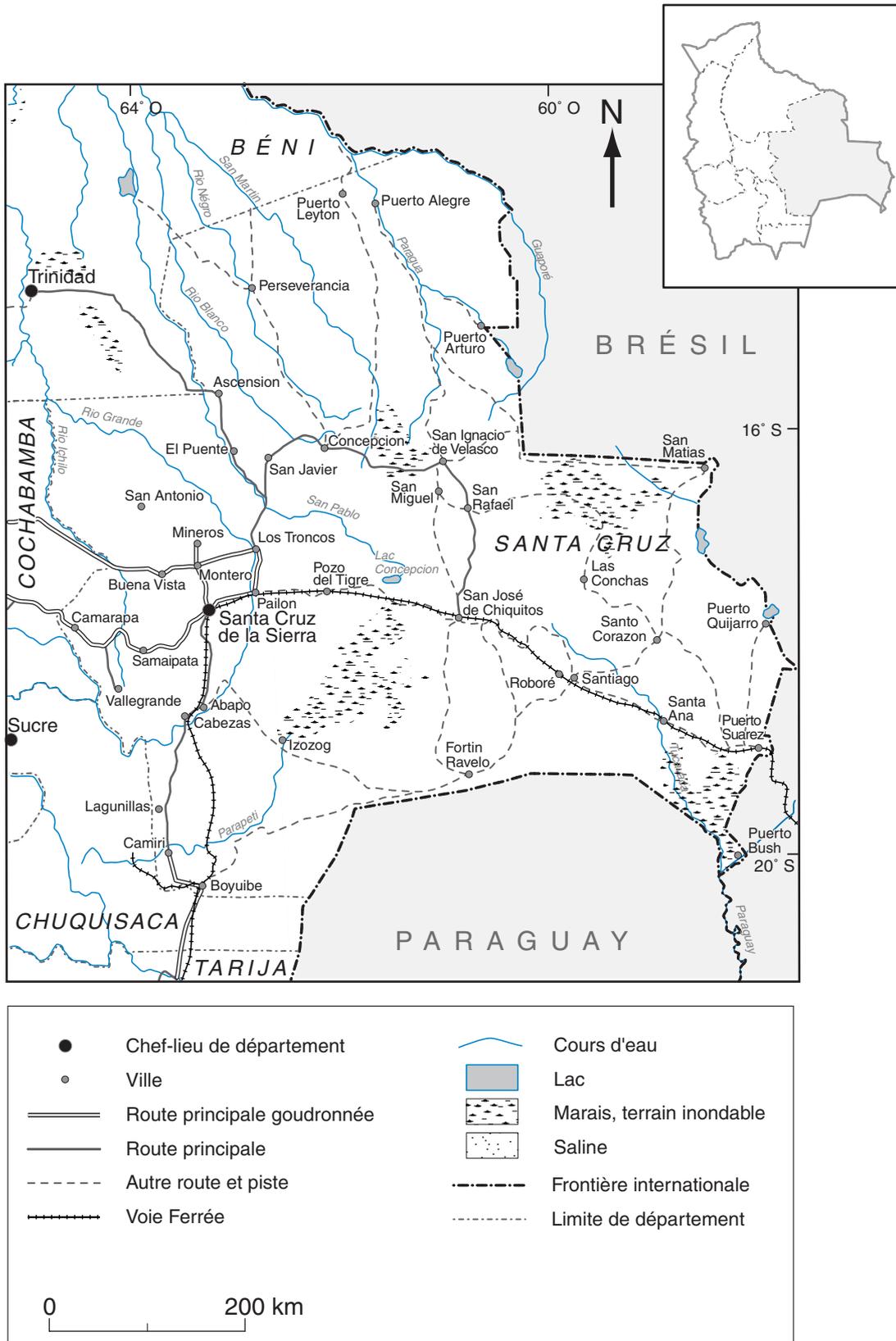
Le département de Santa Cruz, pendant longtemps économiquement et démographiquement déprimé, poursuit l'amélioration de ses infrastructures de transport qui est indispensable pour soutenir l'essor économique régional.

### Une région pauvre en hommes

D'après l'Annuaire Statistique INE (Instituto Nacional de Estadística) de 1995, le département de Santa Cruz rassemble 1 597 000 habitants, ce qui représente une densité de 4,4 habitants au km<sup>2</sup>. Pour la période 1976-1992, la croissance annuelle de la population est de 4,16 % et elle permet à Santa Cruz de se retrouver en deuxième position pour la population après le département de La Paz. En plus d'un solde migratoire positif, le taux d'accroissement naturel est élevé ; il serait de 3 % par an.

La densité de population est extrêmement hétérogène à l'échelle du département. C'est la conséquence de ses caractéristiques géographiques et de la distribution des ressources aussi bien pétrolifères que celles nécessaires aux activités agro-pastorales. D'une province à l'autre, la densité

Carte 6 - Le département de Santa Cruz



varie d'1 habitant au km<sup>2</sup> (Velasco, Sandoval et Guarayos) à presque 163 dans celle d'Andrés Ibañez. Sur les quinze provinces, seulement sept ont des densités supérieures à la moyenne du département (cf. carte 7).

En raison de son dynamisme économique et de l'extension de son territoire, des centres urbains importants tels que Montero, Warnes, Camiri, San Ignacio de Velasco et Puerto Suarez se sont développés dans le département. Cela a permis de déconcentrer les activités de la capitale et de promouvoir un développement plus harmonieux à l'échelle du département, en constituant des zones où se concentre la population migrante. La ville de Santa Cruz a pu absorber une croissance démographique exponentielle qui a fait passer sa population de 60 000 habitants dans les années 1960 à un demi-million aujourd'hui (recensement 1989). En dépit de cette croissance spectaculaire, Santa Cruz a été épargnée par de nombreux problèmes liés à l'expansion des villes en Amérique latine.

Il est très vite apparu que l'essor économique de la zone ne pourrait se faire exclusivement sur la base de migrations internes. Ce constat a ouvert la voie au gouvernement bolivien qui a cherché à inciter des colons d'autres pays à immigrer et à assumer le rôle de pionniers. En plus des mennonites venus du Mexique, du Paraguay et du Canada, des Japonais (Okinawa I et II) et des Chinois se sont lancés à la conquête de la nouvelle frontière.

### Santa Cruz, la nouvelle capitale économique du pays

L'agriculture est un des piliers de l'économie bolivienne : actuellement, ce sont 44 % des actifs qui travaillent pour ce secteur, lequel contribue à 16 % environ du

PIB total. Si entre 1985-1995, Santa Cruz est devenue la capitale économique du pays, c'est aussi parce que s'y concentre désormais la plus grande partie des terres nationales en culture. Le département

**Tableau 1 - Évolution de la participation de Santa Cruz dans la superficie cultivée nationale en milliers d'hectares (1950-1980)**

Année	Bolivie	Santa Cruz	Pourcentage
1950	654	58	8,9
1970	968	220	22,7
1980	1194	285	23,9

Source : ARRIETA, *Agricultura en Santa Cruz : de la encomienda colonial a la empresa modernizada*, 1990.

détiendrait 45 % des terres cultivées du pays (1993), alors qu'en 1950, ce taux selevait à moins de 10 % (cf. tableau 1).

Malgré le sous-équipement des infrastructures de transport et de communication, le boom régional se confirme car le département assume aujourd'hui 1/4 du PIB de la Bolivie. Comme le montre le tableau 2, le taux de croissance annuel moyen du PIB régional, et celui de la production agricole, sont largement positifs, grâce à l'agriculture la plus moderne du pays.

L'économie régionale a « explosé » depuis les années soixante-dix grâce au pétrole et au développement lent mais constant d'une véritable agro-industrie, sans oublier la création d'un pôle financier et industriel à l'échelle locale. Bien que le potentiel de production, très diversifié, soit encore largement sous-utilisé, il permet l'exportation. La production de soja, de blé, de sucre ou encore de fruits tropicaux est en croissance. Néanmoins, on considère que l'agro-industrialisation est un secteur faible qui doit progresser.

Ce chapitre permet d'appréhender l'espace cruceño et les possibilités que la région offre pour l'agriculture en particulier. Elle tente de saisir quel intérêt ont eu les men-

**Tableau 2 - Indicateurs économiques du département de Santa Cruz**

	1990 (en milliards de \$US)	1995 (en milliards de \$US)	Taux annuel moyen de croissance
PIB régional	1 370	1 970	+ 7,5 %
Production agricole	258	492	+ 13,8 %
Exportations	143	257	+ 12,4 %

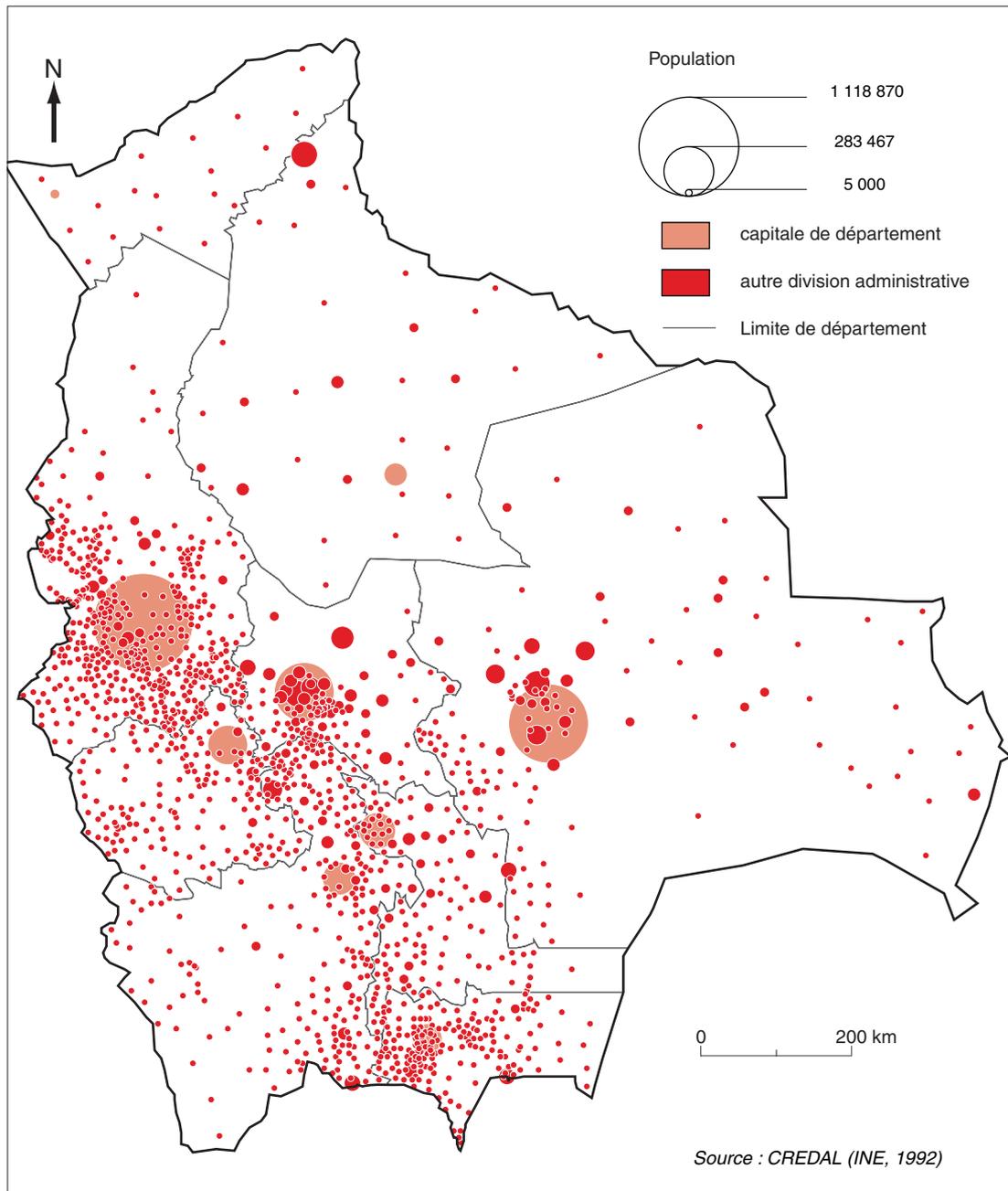
Source : *The Wall Street Journal*, 6 décembre 1996.

nonites à conquérir cette région longtemps inexploitée. Ce groupe d'agriculteurs continuellement à la recherche d'espaces inoccupés et de terres s'est manifesté en Bolivie

dans le milieu de notre siècle, au moment même où le gouvernement cherchait à intensifier la mise en valeur des terres de l'Orient.



Carte 7 - Répartition de la population par canton en 1992



### Chapitre 3 • La société mennonite et son territoire conditionnés par une identité religieuse sans compromis

UNE FOIS EXAMINÉ le contexte de colonisation, il se dégage un phénomène remarquable par son ampleur : il s'agit de la migration contemporaine d'un groupe homogène vers un espace à conquérir dans le but de préserver une culture commune. Tous les aspects de la vie de la colonie mennonite sont induits par la volonté de maintenir les traditions. C'est pourquoi la colonisation mennonite s'est organisée de telle manière qu'il n'y ait pas d'intégration possible avec les autres habitants.

#### UN NOMBRE CROISSANT DE COLONIES MENNONITES

##### Une typologie non-exhaustive et un inventaire difficile

Ces colonies, indépendantes les unes des autres, se distinguent généralement par le pays d'origine des colons. Bien qu'ils fassent tous partie de la même Église, avec les mêmes principes, il existe des différences de comportement, de coutumes, de formes de production et de capacité économique.

On considère que les mennonites du Paraguay sont plus ouverts et qu'ils connaissent mieux l'espagnol. Même si là-bas, certains luttent contre un début d'assimilation, en revanche les colons qui y sont restés l'ont acceptée. Les mennonites canadiens sont le plus souvent intégrés aux colonies paraguayennes et ensemble, ils représentent environ 20 % de la population mennonite de Bolivie. Contrairement à ce que pensent les Boliviens, ils n'ont jamais porté de salopettes. Les mennonites du Paraguay et du Canada circulent en automobile, leurs tracteurs ont des pneus mais en général, les capitaux dont ils disposent sont moins importants que ceux des colons arrivés du Mexique. Ils n'apprécient pas particulièrement qu'on les confonde avec *ces mennonites arriérés*.

Les mennonites originaires du Mexique et de Belize représentent 80 % de la population totale et sont les plus orthodoxes. Ils n'ont pas de voiture à moteur et, plus impressionnant encore, leurs tracteurs sont équipés de roues en fer. Ces colonies au règlement interne sévère sont dites "*Old Colonies*". Entre ces deux catégories extrêmes, on rencontre des colonies telles

**Tableau 3 - Liste des colonies mennonites de Santa Cruz (Bolivie) en 1996**

Nom de la colonie	Pays d'origine	Colonie mère	Date de fondation	Effectifs 1986	Effectifs 1996
Alt Bergthal	Paraguay et Canada	–	1961	306	?
Belize-Tres Cruces	Belize et Mexique	Riva Palacios	1981	750	1 963
Bergthal	Paraguay et Canada	Alt Bergthal	1986	297	430
Campo Leon	Variés	missionnaires	1991	–	52
Canadiense I	Paraguay	–	1957	798	?
Canadiense II ou Morgenland	Paraguay	Canadiense I	1975	217	1 143
Chihuahua	Bolivie	autres colonies	1989	–	297
Cupesi - Rosenort	Canada	Reinland	1976	?	615
Kol. Del Norte	Mexique	–	1980	357	911
Durango	Paraguay et Mexique	–	1994	–	1 233
Las Palmas	Paraguay	Reinland ou Canadiense I	1990	–	226
Las Piedras I	Canada	–	1968	840	200
Las Piedras II	Canada	Las Piedras I	1984	382	1 000
Manitoba	Mexique	Riva Palacios	1991	–	1 402
Nueva Esperanza	Mexique et Belize	Santa Rita	1975	1 200	2 455
Nueva Holanda	Canada et Paraguay	Cupesi et Reinland	1981	490	665
Oriente	Mexique	Santa Rita	1993	–	360
Pinondi	Mexique	Riva Palacios	1987	–	1 336
Reinland-Las Pavas	Paraguay et Canada	–	1963	240	?
Riva Palacios	Mexique	–	1967	5 500	5 488
Santa Clara	Mexique	Sommerfeld	1994	–	144
Santa Rita	Mexique et Belize	–	1968	1 385	1 748
Sommerfeld	Mexique et Belize	–	1968	366	732
Swift Current	Mexique	–	1968	2 510	2 602
Tres Palmas	Paraguay	–	1954	15	dissoute
Valle Esperanza	Mexique	–	1975	1 486	2 214
Valle Nuevo	Mexique	Swift Current	1993	–	853
Yanahigua	Mexique	V.Esperanza et Del Norte	1993	–	543
<b>TOTAL</b>	<b>28</b>			<b>+ de 17.139</b>	<b>+ de 28.612</b>

Source : Comité Central Mennonite de Santa Cruz, 1998.

que Nueva Holanda ou Alberta, dont la majorité des colons vient du Canada ou du Paraguay et où pourtant les automobiles sont interdites. On y circule en buggy mais les tracteurs roulent avec des pneus et les bicyclettes sont autorisées à la différence des *Old Colonies*.

Cette première typologie montre combien il est difficile de ranger les colonies dans des catégories fermées, car toutes ont leurs singularités et on ne peut qu'établir des rapprochements et souligner les exceptions. Le tableau 3 propose un inventaire des colonies par ordre alphabétique, en indiquant leur pays d'origine puis la colonie mère qui, en Bolivie, est à l'origine de sa fondation.

Les tableaux 3 et 4 ont été réalisés à partir de données du Comité Central Mennonite de Santa Cruz et d'informations rassemblées chez Menno Travel. Les chiffres n'ont pas pu être vérifiés : ils restent approximatifs et souvent inférieurs à la réalité. Cependant, certaines colonies telles que la Canadiense I (pour laquelle aucun chiffre de population n'est disponible en 1996), ont connu de fortes chutes d'effectif et vont vraisemblablement disparaître.

Les colonies sont de taille variable et regroupent entre 50 et 5 000 personnes. Certaines colonies trop peuplées, achètent des terres afin de fonder une nouvelle colonie pour leurs enfants et pour les colons qui ne cessent d'arriver de l'étranger. Tantôt la nouvelle colonie suit les mêmes règles que la colonie-mère tantôt elle correspond à une rupture, comme la Canadiense II. Des désaccords religieux insolubles sont à l'origine de la fondation de cette dernière.

Dans le tableau 4, lorsque la colonie-mère n'est pas indiquée, cela signifie soit que les colons viennent d'arriver de l'étranger, soit qu'ils proviennent de plusieurs colonies de Bolivie. Le dernier recensement du

Comité Central ne donne aucun chiffre de population pour les dernières colonies fondées. Ces nouvelles colonies sont surtout de type *Old Colony*, c'est à dire dont la majorité de la population provient du Mexique et de Belize.

Les tableaux 3 et 4 montrent qu'il existe au moins 36 colonies mennonites en Bolivie, implantées exclusivement dans le département de Santa Cruz. Déjà en 1998, de nouvelles implantations ont été initiées comme à Guarayos dans le nord vers San Javier, à Yacuiba à proximité de la frontière argentine, mais également dans le département de Béni où une famille, arrivée du Manitoba au Canada a acheté 15 000 hectares. La famille Friesen a commencé à défricher une partie de ce domaine et projette de vendre les autres parcelles à des mennonites.

Si le marché des produits agricoles se maintient et si la Bolivie reste politiquement stable, ce pays pourrait à l'avenir, voir arriver de nouveaux flux de mennonites, spécialement en provenance du Mexique où le manque de terre commence à se faire sentir et où la dévaluation du *peso* a laissé des marques profondes.

### Des localisations stratégiques

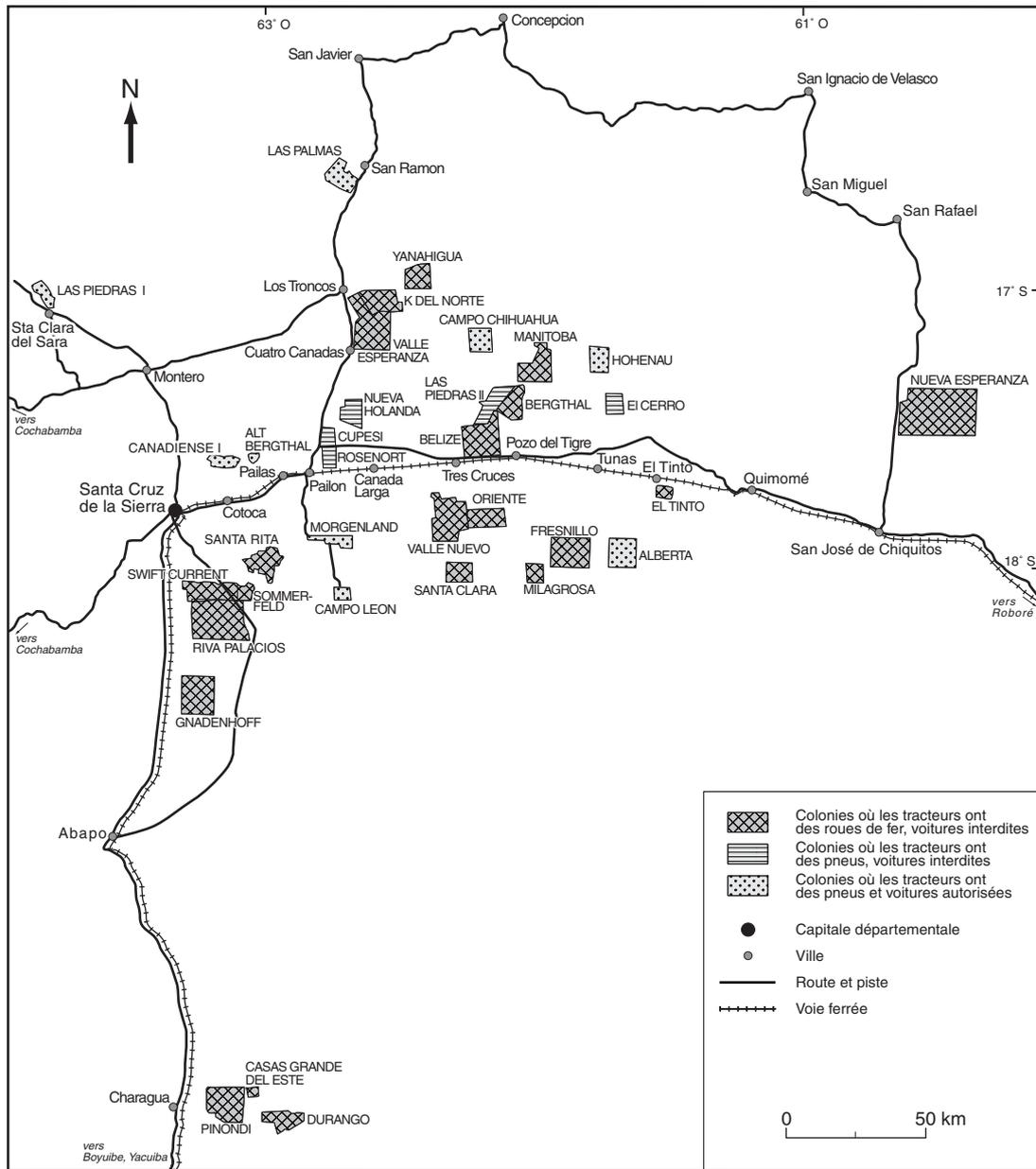
Les premières colonies se sont installées autour de Santa Cruz, suffisamment loin pour ne pas trop sentir l'attraction urbaine et

**Tableau 4 - Les nouvelles colonies mennonites de Santa Cruz**

Nom de la colonie	Pays d'origine	Colonie mère	Date de fondation
<b>Alberta</b>	Canada	–	1996
<b>Casas Grande del Este</b>	Mexique	Cupesi	1996
<b>El Cerro</b>	Canada	Las Piedras II	1996
<b>El Tinto</b>	Mexique	–	1997
<b>Fresnillo</b>	Mexique	Swift Current	1996
<b>Gnadenhof</b>	Mexique	Riva Palacios	1996
<b>Hohenau</b>	Paraguay	–	1996
<b>Milagrosa</b>	Mexique	Belize-Tres Cruces	1998

Source : Comité Central Mennonite de Santa Cruz, 1998.

Carte 8 - Les colonies mennonites de Santa Cruz



suffisamment près pour disposer des services qu'offre cette capitale et y commercialiser leurs produits. Parmi les premières colonies, Tres Palmas et la Canadiense I, fondées en 1954 et 1957, ont été pratiquement abandonnées. Leurs habitants sont partis vivre dans de nouvelles colonies du pays ou sont retournés au Paraguay ou au Canada.

Ce n'est qu'à partir de 1967 que commence l'immigration des mennonites d'origine mexicaine, fuyant eux aussi la menace d'une intégration sociale. Ils mettent en place les *Old Colonies*, parmi lesquelles Riva Palacios avec 28 000 hectares, Swift Current avec 15 000 hectares, et ils s'arrangent pour éviter tout contact avec les autres colonies qu'ils estiment trop permissives. En 1968, un autre groupe venu du Mexique acquiert des terres du gouvernement au nord de Riva Palacios, dans la colonie qui s'appelle maintenant Santa Rita ou Paurito. Ce groupe de colonies, géographiquement proches mais indépendantes les unes des autres, est appelé *Las Brechas*. Elles perpétuent, en Bolivie où on pouvait trouver un plus grand isolement du monde, des traditions qui étaient menacées ou même abandonnées au Mexique.

Les noms des colonies sont souvent récurrents d'un pays à l'autre : au Mexique, on trouve encore des colonies Swift Current, Santa Rita, Manitoba. De même, les colons d'origine paraguayenne ont repris les noms des colonies mères du Paraguay, comme Bergthal ou Tres Palmas. Ces noms peuvent être en anglais, en allemand ou en espagnol. Les colonies portent aussi des noms de régions que les migrants occupaient auparavant comme Alberta, Belize, Chihuahua, Durango. Le nom peut indiquer une situation géographique : Del Norte, Casas Grande del Este. D'autres, telles que Nueva Esperanza ou Valle Esperanza ou encore Morgenland évoquent les espoirs des colons.

Les noms des colonies peuvent être trompeurs. Au Paraguay par exemple, la colonie Sommerfeld rassemble des mennonites du Canada tandis qu'en Bolivie, ce sont des mennonites du Mexique qui vivent dans la colonie du même nom. L'origine lointaine des mennonites est particulière-

ment évidente dans le nom de certaines colonies du Paraguay : l'une a repris le nom de la ville de Volendam et une autre celui de Friesland, la Frise, aux Pays-Bas. L'aspect conservateur de la communauté se retrouve donc également dans le choix des dénominations.

En 1975, on recense dix colonies mennonites, et l'on estime qu'elles possèdent 68 859 hectares où vivent presque 1 000 familles, soit environ 7 000 personnes. Aujourd'hui, sur les 370 621 km<sup>2</sup> de la superficie totale du département, l'ensemble des colonies mennonites contrôlerait jusqu'à 300 000 hectares. Il est difficile de se prononcer avec certitude sur le nombre exact de colonies car si certaines disparaissent, d'autres s'établissent sans que ces modifications soient répertoriées. La population mennonite relève elle aussi d'une estimation parce qu'elle ne cesse de croître et que les allers et retours avec le Canada, le Mexique ou le Paraguay sont permanents.

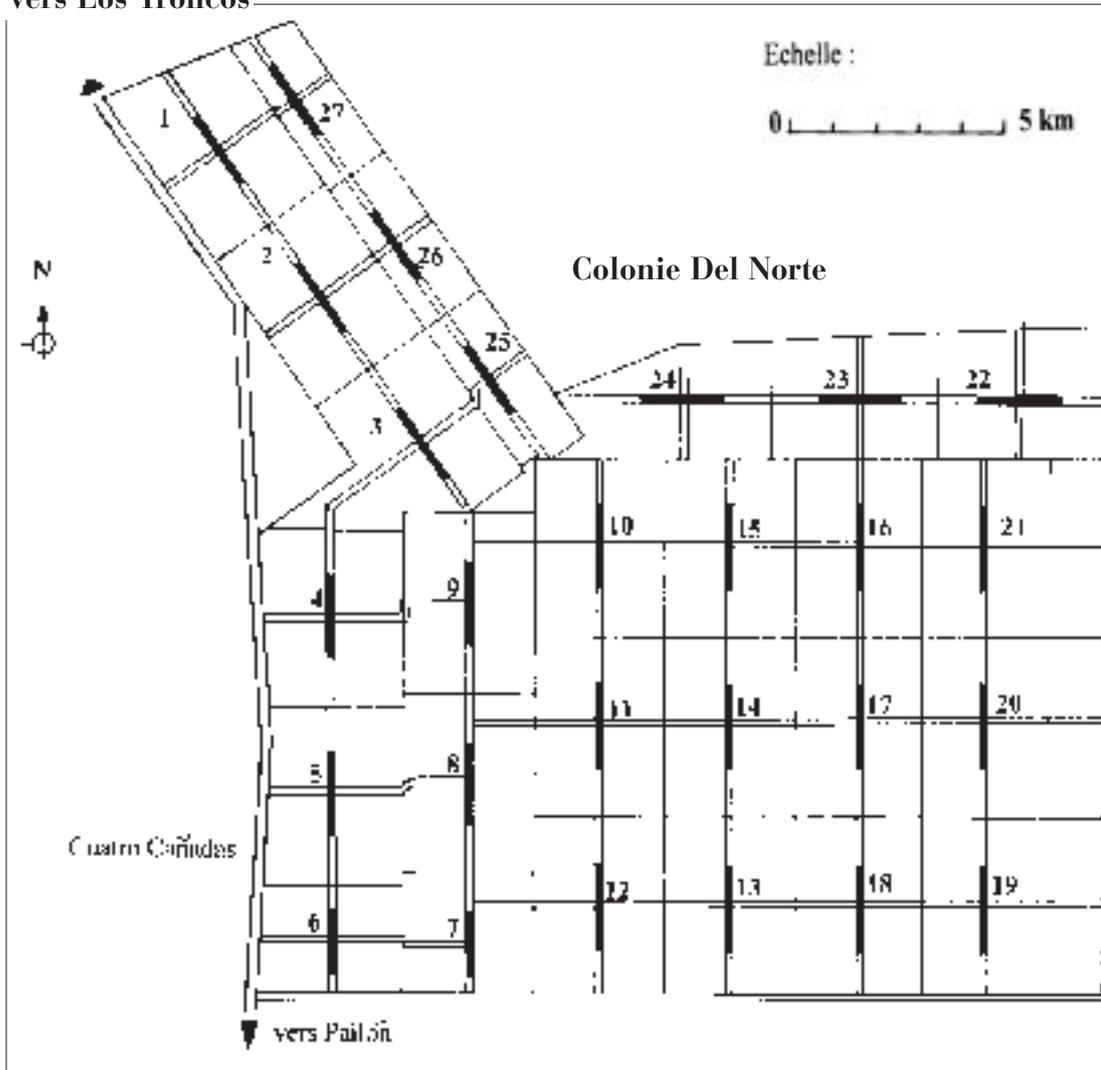
### L'exemple de deux colonies

La structure interne des colonies est similaire, bien que certaines se montrent moins sévères que d'autres dans l'établissement de leurs normes et leur mode de vie. Afin d'apprécier les points communs et les différences, deux colonies témoins ont été choisies. Les autres colonies mentionnées par la suite ont été également visitées, ou leurs habitants se sont prêtés à des entretiens mais Valle Esperanza et Morgenland ont été choisies notamment pour des critères d'accessibilité. Non seulement il était plus facile de s'y rendre quotidiennement, mais surtout il a été possible de rencontrer davantage de familles et de passer plus de temps avec elles.

*Valle Esperanza*, fondée en 1975 par des mennonites du Mexique est de type conservateur (*Old Colony*). D'après son avocat, Wildemar Rojas, elle occupe 22 383 hectares et rassemble 456 familles. Elle se trouve à l'est du Rio Grande, entre Païlon et San Ramón, à environ 90 kilomètres de la ville de Santa Cruz, ce qui correspond à un minimum de deux heures de

Carte 9 - Plan de la colonie Valle Esperanza

vers Los Troncos



LISTE DES CAMPS :

- 1 Neustädt
- 2 Blumenheim
- 3 Blumenhof
- 4 Rosenhof
- 5 Neuanlage
- 6 Rosenthal
- 7 Burwalde
- 8 Edenthal

- 9 Schönfeld
- 10 Neuhoffnung
- 11 Neurecht
- 12 Groszweig
- 13 Schönberg
- 14 Eigenhof
- 15 /
- 16 Edenfeld
- 17 Kleinstädt
- 18 Bachfeld

- 19 /
- 20 /
- 21 /
- 22 /
- 23 Waldheim
- 24 Rosenfeld
- 25 Blumenfeld
- 26 Silberthal
- 27 Kronsthal

voiture par une route goudronnée sur tout le trajet.

La seconde colonie sur laquelle s'appuie cette étude a été fondée la même année que Valle Esperanza et elle s'appelle *Morgenland* ou Canadiense II du nom de sa colonie mère, la Canadiense I. Pour ceux qui ont quitté la Canadiense I, située à 12 kilomètres de Cotoca, la taille moyenne des exploitations (30 ha) de la colonie-mère était insuffisante pour vivre. A Morgenland, chacun peut cultiver jusqu'à 100 hectares et, sur un total de 12 000 hectares, une réserve de terre à l'intérieur de la colonie est encore disponible (cf. carte 10).

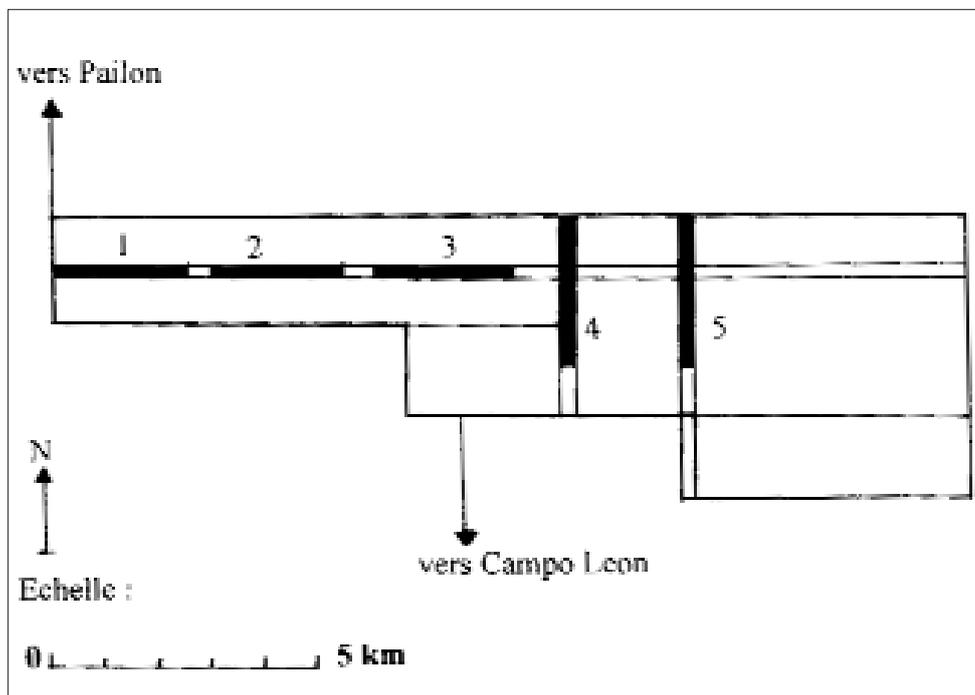
La majorité des habitants de cette colonie sont des mennonites du Paraguay, et leurs particularités sont valables aussi pour les colonies canadiennes. Morgenland est caractéristique des colonies où l'on peut

utiliser voiture, téléphone, radio et télévision et qu'on va appeler « modernes » au long de ce mémoire. Elle se trouve au sud de Pailon que l'on rejoint par une route goudronnée. Après quoi il faut faire 25 kilomètres sur une route de terre, oeuvre des colons.

### LA RIGIDITÉ DE L'ORGANISATION INTERNE

Les mennonites forment un groupe qui partage des activités communes, du fait d'un mode de vie dans lequel la famille, la communauté et l'Église, sont toutes hautement considérées, étroitement liées. Chacun des membres ne peut mener ses projets à bien qu'en agissant en relation avec les autres et en fonction d'eux.

Carte 10 - Plan de la colonie Morgenland (Canadiense II)



Noms des camps :	3 Schoenthal
1 Friedensheim	4 Heimstaedt
2 Neuanlage	5 /

### **La propriété foncière, instrument de cohésion de la communauté**

Le titre de propriété de la colonie n'est pas établi au nom d'une personne mais au nom de la colonie. Étant donné qu'il n'existe pas de titre de propriété individuel, la terre reste toujours sous la responsabilité exclusive de la colonie. Ceci permet de préserver l'unité de la colonie ; au cas où un colon décide de quitter la communauté, il doit revendre sa terre à l'intérieur de la colonie. Actuellement, seule la colonie Campo Chihuahua, à l'est du Río Grande, ne répond pas à cette règle : là, deux frères nés à Swift Current, colonie mexicaine du sud de Santa Cruz, ont refusé de se soumettre aux lois qui régissent les *Old Colonies* et ils ont fondé leur propre colonie où automobiles et tracteurs à pneumatiques sont autorisés. Au niveau juridique, ils sont propriétaires de l'ensemble des terres de la colonie.

L'organisation des colonies est basée sur la cellule familiale et chaque famille vit sur sa propre parcelle. La totalité du terrain occupé est achetée en commun, puis divisée entre les colons, mais sans souci particulier d'équité, puisque chacun achète la superficie que lui permettent ses moyens financiers. Lors de leur arrivée, les colons achètent et choisissent leur emplacement en fonction des terres encore disponibles. Certains terrains appartiennent à la communauté, il s'agit de ceux où se trouvent les églises, les écoles et bien sûr les routes. A Valle Esperanza, cette surface communautaire représente 15 % de la superficie totale.

Dans les premières années de la colonisation, les arrivants préféraient s'installer à proximité des sorties de la colonie, mais depuis la construction de routes goudronnées, les colons installés au centre de la colonie sont enviés. En effet, en bordure des colonies, se développent des villes comme Cuatro Cañadas à Valle Esperanza, qui représentent de grandes tentations pour certains membres.

Depuis les années quatre-vingt, le prix de l'hectare a augmenté en Bolivie et tout particulièrement dans les colonies où la

terre a pris de la valeur car elle a été défrichée. Lorsque les mennonites sont arrivés dans le pays, ils pouvaient acheter un hectare de terre non défrichée pour moins de dix dollars alors qu'aujourd'hui, son prix s'élève au moins à 400 dollars. Actuellement à l'intérieur de la colonie Riva Palacios, l'hectare défriché coûte en moyenne 1000 dollars, mais à Valle Esperanza, où la terre est plus productive, le prix de l'hectare excède les 2000 dollars, alors qu'à l'extérieur, parfois à la limite même de la colonie, il est à vendre entre 500 et 700 dollars. Quoi qu'il arrive, les transactions foncières à l'intérieur de la colonie restent soumises à l'approbation des chefs. Ces derniers veillent à ce qu'il y ait assez de terres pour les enfants des générations à venir et ils sont chargés de prévoir l'achat de terrains au cas où il serait nécessaire de fonder une nouvelle colonie.

Dans les colonies mexicaines, il est interdit d'acheter ou de louer à l'extérieur de la colonie, ce qui n'est pas le cas dans les colonies canadiennes où certains possèdent jusqu'à 2 000 hectares. Dans la colonie Nueva Holanda, les colons ont en moyenne 50 hectares par famille mais ils sont autorisés à acheter ou à louer jusqu'à 100 hectares hors de la colonie.

Chaque colonie est divisée en plusieurs camps dont le nombre varie en fonction de la taille et du nombre de familles. Morgenland comporte 13 camps, mais seulement 10 sont habités, les autres étant exploités mais non bâtis. On trouve en moyenne 17 familles par camp et le nombre de camps augmente avec celui des couples mariés. A Valle Esperanza, les 27 camps sont habités mais il reste des espaces constructibles. Dans le camp 24, qui est un des plus petit, vivent 14 familles tandis que dans le camp 10, divisé en 24 parcelles, on trouve 23 familles.

### **Les formes institutionnalisées de l'autorité**

Bien qu'il n'existe pas de document écrit qui détermine les lois internes définitives, les colons n'ignorent pas l'importance de celles-

ci et veillent à les respecter. Dans chaque colonie, un *vorsteher* (mot allemand qui signifie directeur) est élu tous les deux ans par les hommes mariés d'au moins 30 ans ; l'élection peut également avoir lieu tous les trois ans comme à Nueva Holanda. Il n'y a pas de candidature, chacun vote pour celui qu'il estime le plus compétent, et qui a ensuite le choix d'accepter ou non cette charge. On ne peut pas parler de compétition à l'occasion de ces élections, car ce poste impose de lourdes responsabilités. C'est, avant tout, une charge administrative qui n'a rien d'honorifique, et qui exprime la confiance des colons dans la moralité de leur pair. D'après les témoignages, les critères financiers n'entrent pas en compte lors de l'élection, les chefs pouvant être riches ou pauvres.

Le *vorsteher* peut être élu plusieurs fois : à Valle Esperanza, deux chefs de colonie se partagent les responsabilités. Johaan Klassen est en place depuis dix ans, tandis que David Friesen a été élu pour la première fois en 1997. Cet administrateur est chargé des relations de la colonie avec l'extérieur et de la gestion des biens de cette dernière, comme le fonds commun par exemple. La participation est annuelle, volontaire et son montant est libre à Valle Esperanza, tandis qu'à Morgenland, il s'agit d'une sorte d'impôt interne obligatoire, calculé en fonction du nombre d'hectares possédés dans la colonie. Dans les colonies mexicaines du Sud de Santa Cruz, cet impôt correspond à 10 % de la récolte pour chaque famille.

**Le fonds commun** sert à régler des problèmes généraux et non pas personnels, c'est-à-dire qu'il ne peut pas servir à aider un colon qui s'est endetté. La colonie ne paie pas les dettes individuelles et surtout n'est pas responsable juridiquement. Dans certains cas précis, comme l'incendie d'une maison, la victime est aidée financièrement et la communauté participe à la reconstruction. Lorsqu'en 1992, les intempéries avaient réduit à néant les récoltes de soja de Valle Esperanza, la colonie a pu prêter de l'argent aux sinistrés. Le même principe avait déjà été appliqué en 1983, lors d'im-

portantes précipitations. En réalité, la caisse commune permet surtout à la colonie d'assurer l'avenir des prochaines générations en achetant de nouvelles terres à cultiver, et en fondant de nouvelles colonies.

Les administrateurs, associés en cela aux chefs de camps également élus doivent résoudre les problèmes de la colonie, veiller à ses besoins et décider des actions à entreprendre pour la maintenir ou la développer. Les chefs de camp représentent ce dernier dans les réunions qui se tiennent dans la colonie, et ils informent les familles et l'administrateur sur les familles.

L'autre autorité au sein de la colonie, certainement la plus importante est l'*Eltester* (mot qui vient du bas-allemand, *Elltesta*, qui signifie ancien, aîné, diacre, selon le dictionnaire de Rempel, 1979), qui est élu à vie. Il est le chef religieux et le véritable leader de chaque colonie dont il fixe les règles de vie. Garant de la Foi mennonite et des traditions, il exerce la plus grande influence sur les actions et les décisions des colons. Il détient en fait les pleins pouvoirs et l'absence de règlement écrit lui laisse toute liberté d'action. Il est assisté d'une communauté paroissiale composée de *Prediger*, souvent ministres du culte, élus également à vie. A Valle Esperanza, la communauté paroissiale regroupe huit élus religieux et ils sont sept à Morgenland. Ils doivent servir d'exemple aux membres de la communauté et sont par principe irréprochables.

### Un système d'éducation figé

Le système d'éducation est impliqué dans tous les aspects de la vie de la colonie et il assure en grande partie la pérennité des valeurs mennonites. Le système éducatif des colonies fonctionne de manière autonome et distincte de celui en vigueur sur le territoire national. Il dispose de son propre programme d'études, de son propre calendrier scolaire et de son dispositif d'évaluation. L'instruction est élémentaire et correspond au premier cycle du système éducatif national. Elle est réduite au minimum : on apprend à lire, à écrire, à compter pour l'administration des terres et la commercia-

lisation des produits. On y étudie la Bible de façon intensive et on apprend quelques hymnes. L'accent est davantage placé sur la mémorisation que sur la réflexion individuelle. L'enseignement se fait en bas-allemand et les enfants apprennent à lire et à écrire l'allemand en lettres gothiques ; cette langue leur sert à comprendre le culte mais ils ne la parlent pas. Faute de pratique, on aboutit dans la plupart des cas à une situation d'analphabétisme fonctionnel car entre eux, les mennonites parlent le bas-allemand, langue qu'ils ne peuvent ni lire, ni écrire.

A propos du bas-allemand, des différences entre Mexicains et Paraguayens, au niveau de la prononciation ont été remarquées. Les mennonites du Mexique mettent l'accent sur les [O], ce qui donne une résonance plus rustique, caractéristique du bas-allemand des *Old Colonies*.

Les cours ont lieu pendant cinq mois, de mai à septembre auxquels s'ajoute un mois en décembre. Les enfants, de l'âge de six ans jusqu'à treize ans y assistent tous. Généralement, les filles quittent l'école une année avant les garçons mais l'école est obligatoire et pas un enfant n'échappe à ce cursus. Il n'existe pas de problèmes de discipline car il n'y a pas d'élèves dissipés, les élèves observant un silence absolu. Garçons et filles sont séparés en cours, et également à la récréation à Valle Esperanza, tandis qu'à Morgenland, les récréations sont mixtes. Les repas se font au domicile et les enfants font le trajet à pied. Il n'y a pas de devoirs à la maison, pour permettre aux enfants d'effectuer leurs tâches quotidiennes à la ferme. Un enfant mennonite en sait peu sur les sciences, les technologies et l'art, mais connaît bien le sol, les animaux et les plantes, il a des compétences en maçonnerie et en conservation de la nourriture. Les parents, dans ce groupe religieux conservateur, considèrent que le travail scolaire ne représente qu'une partie de l'éducation : « *Apprendre des autres est d'un grand prix* ».

Pour enseigner, il n'est pas nécessaire de posséder des connaissances pédagogiques. Les professeurs sont des hommes mariés qui n'ont reçu aucune formation spécifique.

Ils perçoivent un salaire et continuent parallèlement à exploiter leurs terres ; le salaire varie entre 250 et 400 dollars et s'y ajoutent six à huit hectares fournis par le camp, qui peuvent être cultivés. Les colons versent une participation en fonction du nombre de leurs enfants scolarisés et peuvent augmenter le salaire de l'enseignant pour manifester leur satisfaction. Dans les colonies mexicaines, les professeurs se portent volontaires tandis qu'à Morgenland, les huit professeurs, un dans chaque école, sont élus. La colonie Valle Esperanza connaît des problèmes pour le recrutement de ses enseignants et doit faire appel à ceux d'autres colonies (dans le camp 24, le professeur vient d'une colonie du sud vers Charagua) car personne n'est volontaire pour enseigner.

La situation est délicate car l'enseignement est de plus en plus déficient et incomplet, mais c'est ce choix qui assure la survie de la colonie. En effet, quel que soit le degré d'orthodoxie d'une colonie, le système éducatif reste inchangé. Il est évident que très peu de mennonites parlant espagnol, les possibilités d'intégration à la population locale sont considérablement réduites. En revanche si l'évolution a été possible au Paraguay ou au Canada, c'est parce que les mennonites ont été obligés d'intégrer les écoles agréées par l'État. L'éducation est par conséquent d'une importance fondamentale pour la structure des colonies, étant donné la composition de la population mennonite : celle-ci est jeune et comporte 93 % de personnes de moins de 50 ans. Le taux de natalité est moins élevé chez les Canadiens et les Paraguayens, car les familles se limitent généralement à cinq ou six enfants contre plus de dix dans les colonies mexicaines.

### **Le paysage et l'habitat mennonite**

Les colons occupent collectivement l'espace avec lequel ils entretiennent une relation intime. Les colonies mennonites se ressemblent toutes à quelques différences près, ainsi dans les colonies modernes a-t-on conservé davantage de végétation naturelle.

Mais partout le paysage mennonite est caractérisé par des routes de terre rectilignes, des groupes de maisons régulièrement espacés et surtout des habitations qui paraissent toutes inspirées du même projet architectural.

C'est dans ce paysage sans village que se reconnaissent les mennonites. Le visiteur extérieur est d'abord impressionné par la grande rigueur et la propreté générale, qui contrastent avec les zones rurales exploitées par la population bolivienne. Quand on demande à un Bolivien ce qu'il pense des colonies, il parle d'abord de la beauté des paysages et la propreté des maisons.

Les maisons constituent le centre des exploitations familiales, et chaque famille dispose d'une habitation individuelle située à l'extrémité de sa parcelle, le long du chemin principal du camp. Une allée de jeunes arbres mène souvent à l'habitation, mais les fleurs sont rares. Les matériaux de construction sont la brique, le bois et la tôle. Les maisons peuvent avoir un étage, caractéristique fréquente dans les colonies mexicaines. Le style même des maisons, surtout dans les colonies mexicaines, peut rappeler celui de la Frise ou de l'Overijssel : il se traduit par un goût pour les rideaux, par les couleurs des peintures extérieures des fenêtres et des portes, systématiquement vertes et blanches, par une préférence pour la brique.

Les dimensions de la maison varient en fonction du budget de la famille. Lorsque celle-ci s'agrandit, une nouvelle maison peut être construite en face de la première. A l'intérieur, le sol est cimenté et toutes les fenêtres sont équipées de moustiquaires. La douche est à l'intérieur de la maison où il n'y a ni évier ni lavabo, la vaisselle se faisant dans des bassines. Les toilettes sont invariablement à l'extérieur et la machine à laver peut être rangée dans un petit local attenant à l'édifice principal, mais elle s'utilise à l'extérieur, toujours en plein air. Les déchets sont brûlés ou enterrés.

Bien que l'austérité domine, les maisons sont confortables et spacieuses par rapport à l'habitat rural bolivien. A l'intérieur, le mobilier est sobre et limité, mais de bonne

qualité : lits, tables, chaises et armoires, en bois, sont fabriqués dans la colonie. Les particuliers commandent le modèle qu'ils désirent, aux dimensions qui leur conviennent mais bien souvent, on retrouve les mêmes meubles, d'une maison à l'autre. Le travail sur mesure coûtant plus cher, on évite de le renouveler.

L'équipement doit rester modeste et éviter le luxe de la modernité ; il n'y a donc pas d'éclairage électrique dans l'habitation. L'électricité est réservée aux travaux dans les ateliers ou agricoles dans les *Old Colonies*. Les habitants s'éclairent aux lampes à gaz et l'équipement ménager fonctionne également au gaz. Chez les mennonites originaires du Canada et du Paraguay, la télévision et la radio sont autorisées mais elles rencontrent un succès limité. D'une façon générale, on constate que l'habitat des colons mexicains est de meilleure qualité que celui des colons paraguayens. Ces derniers installent des panneaux solaires au-dessus de leur maison pour se fournir en énergie électrique. L'investissement initial est important, il atteint presque 700 dollars, mais il est rentable car l'énergie obtenue est plus qu'une source d'appoint.

Généralement, il n'y a pas de problème d'approvisionnement en eau. A Valle Esperanza, 70 % des familles ont leur propre puits, et ceux qui n'en ont pas vont au puits de l'école ou s'arrangent avec leurs voisins. Cependant, à Tres Cruces, il est difficile de trouver de l'eau, pour tout le monde. A San José de Chiquitos, l'eau, extrêmement salée, provoque des maux d'estomac. Malgré cela, dans la colonie Nueva Esperanza, on n'a pas d'autre solution que de la boire, car l'*Eltester* a interdit la consommation de soda.

Les mennonites s'identifient intimement au paysage qu'ils ont façonné. L'absence de panneaux indicateurs à l'intérieur des colonies témoigne de cette relation privilégiée qu'ils entretiennent avec leur espace. La numérotation des camps est pratique, mais pour le visiteur extérieur, il est très difficile de trouver des points de repère et de ne pas se perdre.

## UNE VIE RELIGIEUSE INTENSE

### L'importance du culte

L'église est un bâtiment extrêmement sobre dont les volets sont fermés toute la semaine, en dehors du jour de culte. A Valle Esperanza, les églises sont au nombre de quatre et sont entièrement grises, jusqu'aux portes et volets. L'église est un élément clé de la colonie mais dépourvue de clocher et de croix, elle ne se distingue pas foncièrement des habitations.

Les églises ont deux portes : une pour les hommes, l'autre pour les femmes qui entrent en même temps. Assis sur des bancs, ils suivent le culte séparément, face aux ministres alignés sur l'estrade. Chacun vient avec sa propre Bible. Il y a deux chants, un au début, l'autre à la fin et le culte se résume à la lecture de la Bible en allemand par le même *prediger* pendant deux heures. Toutes les semaines, le *prediger* change d'église suivant un système de roulement.

Le culte qui commence à 7 h 30 à Valle Esperanza et plus tard dans les colonies modernes, n'est pas obligatoire. Si un dimanche on ne s'y rend pas, il n'y aura pas de sanction mais une certaine assiduité est exigée. Les enfants non scolarisés ne sont pas concernés car ils n'ont pas encore appris l'allemand ; ils restent donc à la maison.

Le jeudi, la communauté paroissiale se réunit pour préparer le culte ; elle reçoit les hommes qui veulent bien faire part de leurs sujets de préoccupation.

### Les étapes de la vie, les sacrements

Le *baptême* est l'étape qui marque l'entrée du mennonite dans la communauté des croyants. Il est accordé aux adultes qui le demandent, aucun enfant ne pouvant faire cette démarche. Entre 18 et 20 ans, celui qui a choisi de se faire baptiser se signale au début de l'année et il suit une préparation religieuse intensive avant l'Ascension. La cérémonie a lieu à l'église, généralement entre le mois de mai et le mois de juin. C'est une décision qui témoigne de la volonté per-

sonnelle du mennonite de faire partie de la communauté. Les mennonites deviennent frères par le baptême. La confession de Foi se fait de la même manière dans toutes les colonies de Bolivie.

Le *mariage* est un autre événement essentiel du parcours. Le conjoint est choisi pour la vie et doit être approuvé par les familles. Bien entendu, on se marie uniquement entre mennonites. Tous estiment que les différences culturelles avec les Boliviens sont insurmontables : on épouse par conséquent un frère de religion. Mais certaines colonies refusent même les unions avec des colonies trop modernes à leur goût. Lorsqu'il y a un mariage entre un membre d'une colonie conservatrice et un membre d'une colonie plus moderne, le couple part vivre dans la colonie du second. Il est très rare, par exemple, qu'un colon qui s'est toujours déplacé en voiture accepte de ne plus avoir qu'un buggy ou un tracteur avec des roues en fer. On se marie entre 18 et 30 ans souvent vers 20-25 ans et il est possible, et même recommandé, de se remarier à la mort du conjoint, car l'une des valeurs premières des mennonites est la famille. Très peu de colons restent célibataires mais si tel est le cas, ils restent vivre chez leurs parents.

Les mariages ne sont pas « arrangés » par les parents, mais comme dans de nombreuses sociétés, on apprécie modérément que son enfant épouse un pauvre. Les jeunes ont du temps libre pour se retrouver le dimanche après midi et parfois quelques soirées dans la semaine dans les rues de la colonie. Avant de s'engager, il est possible de fréquenter différents partenaires, mais évidemment, la morale interdit les rapports sexuels avant le mariage. Quand le mariage est décidé, le couple rend visite aux proches afin d'officialiser l'union et doit attendre avant de vivre sous le même toit. Le mariage se fait en deux étapes : tout d'abord, le ministre du culte vient le célébrer dans la maison de la mariée au cours de la semaine, puis, le dimanche, la cérémonie a lieu à l'église.

La famille se réunit autour d'un repas préparé avec l'aide de l'ensemble du camp ;

trois à quatre cents personnes, c'est-à-dire une trentaine de familles, se trouvent fréquemment rassemblées à cette occasion. Il n'y a pas de fleurs, la mariée ne s'habille pas de blanc. Dans les colonies comme Morgenland, certains couples vont chez le photographe en tenue de mariés à l'occidentale, mais ils ne s'habillent jamais ainsi à l'intérieur de la colonie.

Lors des *enterrements*, toutes les femmes portent des robes noires et les femmes mariées se distinguent par une coiffe épaisse, en plus du foulard noir. Le corps repose dans un cercueil qui reste ouvert au cours de la cérémonie à l'église ; si le défunt est une femme, elle est entièrement vêtue de blanc. Dans chaque camp, un cimetière se trouve généralement derrière l'école. Sur la tombe, on ne dispose pas de croix et peu à peu le monticule de terre est recouvert par la végétation. La tombe peut également être creusée à proximité de la maison, dans un champ, par exemple, mais, dans tous les cas, elle n'est pas entretenue et l'on n'y plante pas de fleurs.

### **Le bannissement, une forme de justice**

L'exclusion civile est une pratique d'exception mais elle fait partie de la vie quotidienne des colons qui la redoutent plus que tout. Évoquée dans le premier chapitre dans la partie intitulée « système de croyance », cette forme de bannissement est décidée par la communauté paroissiale en cas de faute grave. La mort sociale est signifiée par la remise d'une carte et plus personne ne doit adresser la parole au puni, ni ses enfants ni sa femme. La communauté fuit les membres bannis, on ne doit ni manger à la même table qu'eux, ni faire des affaires avec eux ni même leur rendre visite. Souvent la famille entière est mise à l'écart par le reste de la communauté et il arrive que le banni quitte la colonie, avec ou sans sa famille selon les cas. Si le conflit avec les autorités religieuses de la colonie n'est pas résolu avant sa mort, on considère que le mennonite va en enfer.

Dans un bulletin d'information diffusé par les chefs d'un groupe de colonies, la mise en garde est claire : « Notre communauté est volontaire et n'oblige personne à en faire partie, mais celui qui se décide à participer, est obligé de se conformer aux règles et aux obligations de la communauté. Mais si un membre de notre communauté ne veut pas obéir de quelque manière que ce soit, il est exclu de la communauté. » Les auteurs s'appuient alors sur un passage de la Bible, 1 Corinthiens 5.13. *Ceux du dehors, Dieu les jugera, otez le mauvais du milieu de vous* (Nouveau Testament, 1985). Cependant l'exclusion peut être temporaire, et le bulletin continue ainsi : « Mais si cette personne se repent et fait pénitence, il est admis et considéré de nouveau comme un membre de la communauté. » Ce bulletin n'a pas été édité mais il est diffusé par les colonies du sud appelées *Las Brechas* (Riva Palacios, Swift Current, Sommerfeld et Santa Rita). Il a été également signé et approuvé par les colonies Gnadenhoff, Oriente, Valle Nuevo, Durango, Casas Grande del Este et Fresnillo.

L'ensemble des colons est conscient de cette menace qui pèse sur eux mais s'ils vivent en harmonie avec le reste du groupe, ils n'ont pas de raison de craindre le bannissement. Leur désir d'harmonie semble atteindre son paroxysme dans le domaine de l'habillement car leur souci de se distinguer du monde, les a amenés à adopter un uniforme.

### **Un uniforme mennonite**

L'apparence même des mennonites est le témoignage d'une culture qui a survécu à travers les siècles, malgré les persécutions et les migrations. Leur manière de s'habiller est une façon d'exprimer leurs profondes convictions dans une communauté où le mode de vie reflète la Foi de chacun.

Les mennonites d'origine mexicaine portent tous les mêmes vêtements. Les hommes et les garçons, quel que soit leur âge, portent une salopette bleu marine ou sombre, une chemise à manches longues

unie, parfois à carreaux. Il semblerait que les mennonites aient adopté la salopette pour son côté pratique lors de leur passage au Mexique. Ils ont tous en permanence un chapeau blanc en paille, de type cow-boy. On ne retire ce dernier qu'à l'intérieur de la maison ou de l'église. Beaucoup de ces hommes semblent sortis du Far West si ce n'est que la ceinture leur est interdite et qu'ils portent donc des bretelles aux pantalons. En effet, le dimanche, il faut mettre un pantalon pour aller à l'église ; celui-ci est noir, marron, bleu, ou vert foncé et assorti à une veste, le tout dans une coupe des années soixante-dix.

Dans les colonies mexicaines, les élus religieux portent sous leur salopette des chemises noires ou bleu marine à col fermé. Le dimanche, ils endossent une autre tenue sévère : pantalon noir, comme la chemise et la veste, avec de hautes bottes en cuir et une casquette rigide ; cela peut rappeler un uniforme militaire de la Seconde Guerre mondiale.

Les femmes sont couvertes par des robes à manches longues qui s'arrêtent en dessous du genou, toutes sur le même modèle, une coupe qui n'est pas sans évoquer l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle. Le tissu est généralement fleuri mais toujours à fond sombre ; pour les robes du dimanche, le tissu est plus fin et uni. Par-dessus la robe, elles portent souvent un tablier noir, dont les poches sont très utiles pour ces ménagères accomplies. Comme les hommes, elles portent des chapeaux qui préservent du soleil comme de la pluie. Sur leurs chapeaux blancs, elles arborent un ruban de couleur vive lorsqu'elles sont jeunes et plutôt marron ou noir plus tard. Ces couleurs n'expriment pas leur état civil, comme beaucoup de nationaux le croient, car seule la couleur du foulard qui couvre les cheveux indique si la femme est mariée ou non : il est blanc pour les célibataires et noir pour les épouses. Les motifs du foulard sont des fleurs de couleur, comme il en existe encore en Suisse.

Les mennonites ont abandonné au Mexique, le sabot hollandais au profit des boots ou d'une sorte de santiags coupées. Les chaussures des femmes font beaucoup

rire les Boliviens car il existe véritablement des modèles typiquement mennonites. Elles achètent toutes les mêmes chaussures alors qu'il n'y a pas de recommandation ou d'obligation à ce sujet dans les règles de la colonie. Ce sont des sandales noires souvent vernies avec de grosses boucles en métal. On peut les acheter dans les colonies, mais aussi à Santa Cruz, exclusivement dans le quartier fréquenté par les mennonites.

Si les hommes trouvent leur intérêt dans les salopettes qui sont avant tout fonctionnelles, en revanche les tenues des femmes ne sont pas particulièrement adaptées au climat tropical. Les femmes ont les cheveux longs et toujours attachés avec une raie au milieu. Les hommes ont obligatoirement les cheveux courts et ils n'ont pas le droit de porter la barbe ou la moustache, quel que soit le pays d'origine des colons.

Dans les colonies à majorité canadienne ou paraguayenne, les hommes achètent des pantalons et des chemises en prêt-à-porter : les jean's sont autorisés ainsi que les couleurs claires, mais pas les shorts. Pour les chemises ce qu'ils préfèrent, ce sont les carreaux. Le port de la casquette est systématique. Les femmes portent des robes achetées en prêt-à-porter mais le port du pantalon et de la minijupe leur reste interdit. Souvent elles rajoutent un fichu uni sur les cheveux lorsqu'elles sont mariées. Malgré cette « liberté » vestimentaire, dans l'ensemble, les mennonites des colonies modernes semblent très inspirés par les années quatre-vingt.

La culture latine environnante fournit un contraste détonnant avec celle des mennonites, qui physiquement se distinguent déjà nettement. En plus des vêtements distinctifs, ils se reconnaissent à leur type nord-européen, et le plus souvent à leurs cheveux blonds et à leurs yeux clairs. Les hommes sont filiformes et grands ; les femmes, en revanche, en raison de leurs nombreuses grossesses, ont tendance à être plus massives.

Autre conséquence de l'adoption de l'endogamie comme forme de conservation de leur culture et de leur religion, le nombre de noms de famille est limité. Certains prénoms reviennent sans cesse, par souci de ne

pas se singulariser sans doute. Les hommes s'appellent Jacob, Abraham, Cornelius, Johaan, Heinrich, prénoms bibliques ou originaires du nord de l'Europe. Cette récurrence est commune à toutes les colonies. Pour se présenter, le mennonite donne en plus de son nom et de son prénom, le nom de sa colonie et le numéro du camp où il vit. En effet, il y a des milliers de Jacob Klassen, d'Abraham Rempel ou encore de Cornelius Friesen, phénomène commun à tous les pays où ils se sont installés.

### **L'EMPRISE RELIGIEUSE SUR LE QUOTIDIEN**

L'ensemble de la vie quotidienne des colons subit l'influence d'une religion stricte et exigeante. Les colons vivent dans un autre monde qu'ils ont créé pour le bien de la communauté. Leurs priorités et leurs valeurs apparaissent immuables, mais elles imposent certains sacrifices que seule une Foi inébranlable peut faire accepter.

### **La place de la femme dans une culture patriarcale**

La société mennonite a un caractère patriarcal profondément marqué, ce qui est très souvent souligné par les nationaux ou plus encore par certains « ex-mennonites ». La femme est avant tout génitrice car on conçoit mal qu'un couple n'ait pas de nombreux enfants.

Il semble que la Bible prône cette abnégation de la femme, sa complète subordination : *Le chef de tout homme, c'est le Christ ; le chef de la femme, c'est l'homme ; le chef du Christ, c'est Dieu... La femme doit porter sur la tête la marque de sa dépendance...* (Première Épître aux Corinthiens, 11.2.21). Le voile de la femme mennonite n'est autre qu'un signe de sa sujétion au mari. Non seulement elle n'est pas autorisée à voter mais elle ne peut pas non plus participer aux travaux des champs. La femme n'a aucune autonomie, elle ne peut pas être propriétaire ou diriger seule une exploitation. Toujours dans la Première Épître aux Corinthiens, on peut lire : *Comme dans*

*toutes les Églises des saints, que les femmes se taisent dans les assemblées ; elles n'ont pas la permission de parler ; elles doivent rester soumises comme le dit aussi la Loi (1:14.34).*

Dans cette même logique, on ne verra jamais une femme mennonite seule en ville et lorsqu'elle sort, avec ses parents ou son mari, elle suit l'homme de la famille souvent un mètre derrière lui. Il est très rare que les femmes parlent ou comprennent l'espagnol et le monde extérieur leur paraît extrêmement hostile. En revanche, les femmes sont libres de circuler à l'intérieur de la colonie et elles se déplacent en buggy dans les *Old Colonies* ou bien en voiture dans les autres colonies où elles apprennent à conduire.

La femme mennonite tient la maison, c'est son domaine. Elle est aidée dans ses tâches par ses filles, auxquelles elle doit enseigner tout ce qui leur sera nécessaire pour leur vie d'épouse. La lessive occupe une grande place dans son emploi du temps, ce qui est normal dans des familles nombreuses mais surtout est lié à l'équipement dont elle dispose. Depuis peu, l'usage des machines à laver modernes est autorisé, mais dans les *Old Colonies*, c'est un investissement rare et on continue à laver le linge dans des machines artisanales en bois. Ensuite, la femme mennonite excelle en cuisine, dans l'art d'économiser la nourriture tout en préparant des plats à haute valeur nutritive. On ne note aucun interdit concernant les aliments, sauf bien sûr l'alcool et dans certaines colonies, les sodas. Des plats comme les tacos témoignent de leur passage au Mexique et le *Yerba maté* que boivent les mennonites du Paraguay est une des rares pratiques nationales qu'ils aient adoptées. Le *Yerba maté* est la boisson traditionnelle à base d'herbes consommée au Paraguay et en Argentine. L'herbe séchée est mise au fond d'un grand verre, on y ajoute de l'eau chaude ou froide et on boit au moyen d'une paille en métal dont le bout est filtré.

La femme doit fournir cinq repas par jour, rythme courant chez les agriculteurs ; et les plus jeunes apportent parfois le repas

aux hommes occupés aux champs. Sinon, le repas réunit la famille et selon la taille de celle-ci ou de la table, il y a plusieurs services : les hommes ou les adultes d'abord. Le repas est aussi l'occasion de remercier Dieu par une prière silencieuse avant de manger, mais aussi après avoir mangé dans les *Old Colonies*.

Sur sa machine à coudre, la femme confectionne les vêtements de toute la famille. Le tissu des robes et des tabliers est en vente dans la colonie, il est directement importé du Mexique. C'est un travail minutieux qui demande beaucoup de temps, surtout pour les robes souvent plissées. Pourtant, il n'y a pas de souci particulier d'esthétisme ou de mise en valeur du corps à cause de la religion qui renie la sensualité et le désir.

### **Une infrastructure sanitaire déficiente**

Du fait de l'absence de tout professionnel parmi les colons, l'infrastructure sanitaire dans les colonies, quand elle n'est pas totalement inexistante, est extrêmement déficiente. Le recours à des services externes est nécessaire et mieux vaut que le cas ne soit pas urgent car en buggy, on ne se déplace pas vite. Le téléphone cellulaire, devenu courant dans les colonies modernes, peut être bien utile mais dans les *Old Colonies*, il n'y a aucun moyen rapide de communiquer avec l'extérieur. Apparemment, il n'y a que Riva Palacios qui soit équipé d'un poste de radio pour les urgences. Pourtant l'espérance de vie mennonite est supérieure à la moyenne nationale, qui est de 61 ans.

Dans la colonie Valle Esperanza, une femme fait office de médecin, comme sa mère avant elle, et elle tient une pharmacie dans le camp 10. Un dentiste vient de Santa Cruz consulter deux fois par semaine dans le camp 3, le lundi et le samedi.

Les enfants qui marchent tous pieds-nus, sauf lorsqu'ils viennent en ville, sont systématiquement vaccinés contre la fièvre jaune avant l'âge de cinq ans. Beaucoup de mennonites ne se lavent pas les dents car ils n'en voient pas l'utilité, et cela se remarque.

Les enfants ont une très bonne dentition en raison d'une consommation régulière de produits riches en calcium (lait, fromage), mais en ce qui concerne les adultes, la situation est déplorable.

Malgré des lacunes au niveau de l'hygiène, les maladies sont peu fréquentes, ce qui est fondamentalement dû à l'alimentation variée et saine. Les causes les plus récurrentes de maladie sont les infections broncho-pulmonaires, particulièrement dans les colonies du Sud, Las Brechas. Le taux de mortalité est faible, la majeure partie des décès correspond aux nouveaux nés et ce taux tend à baisser du fait d'une fréquentation de plus en plus généralisée des cliniques, celle de Santa Cruz par exemple. Grâce à cette évolution des mentalités, les femmes qui meurent en couche sont de plus en plus rares. La clinique Bethel dans la capitale départementale, est ouverte depuis 1989 et s'occupe quasi exclusivement des mennonites : le médecin Victor Soliz Gutiérrez a acquis des notions de bas-allemand et a su les mettre en confiance. Il estime à 15 % les mennonites qui auraient une connaissance du cycle féminin et selon ses observations, les femmes ont des enfants à partir de 20 ans et parfois jusqu'à plus de 40 ans.

### **Les moyens de transport des colons**

Le chef de camp est, entre autres, responsable de la construction et de l'entretien des chemins à l'intérieur de la colonie. Cet entretien se fait par camp à Valle Esperanza tandis que dans la colonie mitoyenne, Del Norte, la gestion se fait à l'échelle de la colonie. Dans les camps de Valle Esperanza, toutes les familles apportent leur contribution : il y a celles qui fournissent le matériel nécessaire et celles qui payent celui qui se porte volontaire pour l'effectuer. C'est souvent un pauvre ou un colon qui n'est pas trop occupé par ses terres. De même, les mennonites s'occupent des chemins qui mènent jusqu'à leurs colonies et ils sont libres d'accès à tous, population nationale comprise. Si la route entre Morgenland et Païlon est toujours carrossable, c'est uni-

quement grâce aux colons car lorsqu'il y a des inondations, aucun des autres utilisateurs n'a la capacité de la remblayer ou de l'assécher.

Dans les colonies comme Morgenland, presque tous les jeunes se déplacent à moto et leurs parents ont des voitures, sauf s'ils n'ont pas les moyens financiers nécessaires. A Morgenland, seule une famille qui circule en buggy dans la colonie, de même qu'à Campo León. Dans les *Old Colonies*, chaque famille a au moins un buggy que les hommes fabriquent eux-mêmes ou qu'ils achètent à la fabrique de la colonie. Les propriétaires de fabriques emploient des mennonites pour les aider et très souvent l'un des fils reprend l'entreprise de son père. Ceux qui ont de l'argent passent commande, les autres construisent leur buggy chez eux car son prix moyen s'élève à 500 dollars. Le buggy standard a un toit et une banquette mais des variantes sont possibles : sans toit, plusieurs banquettes, rembourrées ou non...

Pour se rendre à l'extérieur des colonies, certains ont leur véhicule à moteur individuel tandis que d'autres n'ont pas le droit de conduire une voiture. C'est pourquoi des bus desservent régulièrement les *Old Colonies* afin de permettre à leurs habitants d'aller à Santa Cruz. Dans la colonie Valle Esperanza, un bus passe tous les matins à cinq heures, et l'aller-retour pour Santa Cruz coûte six dollars. L'entreprise qui se charge des voyages a été financée par la colonie qui a prêté de l'argent à un Bolivien pour qu'il monte l'affaire. Mais beaucoup préfèrent désormais se rendre à Santa Cruz en taxi, ce moyen de locomotion a l'avantage d'être plus rapide. En transport collectif, il faut compter huit dollars au maximum par passager au départ de Cuatro Cañadas. Le trajet Santa Cruz-Las Brechas, en taxi individuel, coûte entre 110 et 130 *bolivianos* (le *boliviano* est la monnaie nationale et en avril 1998, il fallait 5,45 *bolivianos* pour acheter un dollar américain). Mais certaines colonies sont éloignées des villes et dépendent exclusivement du bus, même si les colons sont libres de rentrer en taxi ensuite.

Les colonies desservies par bus sont : Valle Esperanza, Yanahigua, Nueva Holanda, Cupesi, Tres Cruces, Manitoba, Valle Nuevo, Las Brechas et les colonies de Charagua. Pour ceux de Nueva Esperanza, aller à Santa Cruz est un long voyage qui peut durer jusqu'à 25 heures, car les colons n'ont pas d'autre solution que de prendre le train à San José de Chiquitos.

Ces liaisons difficiles avec la capitale du département sont conformes au choix des colonies de maintenir une « distance de sécurité » avec la civilisation. Un témoignage saisissant de cette détermination mennonite est leur intervention réussie auprès des autorités boliviennes concernant le projet de route goudronnée qui passe aujourd'hui le long de la colonie Valle Esperanza. A l'origine, la route devait traverser la colonie, ce qui représentait une menace intolérable pour les colons. Ils ont dû payer pour parvenir à dévier le tracé mais ils ont sauvé l'intégrité de leur colonie.

### Des loisirs rares

Par rapport aux durs labeurs de la vie des colonies, les sources de loisirs peuvent sembler bien réduites. Par exemple, il n'existe pas de bibliothèque et les mennonites ne lisent pratiquement rien d'autre que la Bible. Le Centro Menno (Centre culturel dépendant du Comité Central Mennonite, voir dans le dernier chapitre) à Santa Cruz met à leur disposition une bibliothèque mais diffuse surtout des journaux tels que *Post Die Mennonitische* en langue allemande. Cette absence d'activités culturelles est certainement due à leur manque d'intérêt pour l'innovation et la créativité extra-agricole.

Les femmes aiment peindre et broder leurs foulards et c'est peut-être la seule activité artistique des *Old Colonies*, où écouter et jouer de la musique sont interdits. On n'y pratique aucun sport, mais par contre on peut jouer au monopoly ou aux cartes. Les anniversaires sont l'occasion de faire la fête, même sans musique ni danse. On offre des jeux aux enfants et des objets utiles aux plus âgés (outils, ustensiles de cuisine, etc.). A

Campo Chihuahua, il y a bien un orchestre de jeunes mais pour les chants religieux exclusivement. Dans les colonies de type moderne, on peut écouter de la musique et tous adorent la musique *country* américaine.

Le dimanche est consacré à l'église et au repos ainsi qu'aux réunions de familles. Personne ne travaille le jour du Seigneur. Parmi les activités favorites des mennonites, la visite de voisinage arrive largement en tête ; c'est une bonne manière de se distraire que d'aller bavarder avec les voisins ou de se rendre dans d'autres colonies, voir des parents ou des amis. Il n'existe aucun bar ou restaurant à l'intérieur des colonies : c'est prohibé par le règlement interne. Il n'y a pas non plus de place du village : c'est sur les terrasses, à l'ombre des maisons, qu'hommes et femmes discutent chacun de leur côté, les Mexicains en mangeant des

graines de tournesol et les Paraguayens en buvant le *Yerba Maté*.

Organisés d'après leurs propres schémas, les mennonites restent isolés dans leurs zones de dotation, les contacts se limitent aux contractuels qui sont des nationaux employés comme ouvriers (travailleurs intermittents), et à la commercialisation agro-pastorale sur le marché de Santa Cruz. Dans le cadre d'une évaluation générale de la présence des colons mennonites dans le pays, seules leur place dans l'agriculture régionale et leur contribution à la production agro-pastorale sont des éléments positifs d'intégration. L'objet de la prochaine partie est d'étudier les activités agro-pastorales des colonies et de mettre en valeur la façon dont leur production se manifeste dans le dynamisme économique de Santa Cruz.



Valle Esperanza, 1997



**L'habitat** est sobre mais la qualité et la taille des constructions sont largement fonction des moyens financiers de la famille. Pour les plus pauvres, les murs peuvent être en tôle tandis que la majorité habite dans des maisons en briques avec un étage. Les colons abandonnent parfois la maison qu'ils ont construite à leur arrivée pour une plus grande. Au deuxième plan, on distingue l'habitation initiale avec le buggy et au premier plan, la maison actuellement habitée (photos 1 et 2).



Del Norte, 1998



Del Norte, 1998

**L'église**, construite sur une parcelle communautaire est toujours très bien entretenue. Les volets sont fermés toute la semaine et lors du culte dominical, les femmes entrent par une porte tandis qu'une autre est réservée aux hommes. De même, à l'intérieur, hommes et femmes sont séparés (photos 3 et 4).



Valle Esperanza, 1997

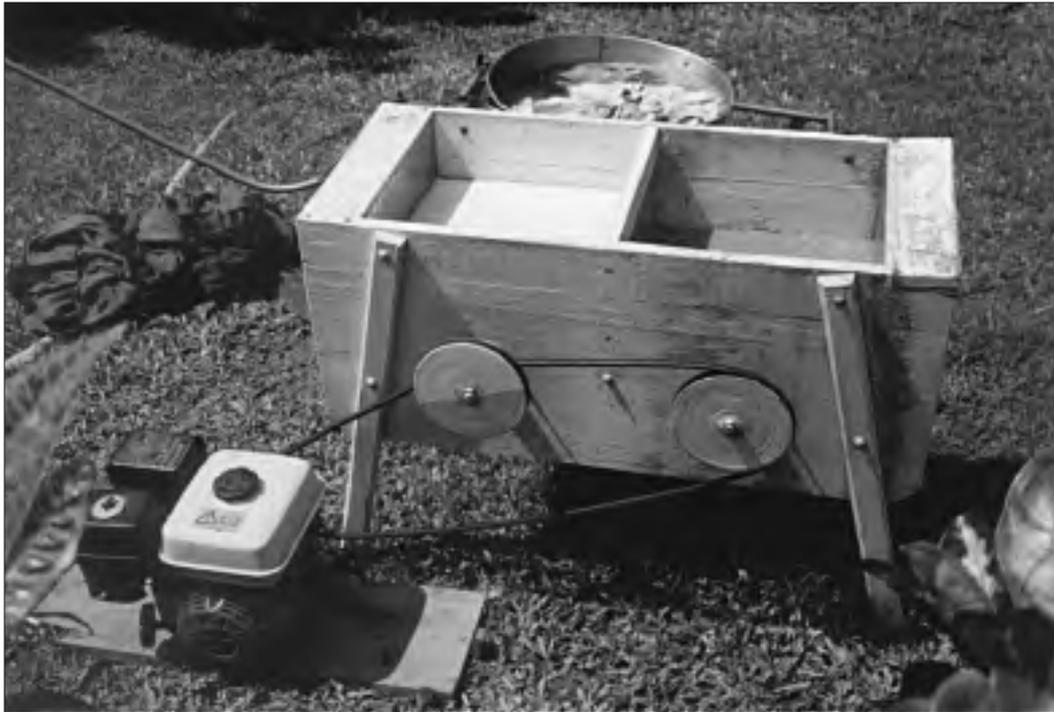


Valle Esperanza, 1998

**Les jeunes filles** portent invariablement la raie au milieu et se couvrent la tête lorsqu'elles sortent de la ferme. La tenue est plus soignée le dimanche et lorsqu'on se rend en ville. Dès l'enfance, le mennonite porte soit la salopette, soit la robe traditionnelle. (photos 5 et 6)



Valle Esperanza, 1997



Del Norte, 1998

**La lessive** occupe une grande partie des activités quotidiennes étant donné la taille de la famille mais aussi des travaux agricoles salissants. La machine est souvent rudimentaire, en bois elle fonctionne pourtant avec un moteur (photos 7 et 8).



Del Norte, 1998

## Chapitre 4 • Un système de production agro-pastorale efficace

**L**ES MENNONITES ont su tirer profit de l'autonomie sociale et culturelle accordée par le gouvernement bolivien pour croître et prospérer. Ils ne font pas partie des 86 % de la population rurale de Bolivie qui vit en dessous du seuil de pauvreté en 1990 (PNUD, 1996).

Ils ont mis en place une agriculture spécialisée dans la culture du blé en alternance avec le soja, qui fait d'eux une force économique de taille à l'intérieur du département. L'agriculture, activité garante de la cohésion de la société mennonite, est à l'origine de l'essentiel de leurs revenus.

### UNE SOCIÉTÉ « CAPITALISTE »

#### Une population rurale par essence

La vie à la campagne satisfait la détermination des mennonites à maintenir une vie simple en société fermée. C'est ce mode de vie rural qui constitue un environnement favorable à la pérennité de leurs convictions religieuses. Les plaines de Santa Cruz réalisent le rêve de cette vie, loin de l'invasion du progrès des nations industrialisées.

Leur religion leur prescrit le travail agricole comme étant le plus approprié pour adorer Dieu. Par conséquent, dans les

colonies, tous les membres vivent dans des fermes familiales et l'idéal agricole mennonite vise à une dépendance minimale des marchés extérieurs. Même si chaque colonie fonctionne de manière indépendante, toutes sont organisées sur le même modèle. L'unité de production est la famille, celle-ci est propriétaire de sa récolte et de son troupeau, qui est son patrimoine. Le chef de famille est entièrement responsable de sa gestion, car vivre en commun ne signifie pas partager ses richesses. Dans les colonies, il y a des pauvres et des riches, comme dans toute société.

### Équipement et financement

Les mennonites disposent de technologies agricoles intermédiaires : voitures à traction animale, utilisation des sous-produits de l'agriculture pour l'élevage. Si, au début du siècle, ils utilisaient la traction animale pour la charrue, cela n'a jamais été le cas en Bolivie où l'usage du tracteur est généralisé.

Si l'on se réfère à leur mode de vie traditionnel, certaines machines agricoles peuvent apparaître extrêmement modernes, mais ces compromis technologiques répondent aux exigences d'une agriculture intensive et commerciale. C'est pourquoi le niveau de mécanisation est relativement

élevé comparé à celui des agriculteurs boliviens. En effet, bien qu'ils fuient la modernisation, les mennonites acceptent le progrès technologique dans la mesure où celui-ci profite à l'agriculture et ne met pas en péril la cohésion de la colonie. L'adoption de nouvelles techniques peut se faire à partir du moment où cela entraîne de meilleurs revenus mais les cultivateurs mennonites sont réticents aux investissements si un rendement supérieur n'est pas garanti.

Généralement, les mennonites préfèrent acheter du matériel d'occasion qui vient du Canada ou des États-Unis car il est meilleur marché. Des mennonites d'Amérique du Nord envoient des containers de machines usagées directement dans les colonies de Bolivie, et ce commerce est devenu courant dans les années 1990. Toutefois, les entreprises nationales qui vendent des machines agricoles neuves importées du Brésil (New Holland) sont nombreuses à Santa Cruz et les mennonites sont appréciés pour leur honnêteté. Très souvent, ils payent comptant ou versent 80 % du montant total et offrent la garantie d'un parent. S'ils n'ont pas assez d'argent, ils préviennent préalablement et payent à la récolte suivante. Le transport des moissonneuses-batteuses ou des tracteurs vers les colonies mexicaines se fait en camion, aux frais de l'acheteur. Les pneumatiques doivent être retirés des engins avant qu'ils soient introduits dans la colonie et l'agriculteur mennonite fabrique lui-même les roues en fer et les installe. Tous les véhicules motorisés doivent être équipés de roues en fer. Cette règle inclut les moissonneuses-batteuses, mais pas les engins tractés, comme les remorques.

Dans les colonies mexicaines, la majorité des mennonites est propriétaire d'une moissonneuse-batteuse ; c'est le cas pour 70 % des exploitants à Valle Esperanza. Dans le cas où l'agriculteur ne possède pas de moissonneuse-batteuse, il peut en louer une à un membre de la colonie ou, en dernier recours, faire appel à un entrepreneur extérieur. A Morgenland, il est courant de louer la moissonneuse avec chauffeur ce qui permet d'économiser les frais d'entretien de la machine au cours de l'année. C'est une

formule qui convient à bon nombre de colons et, bien sûr, aux entrepreneurs boliviens.

Si les mennonites désirent obtenir un crédit auprès d'une banque, le matériel agricole peut servir de garantie, et dans les colonies telles que Morgenland, ce sont les terres situées à l'extérieur de la colonie que l'on peut utiliser à cet effet. Tous les mennonites sont propriétaires de leurs engins agricoles, ils ne pratiquent pas la propriété collective. D'une façon générale, les mennonites ne s'associent pas en coopérative, ils préfèrent la gestion individuelle. Ils n'auraient pas assez d'argent disponible pour acheter et entretenir des silos. Ceux qui possèdent des silos les utilisent pour entreposer les aliments pour les porcs ou le bétail.

### **L'atout d'une main d'œuvre nombreuse**

L'organisation des fermes est très efficace car dans les colonies, tout le monde travaille : hommes, femmes et enfants participent aux travaux de la ferme. Les mennonites consacrent leur vie au travail, et dès leur plus jeune âge, on leur inculque l'importance d'être utile à la communauté. Par conséquent, il n'est permis à aucun d'entre eux d'être une charge pour le groupe. Le travail familial permet d'obtenir des revenus plus importants et c'est dès l'âge de huit ans que les garçons conduisent les tracteurs.

Certaines colonies autorisent l'emploi de main-d'œuvre bolivienne mais d'autres préfèrent privilégier la main d'œuvre mennonite pour aider ceux qui n'ont pas de terre, par exemple. Le salaire d'un ouvrier agricole bolivien est de 5 à 6 dollars par jour selon le travail, nourriture comprise. Mais l'ouvrier peut aussi recevoir une somme fixée au préalable pour un travail défini suivant une sorte de contrat. A Nueva Holanda, le recours aux Boliviens est formellement interdit.

Le salaire d'un ouvrier agricole mennonite est de 20 dollars par jour pour une courte période et de 10 dollars par jour s'il est employé à l'année. Mais dans beaucoup de colonies, il est difficile d'engager un

mennonite car tout le monde est déjà très occupé. Lorsque les parents sont trop âgés, leurs enfants – bien souvent, l'un d'entre eux (avec famille ou sans) est resté habiter avec les parents – les aident pour les travaux agricoles.

Le système de production apparaît donc hautement mécanisé, basé sur le travail familial avec une disponibilité de capital élevée et une production diversifiée au niveau familial, intégrant l'agriculture, l'élevage et la production industrielle (fromage, beurre, oeufs). La taille moyenne des exploitations mennonites – variable d'une colonie à l'autre – dépasse la moyenne nationale. Certains colons ont moins de 30 hectares mais la majorité dispose de 50 à 100 hectares. En Bolivie, les exploitations de 10 à 50 hectares ne représentent que 5 % du total national et les exploitations de 50 à 100 hectares, 3,6 % seulement.

### UNE AGRICULTURE INTENSIVE ET SPÉCIALISÉE

Le mode de vie exclusivement rural des mennonites se reflète dans une participation conséquente à la production départementale. Les grandes superficies qu'ils exploitent et leur organisation leur assurent souvent la tête des classements par producteur. Par ailleurs, les prix de vente de la production sont satisfaisants.

### Des leaders dans la production du blé, la culture d'hiver

En 1990, le Bulletin Préliminaire du Plan Blé (diffusé par ANAPO l'association des producteurs d'oléagineux et de blé)

signalait que les mennonites possédaient 53 % de la superficie totale semée en blé du département, soit 16 045 hectares, ce qui les plaçait en première position devant les producteurs nationaux et les japonais. Ceci après avoir été les premiers en 1989 avec 92,5 % de la superficie départementale. Les agriculteurs mennonites continuent à être le groupe qui sème le plus de blé, ayant commencé 40 % du total du département en 1996, d'après le tableau 6. Il existe une migration constante vers la zone d'Expansion, surtout de la part des colonies du Sud (*Las Brechas*). Les nouvelles colonies qui s'implantent au nord et au sud de Païlon, affectent de nouvelles terres à la production commerciale.

En 1997, l'agriculteur achète la tonne de semence de blé à 615 dollars. En semant 80 kg de graines par hectare, il est généralement possible d'obtenir plus de 3 000 kg par hectare ; en 1996, dans la colonie Las Palmas, beaucoup avaient même récolté 3 800 kg par hectare. Mais en 1998, ceux qui ont semé tôt (avril-début mai) se sont contentés de 300 kg par hectare tandis que ceux qui avaient attendu pour semer ont obtenu 2000 kg par hectare. Pour la campagne de l'hiver 1997, le producteur pouvait vendre la tonne de blé environ 200 dollars, prix inférieur à l'année passée mais toujours relativement bon.

La *pyriculariose*, une maladie causée par un champignon du genre *pyricularia* a perturbé les dernières récoltes de blé. Elle a été détectée pour la première fois dans la colonie japonaise Okinawa I (au nord de Santa Cruz) en hiver 1996. L'incidence de la maladie lors de la première année de sa manifestation a été sporadique, se manifestant avec agressivité dans les quelques champs commerciaux de Okinawa I où le blé a été semé tôt. En hiver 1997, la dissémination de la maladie a été plus importante touchant à des degrés divers presque toutes les zones de production de blé.

Dans les zones situées au nord de Païlon, la maladie s'est manifestée de façon agressive

Tableau 5 - Évolution du prix par produit à Santa Cruz (en dollar par tonne)

Année	Soja d'été	Soja d'hiver	Blé	Tournesol
1991	160	140	175	130
1992	137	160	180	140
1993	155	165	180	160
1994	160	153	175	150
1995	155	157	210	155
1996	157	195	220	175
1997	205	215	200	-

Source : ANAPO, 1997.

**Tableau 6 - Evolution de la superficie semée en blé, par type de producteur, dans le département de Santa Cruz (en hectares)**

Groupe	1990	1991	1992	1993	1994	1995	1996
Nationaux	10 572	17 030	24 985	9 737	11 343	16 360	18 155
Japonais	3 602	3 700	5 387	5 230	9 157	13 700	14 500
Brésiliens	–	–	–	–	2 015	3 360	7 325
<b>Mennonites</b>	<b>16 045</b>	<b>15 884</b>	<b>31 030</b>	<b>19 178</b>	<b>30 980</b>	<b>18 180</b>	<b>29 600</b>
Autres	–	700	835	875	830	520	4 330
<b>Total</b>	<b>30 219</b>	<b>37 314</b>	<b>62 237</b>	<b>35 020</b>	<b>54 325</b>	<b>52 120</b>	<b>73 860</b>

Source : ANAPO, 1997.

atteignant de fortes proportions épidémiques et provoquant des pertes variables, d'insignifiantes à très fortes. Les colonies mennonites ont été particulièrement affectées par cette maladie inattendue. Au début, de petits points noirs apparaissent sur les feuilles de la graminée, puis ils grandissent et forment des taches fusiformes de plusieurs centimètres de long, qui détruisent ensuite toute la feuille. A Valle Esperanza ou Nueva Holanda, certaines exploitations se sont trouvées pratiquement en faillite et beaucoup subissent encore les conséquences de cette chute de rendements car la grande majorité des agriculteurs avait semé exclusivement du blé.

L'emploi de variétés très susceptibles, l'inoculation de la récolte précédente, la multiplication du champignon dans le blé semé tôt (mars-avril) associés à des conditions environnementales favorables (précipitations fréquentes, accompagnées d'une forte humidité et de températures supérieures à 22 degrés), sont des facteurs qui ont contribué au développement agressif de la maladie. Le mal le plus grave se présente lorsque le champignon affecte la tige de l'épi (nécrose noire et brillante) empêchant la croissance des grains. Elle provoque la mort de la partie immédiatement supérieure à la lésion, causant le blanchissement ou l'assèchement partiel ou total de l'épi. La maladie peut se manifester sur le plant dès le début de l'épia-

ge et jusqu'à la maturité physiologique, bien que les dommages majeurs aient lieu lorsque l'attaque se réalise au début de l'épiage, empêchant la formation de grains et diminuant de façon drastique le rendement. A mesure que l'épi mûrit, les dommages sont moindres.

Les symptômes sur la feuille varient en taille, en forme et en coloration, en fonction du développement de la plante et de la réaction génétique de la variété. L'efficacité du contrôle chimique de cette maladie n'est pas satisfaisante. Les fongicides disponibles sur le marché ne fournissent pas un contrôle efficace et le nombre d'applications requis (deux à trois) n'est pas économiquement rentable pour l'agriculteur. ANAPO recommande une diversification des variétés employées, donnant sa préférence aux plus résistantes. Il est suggéré d'éviter de semer avant le 20 avril dans les zones les plus exposées à la piriculariose et, dans la mesure du possible, de semer à partir du mois de mai. Il faut pratiquer la rotation des cultures avec des espèces qui n'abritent pas le champignon, comme le soja ou le tournesol. Il est également important de réduire les doses de fertilisants nitrogenés et de désinfecter les semences provenant de champs infectés au moyen de fongicides.

### Le dynamisme du soja

**Tableau 7 - Evolution de la superficie semée en soja d'hiver, par type de producteur, dans le département de Santa Cruz (en hectares)**

Groupe	1990	1991	1992	1993	1994	1995	1996
Nationaux	17 362	29 330	18 620	46 850	58 976	44 350	ND
Japonais	12 250	12 870	5 225	13 243	22 984	13 000	ND
Russes	—	700	—	2 738	4 140	4 400	ND
Brésiliens	—	—	—	—	1 680	—	ND
<b>Mennonites</b>	<b>1 392</b>	<b>2 100</b>	<b>2 100</b>	<b>2 400</b>	<b>1 220</b>	<b>1 850</b>	<b>ND</b>
Autres	1 330	***	1 655	—	—	—	ND
<b>Total</b>	<b>32 334</b>	<b>45 000</b>	<b>27 600</b>	<b>65 231</b>	<b>89 000</b>	<b>63 600</b>	<b>ND</b>

Source : ANAPO, 1997.

En 1988, Santa Cruz a été invitée par les pays européens à produire un million d'hectares de soja. Aujourd'hui c'est le produit non traditionnel le plus exporté de Bolivie dont les clients sont les pays de la communauté andine, ainsi que le Brésil et le Chili. Le soja de Santa Cruz représente 95 % de la production nationale, soit plus d'un million de tonnes. Le **Pacte andin** créé en 1969 avait pour vocation d'unir les moyens économiques des pays signataires : Bolivie, Chili, Colombie, Equateur et Pérou. En 1973, le Venezuela intègre le groupe et le Chili le quitte en 1976. Le Pacte andin a laissé, en 1996, la place à la « **Communauté andine des Nations** », dont le nouveau système d'intégration comporte un caractère politique plus marqué. Aujourd'hui, la Communauté andine forme un marché de près de 100 millions d'habitants et depuis la création d'une union douanière, la Communauté est devenue le principal marché pour les produits boliviens.

Selon l'étude de Walter Nuñez, du Comité des Oléagineux, en 1989, les mennonites représentaient 74 % des producteurs de soja du département, cultivant 53,4 % de la superficie consacrée à cette culture. Aujourd'hui, les mennonites restent en tête des producteurs de soja, cultivant 36 % des

430 000 hectares affectés à cette plante, devant les Brésiliens (27 %), les Boliviens (26 %), les Japonais (7 %) et les Hindous, Russes et autres (4 %). Ces chiffres ont été avancés par le quotidien régional *El Deber* du 11 septembre 1997 grâce à la collaboration de José Luis Llanos du CIAT.

Depuis les années quatre-vingt, la culture principale de la majorité des mennonites est le soja, sous deux formes : celui d'hiver, cultivé pour produire des graines, et celui d'été, vendu aux entreprises qui font de l'huile. Par la surface qu'il occupe, ce dernier, semé en novembre, est le plus important.

En 1998, il n'y a pas eu de maladie affectant le soja, mais le rendement est plus faible que l'an dernier à cause de la sécheresse. En 1997, le soja avait été touché par une maladie et en janvier 1998, il n'a pas plu du tout. A Valle Esperanza, le rendement moyen de la récolte de mars 1998 a été de 1 800 kilogrammes à l'hectare tandis que les bonnes années, il peut atteindre 2 500 kilogrammes à l'hectare. Des variétés choisies par les mennonites, comme la *crystalina*, sont plus sensibles aux infections, mais en cas de croissance saine, la production est supérieure. En 1998, la tonne de soja se vend 160 dollars tandis que pour la campagne 1997, la tonne atteignait 215 dollars.

**Tableau 8 - Evolution de la superficie semée en soja d'été, par type de producteur, dans le département de Santa Cruz (en hectares)**

Groupe	1989-1990	1990-1991	1991-1992	1992-1993	1993-1994	1994-1995	1995-1996	1996-1997
Nationaux	65 057	62 980	59 393	66 997	86 760	108 200	104 151	130 300
Japonais	12 500	12 000	13 746	9 817	27 700	32 700	27 900	34 500
Brésiliens	–	–	–	2 489	19 075	64 800	104 645	136 100
<b>Mennonites</b>	<b>63 930</b>	<b>73 520</b>	<b>87 246</b>	<b>90 390</b>	<b>103 490</b>	<b>121 500</b>	<b>141 814</b>	<b>123 400</b>
Autres	700	1 500	4 535	5 230	4 975	2 800	11 890	8 700
<b>Total</b>	<b>142 187</b>	<b>150 000</b>	<b>164 920</b>	<b>174 923</b>	<b>242 000</b>	<b>330 000</b>	<b>390 400</b>	<b>433 000</b>

Source : ANAPO, 1997.

De nombreux mennonites se plaignent de ce que les entreprises qui leur achètent le soja, mais aussi le blé, s'arrangent pour augmenter le taux d'humidité et de mauvais grains apparaissant dans les analyses. Les nationaux utilisent ce procédé pour parvenir à payer moins cher la production.

Le prix d'achat d'une tonne de semence de soja se situe entre 520 et 600 dollars avec également des variétés moins chères, mais de moins bonne qualité. Les mennonites choisissent souvent des graines certifiées pour être sûrs du produit qu'ils achètent. Cette démarche tend à se généraliser à l'ensemble des producteurs de soja et ce sont les colonies japonaises au nord de Santa Cruz qui fournissent le département en graines certifiées.

Une autre pratique en expansion et ce grâce aux efforts du Centre d'Investigation Agricole Tropicale, est *l'inoculation de la graine de soja avec des rhizobium (N<sub>2</sub>), bactérie naturelle fixatrice d'azote* atmosphérique, vivant en symbiose sur les racines des légumineuses. Cette symbiose s'établit entre la plante hôte et les rhizobium (*bacterium radicicola*). Ceux-ci pénètrent par les poils absorbants et se fixent en certains points de la racine qui présente alors des nodosités. Ils se multiplient grâce aux substances carbonées fournies par la légumineuse et mettent à la disposition de celle-ci des composés azotés. Le soja peut alors

engranger le nitrogène (élément nutritif) dans le sol. On mélange, dans l'eau, les graines avec les rhizobium puis on fait sécher le tout au soleil. Ce procédé coûte trois à cinq dollars par hectare et permet une augmentation significative des rendements.

Désormais, 50 % des mennonites utilisent cette technique, mais ils ont été difficiles à convaincre. Un bulletin d'information en langue allemande a été spécialement élaboré à leur intention par le CIAT afin de diffuser cette pratique.

### Autres produits cultivés

La culture du *tournesol* est une bonne alternative permettant une rotation d'hiver pour les cultures commerciales d'été comme le soja, le maïs, le coton ou le sorgho. Dans les colonies les plus au sud, vers Charagua, on cultive le tournesol en hiver et l'été, du coton car il fait très sec. Cependant, la participation des mennonites tend à diminuer et ce sont les Brésiliens qui sèment aujourd'hui plus de 50 % du tournesol du département.

Le *sorgho* est intégralement destiné à l'alimentation animale (porcs, bovins, volailles) et n'est généralement pas commercialisé par les mennonites. D'après PROMASOR (l'association nationale des producteurs de maïs, de sorgho, de tournesol et de haricots), la culture du sorgho en Bolivie a commencé en 1976. On sème aussi

**Tableau 9 - Evolution de la superficie semée tournesol, par type de producteur, dans le département de Santa Cruz (en hectares)**

Groupe	1990	1991	1992	1993	1994	1995	1996
Nationaux	7 147	16 195	9 670	11 099	23 630	13 460	21 185
Japonais	270	300	370	930	5 700	1 880	1 530
Brésiliens	—	—	—	2 060	7 470	18 530	50 415
<b>Mennonites</b>	<b>2 800</b>	<b>4 305</b>	<b>9 280</b>	<b>8 067</b>	<b>22 370</b>	<b>6 670</b>	<b>11 310</b>
Autres	—	700	835	875	830	520	4 560
<b>Total</b>	<b>10 217</b>	<b>21 500</b>	<b>20 155</b>	<b>23 031</b>	<b>60 000</b>	<b>41 060</b>	<b>89 000</b>

Source : ANAPO, 1997.

bien en été (octobre-décembre) qu'en hiver (avril-juin) ; l'été, le sorgho accompagne le maïs tandis qu'en hiver, il est cultivé pour remédier à des déficits occasionnés par des problèmes climatiques en été.

En fait, le sorgho est une culture de substitution dont le volume de production fluctue en fonction du rendement du *maïs*. Le maïs que cultivent les mennonites sert essentiellement à la nourriture des animaux, mais il peut également être commercialisé. Dans le département de Santa Cruz, la demande en maïs correspond pour 50 % au secteur avicole, pour 30 % à l'élevage bovin et pour 7 % à l'alimentation humaine, tandis que le reste est exporté.

Le *coton* est un autre type de culture relativement répandu dans les colonies mennonites de Santa Cruz. D'après les informations rassemblées auprès d'ADEPA, l'association nationale des producteurs de coton, sur les 50 000 hectares de coton semés par an, principalement dans le département de Santa Cruz, 6 000 le sont par les mennonites. Cela équivaut à 12 % de la superficie totale du coton cultivé en Bolivie, et fournit une production de 54 000 quintaux.

La culture du coton, qui se pratique essentiellement dans les colonies du Sud, a commencé assez récemment : à Pinondi en 1990, sur 800 hectares et à Durango en 1994, sur 1 200 hectares. Elles ont un ren-

dement moyen de huit quintaux à l'hectare, ce qui est bien pour la zone plutôt sèche, et qui peut aller jusqu'à 12-15 quintaux à l'hectare. Toute la culture du coton est mécanisée mais la récolte se fait à la main, avec l'emploi de main d'oeuvre mennonite et bolivienne. On estime qu'une personne et demie est nécessaire par hectare lors de la récolte. A Riva Palacios, la production est moyenne et à Morgenland où 200 hectares sont cultivés, les rendements sont équivalents à ceux du Sud, mais dépendent toujours des précipitations. 600 mm suffisent mais en 1997 la sécheresse a encore sévi.

On commence à semer à partir du 15 novembre et la récolte se fait à partir du 15 mars. Le coton est épargné par les maladies mais sujet aux attaques d'insectes contre lesquelles les mennonites ont tout d'abord décidé de faire plus d'une dizaine de pulvérisations alors que cinq seulement sont nécessaires. Pour avoir des champs propres, ils pulvérisent beaucoup d'insecticide, sans tenir compte du fait qu'il y a des périodes précises pour les applications et que, certains insectes en tuant d'autres, ils ne sont pas tous nocifs. ADEPA organise des réunions d'information et bien que les mennonites n'y assistent pas, il semble que la nouvelle génération diminue le nombre de pulvérisations. Les mennonites achètent les graines à ADEPA mais les produits chimiques viennent d'entreprises pri-

vées qui donnent leurs propres recommandations.

Les prix de vente varient en fonction du marché international ; en 1995, le quintal de coton était acheté 100 dollars, mais en 1997, il est descendu à 83 dollars. Pour l'instant, la production est vendue au Brésil, au Pérou et au Chili, car la quasi-totalité est exportée. Il n'existe pas d'industrie textile ni d'investisseurs potentiels en Bolivie, dans la mesure où le marché national n'offre pas de débouché suffisant. La consommation de fibres de coton est faible et le pays manque de filatures.

Les grands producteurs brésiliens ou boliviens ne sont pas motivés pour investir dans les machines agricoles. En 1996, seules huit moissonneuses permettaient une récolte mécanisée et leurs propriétaires étaient en majorité des Brésiliens. Cependant la superficie cultivée augmente et ADEPA, qui espère atteindre les 200 000 hectares en cinq ans, encourage la mécanisation de la récolte ; c'est pourquoi en 1997 on comptait déjà 20 moissonneuses. Mais les mennonites, qui pourraient, au niveau de la colonie, s'associer afin de mécaniser la récolte, refusent tout projet dans ce sens.

### **Mode de transport et commercialisation**

Les colons qui ont leur propre camion pour l'acheminement de la production sont des exceptions et, pour le coton notamment, il faut compter environ deux dollars pour transporter le produit jusqu'aux entreprises qui le traitent, à Warnes et Cotoca. Pour Valle Esperanza, on paie dix cents par quintal de blé pour le transport de la récolte jusqu'à Santa Cruz. En effet, dans les colonies mexicaines, les colons doivent faire appel à l'extérieur pour le transport, du fait de l'interdiction de conduire un camion. Évidemment, les Boliviens préfèrent amener le blé jusqu'à la capitale départementale pour être payés davantage, mais pour les mennonites, cela revient au même, car les entreprises de Santa Cruz offrent un meilleur prix que celles situées à proximité de la colonie.

On remarque que les colons mennonites installés le long de la route goudronnée qui part de Païlon sont très satisfaits de sa construction, dans la mesure où elle leur permet maintenant un acheminement plus rapide des produits vers Santa Cruz. Auparavant, il fallait six à sept heures pour le trajet, et avant la construction du pont entre Païlon et Puerto Païlas, il fallait remonter jusqu'à Los Troncos et passer par Okinawa : plus de 24 heures étaient nécessaires pour l'aller simple. Les colonies canadiennes louent des camions, ce qui est plus rentable que d'en acheter. Dans certains cas, l'entreprise qui a vendu la semence achète la récolte et se charge du transport.

Fin septembre, la circulation est très difficile au niveau du pont du Rio Grande. Ce sont les mêmes embouteillages en mars, lors de la récolte du soja. L'attente peut durer jusqu'à trois ou quatre heures car la circulation ne se fait que dans un sens, et lorsqu'un train doit passer, le trafic automobile est interrompu pour 1 h 30 minimum.

### **ÉLEVAGE ET ACTIVITÉS NON AGRICOLES DANS LES COLONIES**

Le dualisme de l'agriculture et de l'élevage extensif était déjà une caractéristique fondamentale de la région avant l'arrivée des mennonites. On retrouve aujourd'hui ces deux activités de façon complémentaire dans les colonies.

#### **Essor de l'élevage**

Dans la plupart des familles, il y a des vaches laitières et le bétail à viande se développe surtout dans les pâturages des zones sableuses. Ce système permet de bons revenus sur la vente du lait et de la viande. D'autres types de terrains qui ne peuvent être consacrés aux cultures servent également de pâturage, comme, par exemple, les zones inondables ou ravinées. A Nueva Esperanza, les colons sont en train de se spécialiser dans l'élevage car la zone n'était pas adaptée à l'agriculture. Le terrain est ondulé et incliné et les précipitations sont

faibles (1 000 mm, et parfois 600 mm seulement). Ainsi, 60 000 hectares sont consacrés uniquement aux vaches laitières.

Les vaches laitières sont souvent des Holstein, des hollandaises noires et blanches, tandis que celles destinées à la boucherie sont des limousines ou des *criollas*, vaches blanches à bosse. Cette dernière race s'achète 80 dollars la tête et peut se revendre un an plus tard jusqu'à 420 dollars. Elle est plus facile à élever que la hollandaise, plus fragile et dont les besoins en eau et en herbe fraîche sont supérieurs. Le soin au bétail est la tâche de la mère et des enfants les plus jeunes. La traite se fait à la main et le lait est stocké dans des bidons métalliques, au bout du chemin qui mène à la maison. Les employés de la fromagerie passent les ramasser tous les matins, sauf le dimanche.

Les enfants s'occupent également de nourrir les porcs que des acheteurs boliviens viennent chercher. Le prix du porc ayant baissé, les mennonites tendent à délaisser ce type d'élevage hors-sol. Une partie des produits de l'élevage est gardée pour l'autoconsommation, mais l'élevage est avant tout destiné à la vente. A Valle Esperanza, les familles ont en moyenne 10 vaches et davantage pour ceux qui ne sèment pas beaucoup. On se fournit en viande en tuant cochon, vache et poule dont on consomme aussi les oeufs. La production avicole n'est pas un axe majeur de l'élevage dans les colonies, à cause de la concurrence des Japonais et des nombreuses maladies qui touchent les volailles.

L'élevage de chevaux dans les colonies mexicaines correspond aux besoins, le cheval étant le mode de déplacement principal des colons. Cet élevage leur permet d'éviter autant que possible de se fournir chez les nationaux. Les chevaux ne sont pas ferrés car ils ne sont pas utilisés sur les routes goudronnées.

### Une réussite : les fromageries

On trouve des fromageries dans toutes les *Old Colonies* et dans pratiquement toutes les autres colonies. Les fabriques de fromage sont la seule structure coopérative repérée

au sein des colonies mennonites de Bolivie. Cependant, on n'en trouve pas dans tous les camps qui composent les colonies. À Riva Palacios, il existe une dizaine de fromageries de tailles différentes pour les 35 camps ; à Valle Esperanza, il y en a six, dont une principale dans le camp 5. Cette dernière est une coopérative, elle associe tous ceux qui la fournissent en lait, tandis que les autres sont des propriétés particulières. La fromagerie se charge de collecter le lait et paye ses fournisseurs tous les quinze jours.

Les employés peuvent être des membres de la famille propriétaire de la fromagerie ou bien des mennonites sans terre. Ils travaillent exclusivement le matin. Dans le camp 24 de Valle Esperanza, la fromagerie a été créée par un colon pauvre qui gagne maintenant sa vie en vendant le fromage que les commerçants boliviens viennent chercher depuis Santa Cruz.

Le fromage mennonite, qui est vendu jusque sur les marchés de La Paz, est un fromage cru, sans croûte et extrêmement salé. Le travail à la fabrique de fromage se fait de manière artisanale et n'est soumis à aucun contrôle d'hygiène. Très apprécié par la population nationale, c'est le fromage le plus consommé à Santa Cruz et la production des colonies permet de satisfaire une demande régulière. La colonie dont la production est la plus importante est située au nord de San José de Chiquitos. Il s'agit de Nueva Esperanza, l'une des plus éloignées de la capitale départementale, à plus de 300 kilomètres de celle-ci par une route non goudronnée. Les colons font leur propre fromage et leur beurre à la maison et ils achètent rarement celui de la fromagerie. A l'extérieur de la colonie, le kilo de fromage coûte au particulier entre deux et trois dollars.

### Le commerce et l'artisanat

Les magasins situés à l'intérieur des colonies proposent toutes sortes de marchandises afin de dispenser autant que possible les colons de se rendre en ville. Cependant, ces derniers se plaignent souvent des prix plus élevés ; à Morgenland, l'essence, par exemple,

est vendue 2,2 *bolivianos* contre 2 à Païlon, 25 kilomètres au nord.

Les magasins sont moins nombreux dans les colonies paraguayennes, car les colons peuvent se déplacer en voiture jusqu'à la ville voisine ; ils sont un commerce d'appoint, un dépannage. En revanche, dans les *Old Colonies*, les points de vente sont devenus indispensables aux habitants dont la mobilité est restreinte (ils ne se rendent qu'occasionnellement en ville). A Nueva Holanda, un camion passe tous les mercredis et vend des légumes aux colons qui n'ont pas de potager.

Les magasins vendent des produits alimentaires, d'hygiène mais aussi d'habillement. Dans le même rayon, on trouve aussi des pesticides, de l'engrais et des graines, de la nourriture pour le bétail et des outils agricoles. Certains magasins sont spécialisés dans la vente du tissu, des foulards, des chapeaux, d'autres vendent des médicaments, d'autres encore de l'essence (on trouve quatre pompes à essence à Valle Esperanza). Les propriétaires de magasins sont des particuliers et emploient parfois d'autres colons. On remarque une pratique généralisée du crédit entre colons.

Contrairement aux Amish d'Amérique du nord, ces mennonites ne produisent aucun artisanat commercialisable. Le patchwork qui a fait la réputation des Amish est limité chez les mennonites à des tapis de bain que l'on retrouve inmanquablement dans toutes les maisons.

## **LE BILAN D'UNE « RÉVOLUTION AGRICOLE MENNONITE »**

### **Contribution à l'expansion agricole cruceña**

Les colons mennonites ont été, avec les Japonais, les pionniers de l'agriculture dans le département de Santa Cruz. Ils n'ont bénéficié d'aucune aide extérieure, à la différence des Japonais soutenus par leur gouvernement. Ils sont venus avec leurs propres capitaux en vendant ce qu'ils possédaient dans leur pays d'origine.

Lors d'un entretien, l'ancien ministre de l'agriculture José Luis Roca qui a participé à la dotation de terres faite aux mennonites en 1969 parle de « révolution agricole mennonite ». Pour lui, ils sont à l'origine de l'introduction à Santa Cruz, d'un blé apte à la panification, à la différence du blé cultivé dans le reste de la Bolivie. Avant les mennonites, les techniques agricoles remontant à l'époque coloniale n'avaient pas été modifiées de façon drastique. On n'avait pas pris conscience du potentiel de production en blé à Santa Cruz. C'est à eux que revient le mérite d'avoir introduit le blé dur et semi-dur, qui permet aujourd'hui une quasi-autosuffisance en blé pour Santa Cruz.

En 1990, Santa Cruz produisait 68 % du blé bolivien et totalisait 52 % de la superficie emblavée du pays. Tandis que les performances des autres départements baissent, la production et les rendements de Santa Cruz continuent à croître. En 1996, la production totale de blé du département atteignait plus de 100 000 tonnes.

Par ailleurs, les mennonites ont mis en place une nouvelle pratique culturale qui permet de bénéficier de deux récoltes par an, en combinant la culture du blé en hiver et celle du soja en été. C'est désormais un élément fondamental de l'agriculture de Santa Cruz, qui est devenue la région la plus riche de Bolivie. La culture du blé en contre saison est destinée au marché national, tandis que le soja est destiné à l'exportation. Toujours selon José Luis Roca, les mennonites auraient permis à la Bolivie de commencer à se défaire de la dépendance alimentaire imposée notamment par les États-Unis. Le pays était entretenu dans le sous-développement par les donations des États-Unis, du Canada ou de la Communauté Européenne qui se débarrassaient de leurs excédents et maintenaient ainsi des prix convenables sur leurs marchés. Il affirme que ces donations de blé ont retardé le développement agricole de la Bolivie et ont contribué à changer négativement les habitudes alimentaires des habitants d'un continent où les cultures traditionnelles sont le maïs, le quinoa, le yucca.

L'émergence économique de Santa Cruz a remédié à une situation de « parasitisme social » dans les zones rurales qui attendaient qu'on leur donne les céréales. Les mennonites, en semant du blé et du soja, ont favorisé l'évolution agricole soutenue par les interventions du gouvernement.

### **Présence en ville, le quartier mennonite**

L'importante participation économique des mennonites se matérialise dans la ville même de Santa Cruz de la Sierra, sous la forme de ce qu'on peut appeler un district mennonite. Celui-ci s'est constitué de façon informelle au fur et à mesure de la croissance de la population mennonite et de ses besoins. Au-delà de la commercialisation de sa production, la communauté mennonite doit satisfaire certains besoins auxquels l'autarcie ne peut répondre. Désormais beaucoup d'emplois urbains boliviens dépendent aussi de cette clientèle nombreuse.

Ce district se situe à proximité du marché populaire de *Los Pozos* et son axe principal est la rue *6 de Agosto*. Les mennonites font leurs achats dans ce centre commercial qui pratique des prix très bas car ils sont très économes. Les achats sont alimentaires et vestimentaires mais concernent également les outils agricoles. Les mennonites se dispersent peu dans la ville et leurs déplacements sont ciblés : il ne s'agit pas pour eux de faire du lèche-vitrine.

Un service de taxi a été créé spécialement à leur intention car les *chocos en overol* comme les appellent les Boliviens (« les blonds en salopette ») ne peuvent pas conduire. La colonie Valle Esperanza loue un local pour permettre à ses colons d'entreposer leurs achats et pour qu'ils n'aient pas à les porter toute la journée.

Les magasins situés dans les colonies se fournissent à Santa Cruz où le propriétaire fait ses achats en gros et loue un véhicule avec chauffeur pour les transporter s'il appartient à une *Old Colony*. Le réapprovisionnement se fait environ toutes les semaines.

Beaucoup de mennonites vont à la poste car ils aiment garder le contact avec leur colonie d'origine à l'étranger et ils disposent de boîtes postales pour recevoir du courrier. La boîte postale étant au nom du chef de camp, les colons versent à celui-ci une participation annuelle pour la financer, mais tous les camps n'ont pas systématiquement d'adresse postale.

La durée moyenne du séjour en ville est d'une journée mais s'il faut rester plus longtemps, les mennonites dorment à l'hôtel. L'hôtel Florio dans la rue *6 de Agosto* donne la priorité aux mennonites qui composent désormais l'essentiel de sa clientèle. Certains restaurants du quartier se sont adaptés à cette communauté en leur proposant des repas copieux et bon marché. Le restaurant *Mac Donald's*, ouvert fin 1998, connaît un grand succès auprès des mennonites : vers 11 h 30, ils représentent 80 % de la clientèle.

Ils se rassemblent toujours dans le même bar *Mexico Lindo* qui sert notamment du *Yerba Maté* et qui est fréquenté indifféremment par tous les types de mennonites. La ville est un lieu de communication entre les colonies, on aime se retrouver, c'est l'occasion d'échanger les nouvelles. Ces dernières circulent d'ailleurs très vite malgré l'absence de téléphone dans les *Old Colonies*. On parle de ce qui se passe dans les colonies et surtout d'agriculture.

Les mennonites se sont intégrés au circuit commercial par le biais de la vente de leur production, mais leur présence en ville ne signifie pas pour autant qu'il y ait rapprochement culturel. Il s'agirait plutôt d'une forme de *ghetto urbain* bien que leur présence soit périodique et saisonnière. Très nombreux en début de semaine, ils sont plus rares le vendredi et sont quasi absents le week-end. Les bus sont adaptés à cette fréquentation et ne fonctionnent pas le week-end. Pendant la période de Noël, les mennonites se font rares et reviennent en force à la fin des moissons.

Dans l'ensemble, les mennonites essaient de limiter les séjours en ville et ce sont surtout les hommes qui s'y rendent. En temps normal, les colons viennent en



Valle Esperanza, septembre 1997

Dans les colonies mexicaines, tous les **véhicules motorisés** tels que les tracteurs et les moissonneuses-batteuses sont équipés de roues en fer fabriquées et installées par le propriétaire . Les remorques et les buggies sont en revanche équipés de pneumatiques. Ces roues en fer peuvent être dangereuses lorsqu'elles butent sur des obstacles tels que les pierres ; plusieurs mennonites ont déjà trouvé la mort, empalés sur ce type de roues. (photos 9 et 10)



Valle Esperanza, mars 1998

Valle Esperanza, octobre 1997



Dans cette **fromagerie** de Valle Esperanza, les employés travaillent de 8 à 12 heures. La production est essentiellement destinée à la vente à Santa Cruz car les colons préfèrent fabriquer eux-mêmes leur fromage et beurre. Ce sont souvent les adolescents qui se chargent de la traite des vaches, manuellement. Les plus jeunes nourrissent les cochons et amènent les bidons de lait au bout du chemin, où les employés de la fromagerie passent les prendre (photos 11 et 12).



Valle Esperanza, septembre 1997



## Chapitre 5 • Réalités écologiques du développement de Santa Cruz

**L'**ORIENTE a été soudainement considéré comme un eldorado dont on a surestimé le potentiel agricole tout en négligeant la gestion des ressources naturelles à long terme. On s'aperçoit que les réserves de terres ne sont pas illimitées et que l'exploitation du milieu s'est faite de manière désordonnée tout en le mettant en péril, sur de vastes étendues.

Les autorités locales parlent de désastre écologique et citent, parmi les principaux responsables, les mennonites. Cette partie du mémoire a pour objectif de dresser un bilan de la situation et d'identifier des responsables mais aussi d'évoquer les solutions adaptées pour enrayer un processus qui affecte tout la région de Santa Cruz.

### DES MESURES LÉGALES APPROPRIÉES

#### Une prise de conscience récente

Dès 1981, Martin Möll, dans sa thèse, avait classé la région comme zone à hauts risques écologiques étant donné les changements environnementaux causés par l'intervention anthropique. Déjà au début des années soixante-dix (Derpsch, 1975),

on avait commencé à prendre conscience d'une sérieuse dégradation des sols et des conséquences de l'agriculture mécanisée. Cependant, il existait peu d'informations quantitatives sur l'extension ou la rapidité à laquelle se produisaient les différents processus de dégradation qui menacent la productivité.

Depuis douze ans, le CIAT effectue des études approfondies du sol, de ses qualités physiques et chimiques dans la zone intégrée. Celle-ci, instituée comme unité de gestion administrative, recouvre les provinces de Santiesteban, Sara, Ichilo, Andrés Bañez et Warnes. Elle devait être un outil gouvernemental pour la promotion de l'agriculture dans ce département. Parallèlement, sont apparues de nouvelles institutions qui interviennent dans la gestion du territoire. La FAO a mis en place le programme *fertisuelo* afin de faire le relevé de la fertilité du sol. Les résultats obtenus à partir de ces études scientifiques, ont été diffusés. Parmi les dommages détectés, on peut citer la compactation du sol, la perte de sa fertilité naturelle, de sa structure et de sa matière organique. Par la suite, un plan « Lowlands » a été lancé pour étudier 100 000 hectares dans la zone Païlon-Los Troncos. Puis, le Département des Ressources

ces Naturelles a entrepris d'étudier l'ensemble du département de Santa Cruz. Depuis le début des années quatre-vingt-dix, le gouvernement bolivien semble avoir véritablement pris conscience de l'enjeu que représente la protection du milieu naturel et promulgue des lois dans ce sens.

### La réglementation de l'usage du sol par le PL.U.S.

En 1991, a été lancé un projet où le gouvernement allemand s'est investi à hauteur de sept millions de dollars. De son côté, la Bolivie a fourni trois millions de dollars en professionnels, prestations et services de fonctionnement, parmi lesquels le PL.U.S. qui a pris de l'importance depuis le Décret Suprême n° 24124 de 1995. Le PL.U.S, PPlan d'Usage du Sol, est un instrument technique qui réglemente toutes les politiques de développement dans le domaine agro-pastoral au niveau départemental. Aujourd'hui, la même intervention est envisagée au niveau national : Cobija, Pando, Sucre, Cochabamba, Béni sont à l'étude.

Plus que l'aménagement du territoire, le PL.U.S. réglemente l'usage du sol et donne des recommandations. Chaque personne ou entreprise a besoin d'un permis quel que soit l'usage qu'elle veut faire du sol. Grâce à l'élaboration d'une carte de l'aptitude des sols à l'agriculture dans le département, on espère que, peu à peu, des changements d'activités vont s'opérer.

Pour cela, six catégories générales de sols ont été définies, allant des terres à usage agro-pastoral intensif, extensif ou sylvo-pastoral jusqu'à un usage exclusivement forestier ou à un usage restreint ; des zones naturelles, protégées ont été établies. La politique d'intervention du PL.U.S. est systématique et graduelle, expliquant en quoi consiste le PPlan d'Usage du Sol : ses objectifs, ses modes d'utilisation, les lois de protection des ressources forestières et de l'environnement dans son ensemble. La loi s'applique à tous mais c'est au gouvernement d'organiser l'information de la population.

### Le contrôle de la déforestation

Le contrôle de la déforestation est basé sur la *Nueva Ley Forestal* (N° 1700) du 12 juillet 1996 et sur le règlement qui l'accompagne, daté du 21 décembre 1996 (D.S. 24453).

A partir de cinq hectares et plus, une demande d'autorisation auprès de la *Superintendencia* Forestière est obligatoire avant de commencer à défricher. Pour obtenir une autorisation, il faut d'abord présenter un projet qui doit être avalisé par les techniciens de la *Superintendencia*. Si cette longue procédure n'est pas suivie, le défrichement illégal peut entraîner un procès juridique aboutissant dans certain cas jusqu'à la suspension des droits de propriété. Une fois l'autorisation délivrée, il faut payer 15 dollars par hectare défriché et verser 15 % de la valeur du bois commercialisable. Faute de quoi, l'amende correspond à 30 % de la valeur du bois commercialisable en plus des 15 dollars par hectare.

Aujourd'hui, les exigences sont plus importantes que par le passé, où il n'était pas très difficile d'obtenir une autorisation. Par ailleurs, on signale une baisse de la corruption, et désormais, lorsqu'un projet est refusé par la *Superintendencia* forestière, l'argent ou les relations n'entreraient plus en ligne de compte. La pratique de la délation contribue à réduire la déforestation sauvage, souvent dénoncée par les voisins, surtout dans le cas d'un défrichement à proximité d'une rivière. En effet, l'État peut engager une procédure de confiscation des terres en cas de déforestation le long d'un cours d'eau, ou dans une zone protégée ou à potentiel forestier. La déforestation sauvage est considérée comme un délit. La responsabilité civile et pénale du consultant qui présente le projet, et du propriétaire du terrain, contribue également à une évolution des comportements. Le consultant fournit également une assistance technique à son client.

Inclus, dans la *Ley Forestal*, le Plan de *Ordenamiento Predial* (analyse de l'occupation du sol) vise à recenser et à cartographier toutes les *servidumbres* écologiques. Cela

comprend les systèmes de drainage, les anciens causses, *cañadas*, *quebradas* (ravins ou vallées encaissées) qui traversent les propriétés. Les *servidumbres* doivent être respectées et maintenues parce qu'au nord, vers Warnes et Montero, il existe des problèmes de blocage du drainage. Il faut, en outre, protéger tout ce qui peut se dégrader comme les pentes de plus de 45 degrés. La *Ley Forestal* répond à une nécessité basique pour le pays : à Santa Cruz 50 % des sols sont à vocation forestière.

De l'avis de certains, la technologie employée par les mennonites n'est pas adaptée à une agriculture intensive. Leur imperméabilité à l'orientation technique et leur résistance à l'introduction de méthodes modernes se traduit par une faible productivité, dont le résultat à la longue, est l'achat de nouvelles terres et l'abandon des anciennes à cause des mauvais traitements infligés aux sols. D'autres pensent que leur apport est courageux et que leur vocation éminemment agricole a permis de mettre en production, sans arrière-pensée spéculative, de grandes superficies jusqu'alors inexploitées, avec la garantie qu'ils n'émigreraient pas en ville mais plutôt qu'ils contribueraient à augmenter et diversifier l'offre agricole, au bénéfice de l'économie régionale.

Le thème de ce débat mérite la considération des experts en développement agricole qui étudient actuellement à Santa Cruz, le processus sur le long terme.

## **DES PRATIQUES MENNONITES INADAPTÉES À UN ÉCOSYSTÈME FRAGILE**

### **Le défrichage total systématique**

Les mennonites ont défriché des milliers d'hectares avec application, de la même façon qu'ils avaient opéré au Canada et au Mexique, sans se soucier des conditions climatiques de la région. Ils ont créé un paysage d'openfield où l'arbre est totalement absent. Or, Santa Cruz est une zone de transition climatique et écologique caractérisée par la violence des vents. C'est dans ce

contexte que les mennonites ont contribué à un processus de dégradation des sols extrêmement grave. La menace de désertification due à cette érosion éolienne dans les zones occupées par certaines colonies mennonites est préoccupante.

Nueva Esperanza, colonie considérée comme la plus orthodoxe, se situe dans une zone critique où 15 000 hectares ont été défrichés sur des terrains en pente. Faute de brise-vent, l'eau s'évapore ; pendant les quatre mois sans pluie, les effets de la sécheresse s'accroissent et il est nécessaire de donner des aliments au bétail. Les mennonites sont maintenant confrontés à une avancée du désert au sud de Santa Cruz, région en contact avec le Chaco. Mais le nord de Santa Cruz, où la déforestation a pourtant été planifiée par les États-Unis dans les années cinquante, est également touché par ce problème de désertification. Pendant 15 ans, près de Cotoca dans les colonies Alt Bergthal, Tres Palmas, les mennonites ont travaillé des sols sableux qui ont perdu toute leur fertilité. Les colonies se sont vidées parce que les récoltes étaient faibles et que les coûts de production n'étaient pas couverts. Néanmoins, il faut rappeler que ces départs vers de nouvelles colonies, dénoncés par les Boliviens, sont aussi dus à la croissance des familles, qui nécessite des terres supplémentaires.

Les mennonites se soumettent aux restrictions imposées par la *Ley Forestal*. Même si cela se fait plus dans l'esprit d'un respect de la loi que par un réel souci de protection du milieu, ils effectuent les démarches administratives nécessaires. Par exemple, la colonie Yanahigua s'occupe actuellement d'obtenir des autorisations pour poursuivre le défrichage. La démarche est toujours collective : le chef sollicite l'autorisation pour l'ensemble de la colonie et toutes les parcelles sont traitées dans le même dossier. Cette méthode facilite le travail de l'ingénieur auquel ils s'adressent collectivement, Octavio Rocha. Par ailleurs, des brise-vent naturels assez larges sont conservés dans les parcelles récemment mises en culture à Morgenland.

Malgré tout, les pratiques consistant à défricher d'immenses surfaces sans laisser un seul arbre ne cessent de causer des problèmes à ces colons, originellement habitués à des climats tempérés et à des sols profonds, ne réclamant pas de protection spéciale contre l'érosion hydrique ou éolienne comme les sols subtropicaux. Les mennonites ont transformé la campagne cruceña en zones cultivées sur le modèle du Middle West américain. Cette utilisation du sol est sujette aux critiques et est au cœur des préoccupations des centres de recherche, dont le C.I.A.T., qui essaient de persuader les colons d'utiliser des brise-vent pour prévenir l'érosion et ses conséquences, telles que la perte en fertilité et en humidité des sols.

Les techniques en usage favorisent la dégradation et l'érosion des sols, ce qui pousse par conséquent à déforester de nouvelles zones.

#### **L'absence de haies, facteur principal d'érosion**

Dans les premières colonies, où tout a été déboisé, les brise-vent, *cortinas rompeviento*, brillent par leur absence. Le travail de la *Superintendencia* en faveur de la régulation des haies depuis 1992 a pourtant porté ses fruits. Si, dans l'ensemble, les colons ont commencé en plantant des brise-vent ou essayent de laisser des arbres lors des défrichements, leurs efforts restent insuffisants. Comme ils ne veulent pas gaspiller une terre productive à planter des arbres, les mennonites aménagent des haies étroites (alors que le minimum conseillé est de 30 mètres) et de cette manière, ils ont l'impression de respecter la loi. Désormais, 90 % des brise-vent plantés dans les colonies sont composés de *Grevillea robusta*. Cet arbre présente une bonne distribution du feuillage de la base jusqu'au sommet.

Mais dans certaines colonies du sud, les brise-vent sont faits de plantes basses sur une seule rangée. Or dans cette zone sèche et sableuse, ce type de brise-vent est inutile. Au début des années 1990, le Département Forestier a vendu à Riva Palacios des eucalyptus provenant des régions d'altitude.

Comme tous les arbres se sont desséchés, il semble soit que le Département Forestier a voulu profiter des mennonites, en sachant que l'espèce n'était pas adaptée, soit que c'était une erreur. Le doute subsiste encore pour James Johnson, de la Coopération Britannique associée au C.I.A.T.

Les brise-vent doivent être perpendiculaires à la direction dominante des vents érosifs. Quand ils sont parallèles, les dommages subis sont encore plus importants ; ce principe de base doit être inculqué aux mennonites pour éviter que se forme un canal qui favorise l'érosion. Lorsqu'il y a un trou dans le brise-vent – quand un arbre meurt par exemple –, il n'est pas comblé et le dispositif ne joue plus son rôle protecteur. Malgré le programme de reforestation mis en œuvre, les recommandations restent incomplètes sur des sujets aussi essentiels que les brise-vent.

La *Superintendencia* a proposé aux mennonites de créer leurs propres pépinières et de leur fournir une assistance technique. Cela a été accepté à Las Piedras II, où les colons peuvent acheter des plantes pour 80 centavos. A Valle Esperanza, Heinrich Jansen a produit, à partir de graines achetées au C.I.A.T., 300 000 arbres destinés aux colons et il fournissait même des nationaux. Il a été remercié de son initiative par l'excommunication car les chefs religieux l'ont trouvé trop entreprenant et ouvert aux changements. Il continue à vivre dans le camp 5 avec ses dix enfants mais il ne peut plus faire de pépinière.

C'est surtout le long des fleuves que cette absence de brise-vent est néfaste car lors des inondations, l'eau pénètre plus facilement et les dégâts sont d'autant plus graves qu'il n'y a plus d'arbres pour protéger les rives. C'est un problème qui se pose de façon aiguë dans le milieu tropical.

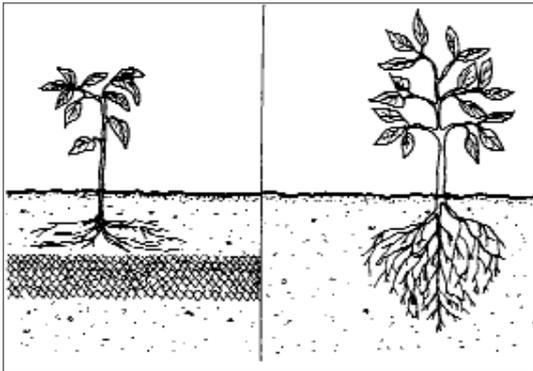
#### **Des sols tropicaux sensibles à la compactation**

La compactation correspond au développement de couches denses qui présentent une réduction de la taille et de la continuité des pores. Il en résulte une restriction de la

croissance et de la profondeur des racines des plantes, dont le rendement est alors altéré. Les innovations, comme la *siembra directa* destinées à remédier à la compactation, rencontrent peu de succès. Cette technique n'est pratiquée que sur 120 000 hectares, soit 20 % de la superficie cultivée du département. La *siembra directa* permet de conserver les matières fertilisantes et de les réincorporer au sol. Les produits chimiques assèchent les mauvaises herbes et laissent la terre propre, prête à être semée.

Cette technique évite de trop remuer la terre ce qui contribue à l'érosion du sol et à son appauvrissement. L'investissement en substances chimiques est accru mais les dépenses en combustible diminuent car le nombre de passages avec le tracteur passe de six à un, avec deux fumigations. Malheureusement, aucun mennonite ne pratique encore la *siembra directa*.

**Figure 1 - La compactation des sols nuit à la croissance des cultures**



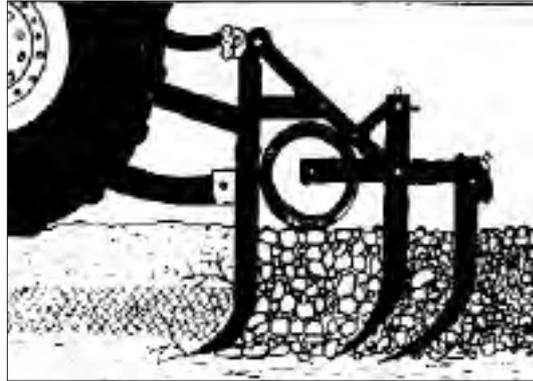
Source : C.I.A.T.

La restriction de l'espace enraciné signifie pour la restriction en eau et nutriments, pour la plante puisque le volume du sol exploré par les racines est moins important.

En tant que pionniers, les mennonites ont transposé telles quelles les pratiques culturelles qui leur étaient familières. Et parmi celles-ci, on relève de trop nombreux passages sur les champs avec le tracteur, car ils veulent que le paysage soit rectiligne, plat et propre. L'utilisation généralisée des disques (*rome plow*) contribue largement à la compactation des sols, à cause de la pression exercée par les disques des herses et des charries. Par ailleurs, les terres qui viennent

d'être défrichées sont particulièrement sujettes à la compactation, du fait des dommages occasionnés dans la structure des sols par le type de machines utilisées pour le défrichage.

**Figure 2 - Technique d'amélioration de sols compactés**



Source : C.I.A.T.

Pour améliorer les sols compactés, il faut effectuer un labourage en profondeur pour briser la couche dense. Il est recommandé de faire ce travail pendant l'époque sèche (août et septembre), en hiver également, lorsque les conditions le permettent.

La compactation s'accroît encore si les parcelles sont travaillées quand le sol est trop humide. Or c'est souvent le cas, car au cours de la saison des pluies les agriculteurs récoltent la culture d'été et beaucoup enchaînent avec la préparation des terres pour ensuite semer la culture d'hiver. Là où circulent les tracteurs qui ont des roues en fer, le sol se compacterait davantage ; au moment d'une inondation, la première couche, superficielle et fertile est emportée par l'eau et ne reste que la partie compactée.

Depuis 1997, les Boliviens se sont focalisés sur cet usage systématique des roues en fer dans les *Old Colonies*, qu'ils accusent d'être responsable de la compactation du sol et veulent contraindre les mennonites à renoncer à cette pratique *barbare*. Certes, le poids du tracteur reste le même, mais sur les roues en fer, ce poids est mal distribué. Ces roues font en moyenne vingt centimètres de large et par conséquent la pression est concentrée sur une toute petite zone de contact.

Les mennonites opposent un refus catégorique à ce qu'ils considèrent comme une

atteinte à leur liberté de culte. En effet, l'usage des roues de fer est lié à leur tradition religieuse ; les Boliviens dénoncent par conséquent leur fanatisme religieux.

## **LA PROTECTION DE L'ENVIRONNEMENT DOIT DEVENIR UNE PRIORITÉ**

### **Gérer l'imperméabilité mennonite**

La désinformation de l'agriculteur mennonite justifie aussi son attitude. Les mennonites sont certainement les moins bien informés de Santa Cruz, moins bien que n'importe quel paysan bolivien qui a au moins la radio, au mieux la télévision ou qui lit le journal. Mais les colons mennonites considèrent qu'ils sont nés agriculteurs et qu'ils peuvent se débrouiller sans aide. Depuis toujours, les mennonites estiment qu'ils n'ont de conseils à recevoir de personne et surtout pas des Boliviens qui, d'après eux, étaient tout juste capables de produire de la drogue avant leur arrivée. S'ils ont refusé l'intervention extérieure, c'est aussi par crainte d'être amenés à modifier leur mode de vie.

Par nature, les mennonites ne sont pas réceptifs à l'assistance professionnelle. Cette constatation, évidente dans le cas des *Old Colonies*, s'applique en fait à tous. Ils obtiennent une assistance technique de façon empirique, à travers quelques colons possédant une plus grande expérience, et se contentent de savoirs acquis par la pratique ou par la collecte d'informations dans les centres commerciaux agro-pastoraux. En s'installant à Santa Cruz, il leur a fallu s'adapter au milieu tropical et modifier d'eux-mêmes certaines de leurs pratiques agraires héritées de leur passé européen.

En réalité, si la majorité des mennonites se montre méfiante envers les conseils des institutions, c'est probablement en partie à cause des entreprises privées qui, par exemple, préconisent des doses de fongicides supérieures à ce qui est nécessaire. Or, les fongicides sont chers et n'ont pas donné les résultats escomptés ; la méfiance des mennonites n'en est que plus vive. Ils pré-

fèrent faire leurs propres expériences, et restent dans l'ensemble peu sensibles aux campagnes d'information. La tâche des Boliviens est désormais d'établir une relation de confiance avec les colons, afin de leur faire comprendre qu'il est également dans leur intérêt de prendre des mesures pour la conservation des sols. Les autorités se plaignent des difficultés de communication avec les colonies mennonites car on ne peut pas s'adresser à elles collectivement. Les Boliviens ont d'abord fait l'erreur de compter sur le Comité Central pour diffuser des directives, mais celui-ci n'a jamais eu aucune influence sur les décisions internes des colonies. Celles-ci sont par définition très indépendantes les unes des autres et pour régler des problèmes communs, il faut aller de colonie en colonie. En 1997, Francisco Kempff, le directeur du Bureau Technique du Plan d'Utilisation du Sol, a formé une équipe chargée des ressources naturelles, de faire un inventaire des problèmes de chaque colonie. Et c'est à cette occasion qu'ils ont finalement découvert que les mennonites ignoraient tout des informations que, depuis au moins cinq ans, le Comité Central était censé diffuser.

Si les dommages ne sont pas causés exclusivement par les mennonites, ceux-ci ne tiennent pas compte des recommandations qu'on leur fait. Ils se pénalisent par leur méconnaissance des méthodes de conservation des sols. Leur rejet de l'assistance technique est d'autant plus alarmant qu'ils fournissent une production importante. Ils auraient besoin de conseils pour les doses et la qualité des pesticides ou des engrais.

Désormais, ce sont des représentants légaux de la Bolivie qui viennent informer les mennonites qu'il existe des lois, et qu'elles doivent être appliquées. Le 30 juillet 1997, le PL.U.S. a réussi, pour la première fois, à réunir tous les chefs des colonies. Cela n'a pas été une opération aisée du fait des dissensions qui existent entre colonies ; par exemple, personne ne voulait s'asseoir à côté des représentants de Campo Chihuahua, jugés vraiment trop modernes. Il s'agissait à cette occasion d'aviser les mennonites des nouvelles dispo-

sitions légales en vigueur, celles du P.L.U.S, de la Loi de protection du milieu naturel (n° 333 de 1993) et celles, non moins importantes de la *Ley Forestal*.

Au fur et à mesure de ces campagnes d'information, expliquant la loi et exposant le résultat d'études scientifiques et économiques, certains mennonites semblent enfin réagir et prendre conscience de l'importance et de l'intérêt de préserver l'environnement. En fonction de leur pays d'origine et de leur orthodoxie, des colons, individuellement, sont sensibles aux explications car ils ont remarqué une certaine baisse des rendements, néanmoins ils restent impuissants face à l'attitude intraitable de leurs dirigeants. A Yanahigua (fondée en 1993), les rendements de soja, par exemple, sont supérieurs à ceux de la colonie mère Valle Esperanza (fondée en 1975), mais les chefs préfèrent penser que le climat et le sol sont plus favorables dans la nouvelle colonie plutôt que de se demander si ce n'est pas le fait d'une terre cultivée depuis moins longtemps.

### Insuffisances des institutions

La nouvelle génération bolivienne qui analyse l'agriculture s'est « tout à coup rendue compte » que les mennonites possédaient 300 000 hectares et ce, sur les meilleures terres du département. « Ont-ils obtenu l'information d'un expert extérieur ou quelqu'un d'ici leur a-t-il vendu le tuyau ? » C'est la question que se posait Francisco Kempff lorsqu'il faisait encore partie du P.L.U.S en 1997. Il se disait inquiet : sur le département de Santa Cruz, trois millions d'hectares sont des terres propices à l'agriculture, et si on ne les contrôle pas, en peu de temps elles vont baisser dans la classification agricole, sans espoir de récupération.

Pour lui, il était évident que c'est à Santa Cruz que l'on trouve la meilleure terre, les meilleures conditions climatiques et l'infrastructure la plus développée du pays. Et il posait le problème dans ces termes : « si les mennonites gâchent la terre, si l'on ne préserve pas le sol, comment la Bolivie va-t-elle se nourrir ? »

De son côté, ANAPO (dans son rapport annuel 1996-1997) a cherché à démontrer que le système de production agricole des mennonites quel que soit leur pays d'origine, Mexique ou Paraguay, était à revoir à cause du défrichement excessif des sols, et du défaut de protection contre l'érosion. Les uniques agriculteurs mis en cause dans le bulletin officiel d'information sont les mennonites, cités comme seuls responsables et ceci de façon très explicite. « Étant donné la détérioration des sols produite par les mennonites dans les colonies exploitées sur une longue période, dans la Zone Intégrée centrale et sud, ils vendent leurs terres pour en acquérir dans de nouvelles zones. C'est sur ces sols de meilleure qualité qu'ils entreprennent un nouveau cycle de dégradation des sols, dans la continuité de leurs pratiques ancestrales. » Il est évident que les institutions boliviennes ne préfèrent pas s'attarder sur les problèmes posés par l'exploitation du milieu par les ressortissants nationaux eux-mêmes. Pourtant, en dépit des problèmes causés par la diversité des sols et des climats, le défrichement continue de manière spectaculaire : la surface cultivée s'est accrue de 43 % entre 1990 et 1993 dans le seul département de Santa Cruz, ce qui ne peut être exclusivement le fait des mennonites. De plus, on remarque que les agriculteurs brésiliens, propriétaires d'immenses superficies, sont moins sujets aux critiques que les mennonites. On ne peut s'empêcher de remarquer que les sommes investies par les Brésiliens dans le département sont de plus en plus importantes et qu'ils sont certainement plus proches culturellement des Boliviens que les mennonites.

On ne compte plus les articles de journaux qui titrent sur le mauvais usage par les mennonites de « La Terre bolivienne » dont ils épuisent la fertilité. Mais lorsqu'ils sont arrivés avec leur mentalité et leurs pratiques européennes, personne dans le pays ne considérait encore le milieu naturel comme une ressource non renouvelable. Ces immigrants sont même apparus alors comme une bénédiction : cette population travailleuse, honnête, produisait lait et fromage en abondance, et ses roues en fer et autres faisaient

partie d'un certain folklore. Le gouvernement n'a alors envisagé que la production et commence tout juste à prendre conscience de la nécessité de protéger l'environnement, désormais en danger. À l'époque, les conséquences de la nature de l'identité mennonite ont été négligées au bénéfice des intérêts économiques, le gouvernement et les Boliviens doivent maintenant en assumer les implications. Qui plus est si les institutions boliviennes considèrent que les mennonites sont responsables d'un désastre écologique, accusation largement diffusée, pourquoi n'ont-elles pas encore sévi ?

Le gouvernement n'octroie pas de crédits aux mennonites, ni d'ailleurs à qui que ce soit pour financer le changement du matériel agricole ou l'achat de jeunes arbres. En outre, l'approvisionnement même des pépinières est insuffisant, et les espèces recommandées ne sont disponibles qu'épisodiquement. En dépit d'antennes locales dispersées dans le département (San José de Chiquitos, San Ignacio de Velasco, Ascension de Guarayos, Concepcion, Puerto Suarez, Camiri, Santa Rosa del Sara, Yapacani), la *Superintendance* n'offre qu'un faible soutien logistique. Comme de nombreuses instances boliviennes, elle souffre d'un manque de moyens ; il n'y a pas assez de véhicules pour organiser les séminaires nécessaires et les techniciens sont en nombre insuffisant pour exercer une surveillance efficace des agriculteurs. La *Superintendance* rend visite aux chefs de colonie et compte sur eux pour diffuser les informations aux membres. Tous ces problèmes sont inhérents aux changements de personnel et aux institutions ; d'une façon générale, l'absence de suivi est la conséquence des insuffisances budgétaires.

F. Kempff, directeur du P.L.U.S., s'est beaucoup occupé des mennonites ; il s'était investi dans ce qui était devenu pour lui une mission. Sa détermination à protéger l'environnement a interpellé les mennonites qui s'étaient habitués à lui et à sa forte personnalité, et ils lui prêtaient attention. Mais il est aujourd'hui directeur de la *Superintendencia* Forestière et lors de notre dernier

entretien en mars 1998, il a affirmé que tous les mennonites avaient compris le message et avaient changé. Apparemment, le sujet ne l'intéresse plus et les employés du P.L.U.S. ne reçoivent plus de salaire, car le programme de coopération avec l'Allemagne a pris fin. Plus personne ne rend visite aux mennonites.

Le C.I.A.T. continue ses recherches et met ses informations à la disposition de tous, mais ce n'est pas son rôle d'aller vérifier si tout le monde a compris et tient compte des recommandations. Le C.I.A.T. s'est associé au Centro Menno en 1996, pour éclairer les mennonites sur les méfaits du labour. S'il est urgent de modifier leur façon de travailler la terre, la situation réclame un projet complet, rédigé et diffusé en allemand, car jusqu'à présent l'impact de l'ensemble des campagnes d'information est manifestement insuffisant.

Au lieu de vouloir révolutionner soudainement des pratiques agricoles profondément ancrées dans les mœurs, en distribuant quelques papiers ou en organisant des réunions isolées sans suivi, il aurait peut-être été plus avisé de concentrer les efforts sur un seul groupe de producteurs. Les institutions ont voulu s'occuper un peu de tout le monde, et confrontées à l'inefficacité de cette méthode décousue, il n'est pas étonnant qu'elles se sentent découragées.

### **Le délai d'adéquation : l'an 2001**

Malgré tout, d'après un entretien avec l'ingénieur Marcelo Ruis, du Bureau Technique du P.L.U.S., il semblerait que les mennonites soient plus respectueux des lois que d'autres et quand on leur rend visite, il suffirait sans doute de convaincre le chef pour que toutes les familles suivent son avis. En revanche, avec les petits *campesinos*, la campagne d'information est plus longue car il faut visiter chaque association. Certes, les paysans venus de l'Altiplano n'ont pas les mêmes problèmes écologiques que les mennonites car ils cultivent de petites surfaces et ne sont pas mécanisés. Ruis estime que dans l'ensemble, les grands propriétaires qu'ils soient ou non nationaux, consultent le

PL.U.S. et respectent l'importance des brise-vent. Avec les colonies japonaises, Okinawa I et II, la même méthode d'information est employée mais avec l'aide de la Coopération Japonaise.

La réunion de F. Kempff organisée en 1997 a provoqué une réaction violente des colonies de Belize et Del Norte, qui s'opposent à l'élargissement des brise-vent. Valle Esperanza a également réagi, mais de façon moins extrême. Ces brise-vent posent un problème de réorganisation à l'intérieur d'espaces extrêmement structurés. En effet, la superficie des parcelles a été calculée pour qu'elle suffise à la subsistance moyenne d'une famille. Si les brise-vent réduisent la surface cultivée initiale, tout le système interne est remis en question et les mennonites ne sont pas prêts à l'accepter.

Pour eux, l'autorité vient de Dieu mais ils savent qu'ils doivent respecter la loi. Les chefs religieux ont mal supporté les nombreuses critiques dont l'ensemble des mennonites a fait l'objet, alors qu'il ne faut pas faire d'amalgame entre les colonies modernes et les *Old Colonies*, où reste l'éternel problème des roues de fer. Bien qu'il n'existe pas de véritable justification biblique des roues de fer, ou même des salopettes, le problème est avant tout religieux. Pour les mennonites, l'usage des roues de fer est un des moyens les plus efficaces d'empêcher les jeunes de se rendre subrepticement dans les villages voisins. Mais pour F. Kempff, les difficultés du contrôle des jeunes ne doivent pas mettre en péril les ressources du sol. Quand on leur explique les mécanismes du sol, beaucoup de mennonites les comprennent mais le problème reste entre les mains de l'*Eltester* qui est le seul à pouvoir décider. Ceux qui édictent les règlements internes et qui ont tout pouvoir, les chefs religieux, attendraient des preuves scientifiques du rôle des roues en fer dans le processus de compactation pour éventuellement revoir leurs positions et jusqu'à présent, personne ne semble leur avoir apporté ces preuves. Pourtant, on estime que la majorité des colons concernés est disposée, pour des raisons pratiques, à abandonner les roues en fer

si, bien entendu, cela n'altère pas leur organisation sociale.

Ainsi, toute l'attention s'est momentanément concentrée sur les mennonites, bien que les problèmes soulevés touchent l'ensemble de Santa Cruz. En effet, une meilleure rotation des cultures en tenant compte de la gestion du sol à long terme, reste à assimiler par tous. De même, tous les agriculteurs doivent apprendre à utiliser à la juste dose les produits chimiques, insecticides et herbicides. Par ailleurs, si les mennonites avaient l'impression que les autres groupes de producteurs subissent les mêmes pressions, ils seraient peut-être moins réfractaires ou abandonneraient l'idée qu'on leur attribue un rôle de bouc émissaire. Sans doute leur volonté de se maintenir à l'écart du monde et leur prospérité jouent-elles un rôle majeur dans l'hostilité qui se manifeste aujourd'hui à leur égard.

D'après Esteban Cardona, du bureau local de la *Superintendencia* à Santa Cruz, il n'existe pas de véritable pression sur le colon national. En revanche, les premiers à respecter la loi sans attendre que la *Superintendencia* se manifeste de façon répressive seraient les étrangers et parmi eux les mennonites. En effet, comme la plupart des étrangers établis en Bolivie, ils préfèrent n'avoir rien à se reprocher et craignent qu'on leur vole leurs terres. Pour eux comme pour beaucoup à Santa Cruz, l'assainissement du cadastre (*saneamiento*) est une étape essentielle et préalable à toute nouvelle exigence de la part du gouvernement. Celui-ci exige le respect de l'environnement mais les moyens nécessaires ne sont pas mis en œuvre. Si l'agriculteur souffre de la remise en cause permanente de ses droits de propriétaire, il ne se sent pas protégé par la loi et sa priorité ne sera pas d'appliquer les nouvelles lois de protection de l'environnement.

Depuis 1996, une loi interdit l'adjudication de terres de l'État à des étrangers ; or, depuis, à Las Palmas au sud de San Ramón, les mennonites ont acheté à un particulier des terres qui appartenaient à l'État. Aujourd'hui, ils se retrouvent avec des titres de propriété qui ne sont pas valables mais qu'ils ont acquis de bonne

foi ; ce conflit est encore loin d'être résolu. Ce type de problèmes, qui concerne les superpositions de titres de propriété, l'occupation de terres mennonites par des Boliviens, des Brésiliens ou des Nord Américains, est très fréquent, et pratiquement toutes les colonies ont déjà fait appel à la justice pour faire respecter leurs titres de propriété. Il existait même un conflit qui a opposé deux colonies dont les titres se superposaient, Valle Esperanza et Del Norte.

Les lois d'exception dont bénéficient les mennonites depuis leur arrivée ne sont pas remises en cause, mais il semble que dans leur intérêt et pour respecter la loi, ils doivent évoluer : « *Ce seront eux les perdants*

*s'ils usent leurs terres, qui ne produiront plus assez.* » (Francisco Kempff, septembre 1997)

La Loi ne réclame pas un remaniement immédiat mais fixe un délai pour l'adéquation aux exigences environnementales : le **26 avril 2001**. On est à une étape du dialogue dont le rythme alternatif témoigne du manque fondamental d'investissement des deux parties. Malgré les lois protégeant l'environnement, les applications en sont irrégulières. Le gouvernement doit se donner les moyens de débloquent cette situation mais dans les faits, cela ne semble pas faire partie de ses objectifs prioritaires. Pourtant, c'est autant l'avenir de la Bolivie qui se joue que celui des mennonites.



Santa Cruz, mars 1998



Dans la Calle 6 de Agosto, les mennonites de toutes les colonies se retrouvent avec souvent les hommes d'une part et les femmes qui attendent plus loin. Ils viennent parfois faire les courses en famille mais la plupart des mennonites qui se rendent régulièrement à Santa Cruz, sont des hommes (photo 13).



Morgenland, octobre 1997

Dans les colonies les plus récentes, les mennonites tentent de maintenir des **brise-vent de végétation naturelle** tandis qu'à Valle Esperanza par exemple, des **brise-vent sont plantés** le long des parcelles. De part et d'autre, ils restent insuffisants et ne jouent pas le rôle nécessaire de protection contre l'érosion (*photos 14 et 15*).



Valle Esperanza, septembre 1997



## **Conclusion : les mennonites entrent-ils dans une période de transition ?**

**L** FAUT MAINTENANT envisager les perspectives qui s'offrent à une société vivant jusqu'ici dans le passé. Les mennonites se sont établis à l'origine pour coloniser des espaces vierges dans un pays en voie de développement. Le gouvernement a favorisé l'implantation de cette population d'agriculteurs disposant d'un savoir-faire, d'expérience et de moyens financiers. Cette communauté est restée distante de la population nationale, a conservé ses caractéristiques propres et surtout n'a jamais eu la moindre intention de s'intégrer.

Dans une correspondance adressée au directeur de l'Institut National de Colonisation, le 30 novembre 1984, Jacob Klassen Fehr, représentant de la colonie Del Norte, invitait le personnel de l'Institut à visiter et inspecter les travaux, les améliorations introduites dans le secteur agricole et l'organisation de la colonie, « qui n'a rien à envier aux Kibboutz des Israéliens ou aux organisations coopératives mitoyennes auxquelles nous apportons toute l'aide et la coopération possible, sans tenir compte de la condition sociale, politique ou religieuse ». Et il poursuivait en affirmant : « nous cherchons, dans le futur, à nous intégrer au pays dans le

domaine social et dans son développement politique et économique ». Ce document découvert dans les archives de l'I.N.R.A. (Institut National de Réforme Agraire) à La Paz n'est pas cohérent avec l'attitude actuelle des mennonites. S'il existe un type de colonie qui refuse toute forme d'intégration, Del Norte en fait définitivement partie, de même que sa voisine Valle Esperanza. L'une comme l'autre ne montrent aucune volonté de participation nationale, bien au contraire ; quant à la coopération avec les voisins, elle est inexistante. Par ailleurs, l'accueil indifférent et parfois même hostile réservé aux institutions boliviennes dans les colonies est devenu légendaire. Or dans la première partie de sa lettre, Jacob Klassen Fehr dénonce surtout la partialité du Comité des Terres chargé de l'adjudication et évoque « la xénophobie, la haine que ressentent certains membres du Comité à l'endroit de la communauté mennonite ».

Ces extraits peuvent expliquer l'attitude des mennonites face aux Boliviens, qui se résume à un sentiment général d'avoir été trompés et à un rejet de l'extérieur qui ne fait que se renforcer. La méconnaissance du milieu social environnant met les menno-

nites dans une position de faiblesse dont profitent parfois des nationaux.

### DES PRÉOCCUPATIONS CROISSANTES

Les mennonites vont devoir faire face à des choix dans les années à venir. Les Boliviens sont en train de remettre en cause les pratiques issues de leurs principes religieux comme cela s'est déjà produit auparavant ailleurs. Des conflits au sein même des colonies témoignent d'une situation de crise que connaissent d'autres sociétés traditionnelles. Certains mennonites traversent des périodes de doute, ou d'angoisses religieuses à cause des contradictions dans les règles imposées par une minorité. Par certains aspects, la situation semble amenée à se tendre.

#### La quête de terre

Les mennonites sont continuellement à la recherche de nouvelles terres pour que leur innombrable progéniture puisse se consacrer à l'agriculture. Ils craignent que la terre commence à manquer dans le département de Santa Cruz. S'ils rendent parfois visite au P.L.U.S, c'est peut-être pour demander des conseils, mais en fait c'est surtout pour savoir où se trouvent des terres classées aptes à l'agriculture, et pour les acheter. S'il est facile de localiser des terres à usage agricole intensif, désormais, celles qui sont à vendre se font plus rares. Au début de l'année 1998, une *Old Colony* voulait acheter 10 000 hectares de terres mais il n'existerait plus de parcelle de cette taille ; il fallait alors rassembler plusieurs parcelles. Lorsqu'il s'agit d'acheter de la terre, l'argent n'est pas un problème pour les mennonites et ils sont prêts à toutes les démarches administratives grâce à leur avocat bolivien Wildemar Rojas. Ils gagnent actuellement vers le sud de Santa Cruz vers la frontière du Paraguay où les précipitations sont comprises entre 700 et 800 mm mais en hiver, elles ne sont que de 500 mm ce qui suffit à peine à une récolte par an.

Les titres de propriétés sont souvent contestés mais les mennonites sont également victimes de vols. Les colonies sont ouvertes, sans frontières matérielles, et n'importe qui peut entrer et se servir car les propriétaires, pacifistes, ne peuvent opposer de résistance physique. Les narcotrafiquants ont trouvé des pistes d'atterrissage idéales sur les routes planes et rectilignes des colonies, où la police ne se rend jamais.

#### Les conflits avec la nouvelle génération

Naturellement, comme dans toutes les sociétés, la nouvelle génération se révolte contre les institutions en place, surtout lorsqu'elles imposent des règlements sévères. L'histoire se perdant du fait d'une tradition orale qui a ses défaillances, les jeunes, apatrides se cherchent. En fin d'adolescence, ils ont tendance à rejeter des traditions qu'ils ont souvent du mal à comprendre. Mais très vite, la majorité rentre dans le rang et les écarts de jeunesse sont oubliés.

A Riva Palacios, afin de maîtriser les jeunes qui fréquentaient les bars des villes voisines, les chefs religieux avaient mis en place un système de surveillance aux entrées de la colonie. Mais ils ont abandonné cette formule inefficace, qui avait plutôt tendance à stimuler l'ingéniosité des jeunes, et ils encouragent les parents à surveiller davantage leurs enfants.

Depuis 1997, à Valle Esperanza, les religieux ont pris des mesures de répression devant le nombre croissant de jeunes qui vont se saouler à Cuatro Cañadas. Ils ont demandé à la police bolivienne d'arrêter les jeunes mennonites consommant de l'alcool et de les mettre 24 heures en détention. L'attitude des autorités religieuses témoigne de l'ampleur des problèmes posés par la nouvelle génération, qui supporte moins docilement les règles de vie strictes. Le bulletin diffusé par les *Old Colonies*, affirme : « Notre religion ne nous permet pas de faire appel à la justice (du pays), sauf en ce qui concerne les Lois du pays (justice), c'est-à-dire le vol et le meurtre ». Pourtant, pour lutter contre les jeunes mennonites *dissipés*,

les autorités religieuses n'hésitent pas à faire appel à la police nationale. Qui plus est, les récits de violence à l'intérieur des colonies se multiplient, alors que théoriquement « on n'utilise pas les châtiments corporels ni les amendes, mais uniquement la Parole de Dieu ». Les parents battent les enfants désobéissants, car ils craignent l'intervention des responsables religieux. Lorsqu'un jeune est trouvé en possession d'un poste de radio, on lui retire l'objet pour faire écraser en public, sous les roues en fer d'un tracteur, ce symbole du monde moderne. Cette mise en scène vise à mettre les autres en garde.

Au sein des colonies dont le paysage silencieux et monotone peut devenir oppressant, on trouve des mennonites alcooliques et certains perturbés psychologiquement, consulteraient des psychiatres. Les colons exercent une forme systématique d'autosurveillance du comportement des uns et des autres, et il reste peu de place pour les secrets. C'est une des raisons pour lesquelles il ne faut pas penser que la vie des colonies modernes est moins contraignante que celles des *Old Colonies*.

### Le Comité Central Mennonite

Le CCM est avant tout une ONG présente dans le monde entier, composée de volontaires mennonites qui ne vivent pas en colonie. Cette ONG, financée par les mennonites d'Amérique du Nord, s'est implantée en 1959 à Santa Cruz, pour en principe, encadrer la colonisation mennonite, mais contribuer aussi au développement des communautés rurales boliviennes. L'éducation de ces dernières est devenue le centre de leurs activités, aussi bien en matière de santé que de techniques agricoles.

Le Comité Central Mennonite réalise des recensements approximatifs et épisodiques des colonies, mais il semble plus intéressé par l'évangélisation de la population bolivienne ou par des projets humanitaires. Il faut rappeler que ce n'est d'aucune manière une institution fédératrice ou un organisme représentatif des colonies mennonites de la région.

Le Centro Menno est un organisme culturel lié au CCM. Il édite et diffuse le *Menno Bote* et autres journaux en allemand destinés aux mennonites des colonies. Il a mis à leur disposition une bibliothèque dont les ouvrages sont surtout en allemand mais aussi en anglais et en espagnol. C'est une sorte de lien entre toutes les colonies et les colons s'y rendent de temps en temps pour parler de leurs problèmes ou simplement pour discuter. Le Centro Menno veut préserver et diffuser l'histoire de la communauté mennonite pour lui donner une base culturelle, un *background* vers lequel se tourner. C'est au Comité Central que l'on s'est adressé en septembre 1997 pour l'organisation d'une exposition sur les mennonites dans le cadre du *Semestre de la diversité ethnique et culturelle de Santa Cruz*. Cet événement a permis aux Boliviens de découvrir cette communauté méconnue et de comprendre ses coutumes étranges.

Cependant, des volontaires du Comité Central ont commencé à vouloir se mêler de la gestion interne des *Old Colonies*, critiquant l'endoctrinement des enfants et surtout dénonçant la condition féminine. Il est certain que l'éducation que reçoivent les enfants mennonites ne leur laisse pas un véritable choix en ce qui concerne leur avenir mais le même problème se pose dans les colonies modernes. En voulant aider certains mennonites en difficulté, ces volontaires ont compromis la neutralité qui était la base de leurs rapports avec les colonies. Dans des articles de journaux (voir annexe 4) ils ont d'abord dénoncé tous les travers de la société mennonite, puis ils ont continué à diffuser (sur Internet) des informations accablantes pour les *Old Colonies*, parlant de tortures psychologiques et physiques. Cette attitude a été fatale aux relations entre celles-ci et le CCM, ainsi qu'aux relations entre colonies, chacune prenant position dans l'affaire.

Ces informations sont parvenues jusqu'au Canada où beaucoup de mennonites ignoraient jusqu'à l'existence des colonies d'Amérique latine. La migration vers le Sud ne concerne qu'une minorité au sein du groupe mennonite et, au Canada, des men-

nonites exercent même des fonctions parlementaires. L'accusation d'intégristes puritains portée à certains d'entre eux a en fait desservi tous les colons mennonites de Bolivie alors que les excès étaient le fait de quelques uns, comme c'est le cas dans toutes les religions. Dénoncer des conditions de vie difficiles est une chose, mais désormais il ne faut plus espérer de collaboration entre les autorités des *Old Colonies* et le CCM.

### **QUELLE VIE APRÈS LA COLONIE ?**

Le nombre des mennonites qui vivent en dehors des colonies se multiplie et ce phénomène récent peut nous éclairer sur les possibilités d'évolution des activités mennonites dans le pays. Si les colonies ne montrent aucun indice qui laisse présager d'une ouverture, certains colons, individuellement, ont décidé de mener leur vie de façon indépendante.

### **Quitter la colonie, un choix lourd de conséquences**

Ceux qui ont quitté leur colonie sont majoritairement des hommes, jeunes et célibataires. Il est évident qu'il est bien plus difficile pour une femme de faire cette démarche, ne serait-ce que parce qu'elle ne maîtrise absolument pas la langue nationale. La décision de quitter la colonie n'est pas facile à prendre car elle entraîne des conséquences définitives, plus ou moins sévères selon la situation religieuse du colon. S'il a été baptisé, il est excommunié et ne fait plus partie de la communauté des frères, il n'a plus le droit d'entrer dans l'église, ni d'assister aux cérémonies religieuses. Avant le baptême, le colon est, en théorie, libre de décider de ne pas appartenir à la communauté dans laquelle il a été élevé. Mais lorsqu'il choisit de ne pas en faire partie, il s'expose aux foudres de ses parents et peut même être source d'ennuis pour ces derniers au sein de la colonie. En effet, les parents sont responsables d'une grande partie de son éducation et les autorités religieuses comme les autres colons les jugent souvent coupables de ce qui est considéré

comme un échec. La situation des parents est d'autant plus délicate lorsque, ce qui arrive fréquemment, plusieurs de leurs enfants quittent la colonie.

À cause de l'isolement géographique et culturel, le mennonite moyen ne se risque pas à quitter la colonie car il n'a pas de peine à mesurer les difficultés qui l'attendent, c'est pourquoi une telle décision est toujours courageuse. Souvent, il se met à dos la communauté, mais surtout, il se lance dans l'inconnu sans aucun capital. Il a toujours travaillé pour ses parents mais ceux-ci ne sont pas tenus de lui verser un salaire, et encore moins de financer sa fuite. Alors, sans argent, avec un autre handicap de taille, qui est son niveau scolaire à la limite de l'analphabétisme, il part à l'aventure dans la société bolivienne. Les motivations d'un tel choix sont variables : d'ordre familial, religieux ou économique, elles témoignent des difficultés que certains ont à vivre la vie des colonies.

Par exemple, à 18 ans, Johaan Loewen a quitté Riva Palacios, la colonie où il est né car son père était pauvre. Celui-ci n'avait, pour faire vivre sa famille, que 20 hectares, et Johaan, en travaillant à l'intérieur de la colonie, ne gagnait que quatre dollars de l'heure. De plus, ils avaient séjourné quelques temps au Canada dans les années quatre-vingt et le retour à la *Old Colony*, se plier de nouveau à des règles contraignantes a été difficile. Il a décidé de fuir et s'est caché pendant trois mois pour que son père ne le retrouve pas. En effet, conformément aux règles de la colonie, où jusqu'à 21 ans, le mennonite est sous la responsabilité de son père, ce dernier devait le ramener à la maison. Plus tard, un de ses petits frères Abraham, l'a rejoint à l'extérieur.

Dierdrich, quant à lui a toujours voulu quitter Riva Palacios ; depuis l'âge de 15 ans il se sent mal aimé par son père et il part sans regret, à l'âge de 20 ans. Il parle du manque d'affection qu'il a connu, et de son père qui le battait. Quatre de ses frères ont fait comme lui mais ses cinq soeurs sont restées dans la colonie ainsi qu'un frère qui s'était marié. Aujourd'hui, il vient parfois rendre visite à sa mère et s'est réconcilié

avec son père qui est décédé récemment. Il peut retourner à l'église de Riva Palacios mais il préfère l'éviter car tout le monde le regarde et parle de lui ; alors il se rend à l'église de Campo León qui accueille tout type de mennonites.

Un des cas les plus célèbres de mennonite qui ait quitté sa colonie, est celui de Gehrard Fehr de Morgenland. Son histoire a fait la une des journaux locaux et surtout a servi d'exemple à beaucoup de jeunes mennonites. A 15 ans, il a rencontré des missionnaires mennonites venus du Canada et découvert une autre manière de croire en Dieu ; à 17 ans, il n'accepte plus la religion anabaptiste telle qu'elle est pratiquée dans la colonie et décide de s'enfuir. Pour échapper à l'autorité parentale, il fait son service militaire, car étant né en Bolivie, il est Bolivien et en se soumettant aux obligations militaires nationales, il exprime sa volonté de faire partie de la société bolivienne. La colonie n'avait ainsi plus aucun droit sur lui et pendant longtemps elle a refusé tout contact avec lui.

Le nombre de mennonites à quitter les colonies reste faible et parmi eux, certains reviennent car ils n'ont pas réussi à l'extérieur. Ainsi, cinq familles sur plus de 400 sont parties de Valle Esperanza ces deux dernières années.

### **Vivre en Bolivie, hors de la colonie**

Le mennonite qui part de la colonie doit d'abord trouver une source de revenus, or ses qualifications sont avant tout agricoles. La majorité de ces « ex-mennonites » est employée par des étrangers pour travailler sur leurs terres, et surtout les Nord-Américains qui sont très contents d'embaucher ces agriculteurs efficaces et motivés. Ils sont hautement qualifiés et leurs prétentions salariales sont plus que satisfaisantes aux yeux des propriétaires occidentaux. Ils sont une main d'œuvre recherchée.

Les mennonites issus des colonies canadiennes ou qui ont vécu un certain temps au Canada parlent souvent anglais, ce qui est un avantage non négligeable lorsque la plu-

part de ces patrons ne parle pas espagnol. Aujourd'hui, les mennonites qui désirent partir peuvent compter sur ce type d'emplois car les mennonites qui vivent maintenant à l'extérieur sont solidaires de ceux qui viennent de quitter leur colonie et qui cherchent du travail. Il y a encore quelques années, ce n'était pas envisageable et ceux qui sont partis dans les années quatre-vingt ont le mérite d'avoir ouvert la voie.

Les « ex-mennonites » ne viennent pas s'établir exclusivement à Santa Cruz de la Sierra, et tous ne travaillent pas dans le secteur secondaire. Peter Wiebe qui a quitté Valle Esperanza avant d'être baptisé, a ouvert en 1997, un restaurant à Cuatro Cañadas, c'est-à-dire en face de la colonie, juste de l'autre côté de la route. De même, Wilhem Neufeld à Païlon vend des produits alimentaires et tient un bar, et les mennonites, nombreux à faire halte dans cette ville, vont de préférence chez lui.

### **VERS UNE COLONIE URBAINE**

Les mennonites ont été accueillis en Bolivie pour servir l'expansion agricole voulue par le gouvernement et sur leurs passeports, le Ministère de l'Immigration bolivien précise bien les raisons pour lesquelles leur entrée a été facilitée. Il leur est délivré « une autorisation de résidence définitive pour se consacrer exclusivement aux travaux agricoles ». Mais ceux qui sont nés en Bolivie disposent de la nationalité bolivienne et d'un passeport indiquant leur colonie d'origine. Ceux-ci sont donc libres d'exercer l'activité de leur choix, tout en étant exemptés du service national obligatoire.

### **L'esprit d'entreprise mennonite**

C'est ainsi qu'en 1997, Gehrard Fehr s'est associé à Jacob Schroeder pour ouvrir une agence de voyage dont la principale clientèle serait mennonite. Son associé est né au Paraguay mais n'a jamais vécu dans une colonie bolivienne et il est arrivé à Santa Cruz en 1995, après avoir passé 20 ans au Canada, où il avait travaillé dans une agence de voyage.

Cette agence est la première entreprise mennonite à Santa Cruz et après des débuts difficiles, elle est désormais en expansion. Les mennonites voyagent beaucoup, et leurs principales destinations sont le Mexique, le Canada et le Paraguay, où ils rendent visite à leur famille. L'agence répond à des besoins spécifiques car elle se charge de formalités que les mennonites ont parfois du mal à gérer (visa, renouvellement du carnet de résidence) et surtout dispose d'un personnel bilingue espagnol-bas-allemand. Ingrid, la femme de Gehrard Fehr, travaille également à l'agence ; c'est une Bolivienne ; ils ont été le premier couple mixte en Bolivie et ont eu deux enfants. Peter Wiebe de Valle Esperanza est aussi marié depuis deux ans avec une Bolivienne et le couple a eu deux enfants, mais ces exemples restent encore des exceptions.

En 1998, Gehrard Fehr, Jacob Schroeder et David Wall ont créé Menno Credit Union (un établissement du même nom existe déjà au Paraguay), une banque ouverte uniquement aux mennonites qui, de manière générale, ne font pas confiance aux établissements nationaux. Ce Credit Union leur permet d'emprunter et d'épargner, pratiques avec lesquelles ils ne sont pas familiers, mais s'ils sont encore réticents, on peut envisager une évolution dans leur comportement. Ces deux entreprises agence de voyage et banque, sont stratégiquement situées au cœur du quartier mennonite : *Pasillo 10 de Agosto*.

David Wall est un mennonite né à Belize qui a d'abord travaillé en Colombie Britannique, au Canada, puis il a acheté des terres à proximité de Morgenland. Il a épousé une mennonite de Valle Esperanza et il emploie actuellement, sur son exploitation de plusieurs milliers d'hectares, des mennonites originaires des colonies mexicaines.

### Une solidarité informelle

Les relations entre mennonites partis des colonies évoquent une « colonie urbaine ». Non seulement ils se connaissent tous mais surtout ils s'entraident. Le fond culturel commun reste essentiel et leur permet

d'établir rapidement des liens de confiance et d'amitié et une forme de solidarité naturelle. Gehrard Fehr, réellement concerné par le sort des nouveaux « ex-mennonites », est au centre de la communauté urbaine.

Par une sorte d'instinct, les mennonites se retrouvent inévitablement entre eux et continuent à vouloir se marier au sein du groupe. Un des éléments qui fait hésiter le mennonite à quitter sa colonie est la crainte de ne pas trouver de conjoint par la suite, car son désir est souvent de vivre avec une mennonite qui a eu la même éducation et la même enfance que lui et qui parle le même dialecte. Cette situation est difficile parce que les femmes qui sont parties des colonies sont rares et que celles qui sont restées sont quasi-inaccessibles, car qui veut que sa fille épouse un banni ?

### Un exemple isolé mais encourageant

Un témoignage important au sein de la « colonie urbaine » est celui de la famille Goertzen Wiebe, qui offre un exemple décisif concernant les perspectives des mennonites de Bolivie et qui peut donner de l'espoir aux mennonites qui souhaitent secrètement quitter la vie des colonies.

En 1985, à Morgenland, Jacob Goertzen a décidé que ses enfants iraient au collège et qu'ils ne resteraient pas *ignorants* ; il a envoyé ses deux filles aînées étudier à Santa Cruz. La réaction de la colonie a été immédiate, et il a été sommé de sortir ses enfants du collège et de présenter des excuses. Jacob, installé sur des terres qu'il avait achetées à l'extérieur de la colonie, a été excommunié mais il ne regrette rien et n'est pratiquement jamais revenu à Morgenland.

Aujourd'hui, trois de ses quatre enfants sont scolarisés. Esti, 21 ans, a eu son baccalauréat en 1997 et étudie actuellement l'administration à l'université ; Marlène, 20 ans, entre à l'Université de droit pour devenir la première avocate mennonite en Bolivie ; tandis qu'Abraham, 18 ans, continue au lycée et envisage de faire l'armée pour devenir pilote. Marlène est amenée à jouer un rôle important car si les mennonites s'adres-

sent aujourd'hui à un avocat bolivien, ils l'abandonneraient pour confier leurs affaires à l'une des leurs. Bien que ce soit une femme et qu'elle n'ait pas été baptisée, les colons interrogés, responsables religieux compris, ont affirmé qu'ils préféreraient qu'une mennonite les défende.

Esti et Marlène sont les premières mennonites diplômées de Bolivie et si elles rendent parfois visite à leur famille restée dans la colonie, elles n'envisagent pour rien au monde de retourner vivre là-bas. Elles ont des amis boliviens, mais Esti fréquente un mennonite, Alvin Penner, qui a quitté Morgenland et administre actuellement les terres d'un Nord Américain à l'est du Río Grande. Elles plaignent les filles de leur âge condamnées à vivre dans la colonie mais elles ont conscience que sans études, ces dernières n'ont aucun avenir hors de la colonie. Leur cas est encore exceptionnel et même unique en Bolivie, car si d'autres familles quittent les colonies, les enfants ne sont pas automatiquement scolarisés.

Il semble que la tertiarisation de certains mennonites pour le bien de l'ensemble de la communauté soit nécessaire : sacrifier quelques volontaires à la cause pour mieux la défendre peut être justifiable. Leur mère, Tina, continue à vivre selon les traditions mennonites et espère bientôt retourner vivre à la campagne sur les terres que Jacob va acheter. En effet, ce dernier travaille toujours dans l'agriculture et après avoir connu quelques difficultés financières, il projette de quitter la ville.

Pour les mennonites des *Old Colonies*, l'abandon des roues de fer est synonyme d'ouverture au monde et à l'inconnu, et il annonce la fin d'une ère. Seule l'absence de continuité, qui caractérise jusqu'à présent la politique bolivienne, est susceptible de retarder une échéance qu'ils redoutent. Cette incertitude sur l'avenir est récente, car les mennonites avaient pris l'habitude d'émigrer lorsque la pression du monde

extérieur devenait un danger, mais vers quel pays peuvent-ils se tourner ? Qui va accueillir une population qui refuse de s'intégrer ? Ils ne veulent pas encore se poser la question mais il suffit de leur parler pour comprendre qu'ils sont conscients que le monde se rétrécit autour d'eux.

La secte va devoir faire face à un dilemme qui peut s'exprimer ainsi : accepter les changements et s'adapter à l'époque ou continuer l'exode à la recherche du Paradis perdu. Mais existe-t-il encore un pays disposé à accepter des migrants avec un statut légal si spécial ?

La révolution qui a eu lieu au Paraguay a eu des répercussions inattendues : ainsi les mennonites représentent-ils désormais 2 % de la population nationale, mais seraient à l'origine de plus de 20 % du PIB (déclaré). Dans les colonies les plus modernes du Paraguay, le programme scolaire est resté totalement sous le contrôle des colonies, mais l'enseignement se fait en espagnol et en allemand. Pour les études supérieures, les étudiants vont dans des universités au Canada ou en Allemagne.

Parallèlement, d'autres colonies préservent leur héritage spirituel en s'isolant de l'influence corrosive de la société moderne et de ses effets sur leurs enfants, qui ne suivent que quelques années d'école. En Bolivie, aucune évolution ne sera possible tant que le système d'éducation n'est pas réformé, et les enfants n'ont pas le choix car pour faire des études, il faut abandonner les siens.

C'est en 1982 qu'a été mise en place la première coopérative laitière pour la vente à Asunción, soit plus de 50 ans après l'implantation des mennonites au Paraguay. Alors laissons le temps à la Bolivie. Comme la majorité des mennonites y fuyait la modernisation, si des mutations doivent se produire le délai sera sans doute plus long. En effet, il ne faut pas oublier que les *Old Colonies* se sont établies il y a tout juste 30 ans.





## Annexe 1 • Décret suprême 06030 du 16 mars 1962

**VICTOR PAZ ESTENSSORO, Président  
constitutionnel de la République**

**Considérant :**

Que le peuplement des zones agricoles du pays susceptibles de développement, dont l'objet est d'augmenter la production du secteur agro-pastoral, pour lequel il est nécessaire d'encourager l'immigration de groupes familiaux qui se consacrent au travail de la terre, constitue un des objectifs du Plan pour le Développement Économique et Social, approuvé par le Gouvernement de la Révolution Nationale.

Qu'il existe des familles de Mennonites qui désirent s'établir dans le pays pour se consacrer à l'agriculture, il faut dicter des dispositions qui favorisent ce courant d'immigration en garantissant leurs usages et leurs coutumes particulières.

En Conseil des ministres et avec l'autorisation de l'Honorable Commission Législative.

**DÉCRÈTE :**

*Article 1 :* Les collectivités mennonites qui s'établissent dans toute zone du pays pour se consacrer à des travaux de caractère agricole jouiront de garanties étendues de la part de l'État, en bénéficiant des droits suivants :

- a) En conformité avec l'article 203 de la Procédure Civile, les membres de la collectivité mennonite pourront faire des déclarations par simple « oui » ou « non » devant la justice ou les tribunaux, au lieu de prêter serment;
- b) Leurs descendants et eux mêmes seront exemptés de service militaire obligatoire en temps de paix ou de guerre ;
- c) Ils pourront administrer pour leur propre communauté, l'assurance mutuelle contre les incendies et les tempêtes, en accord avec leurs propres normes ;
- d) Ils pourront, à l'intérieur de leur collectivité, administrer les biens de succession et les possessions de leurs veuves et orphelins par le système spécial appelé « Waisenamt ».
- e) Ils pourront fonder, administrer et entretenir des églises et des écoles propres pour le culte de leur religion et l'enseignement de leur langue, et se doter de professeurs pour l'apprentissage de l'espagnol.
- f) Les habitants mennonites jouiront pendant toute la période de leur installation et organisation dans le pays, de franchises douanières pour l'entrée de machines, ustensiles, semences, animaux et équipements pour le développement de leurs industries, drogues, meubles et articles d'usage personnel, et devront dans tous les cas solliciter l'autorisation du Ministère des Finances. De même, ils resteront exemptés de tout paiement pour la réalisation de visas.

*Article 2 :* Les immigrants mennonites établis ou

qui s'établiront dans le pays, jouiront de la même façon de la possibilité d'amener leurs parents et famille, même s'ils ne sont plus en âge ou capables de travailler, leur entretien étant à la charge de la colonie.

*Article 3* : Le Gouvernement fournira le soutien et les facilités qui seront nécessaires à l'entrée sur le territoire national et à l'établissement de tous les immigrants mennonites qui démontreront leur qualité en tant que tels par la présentation du certificat de baptême et qui manifesteront leur désir de travailler dans le pays.

*Article 4* : Les privilèges et droits accordés par le

présent Décret de Loi, seront étendus aux individus de la même collectivité mennonite qui arriveront seuls dans le pays, toujours s'ils prouvent leur condition de mennonite en accord avec ce qui est exposé dans l'article 3.

Les Ministres d'État dans les départements du Gouvernement, Justice et Immigration, des Finances et de la Statistique et de l'Agriculture restent chargés de l'exécution et de l'accomplissement du présent Décret.

**Fait au Palais du Gouvernement dans la ville de La Paz, le 16 mars 1962.**

## Annexe 2 • Décret suprême 13261 du 31 décembre 1975

*Gazette Officielle n° 918*

DÉCRET SUPRÊME n° 13261, actualisé

**GÉNÉRAL HUGO BANZER SUAREZ, Président de la République**

**Considérant :**

Que grâce au Décret Suprême n° 06030 du 16 mars 1962, a été autorisée l'immigration dans le pays de communautés mennonites, dans des conditions contraires à la Législation Nationale et en flagrante violation de normes fondamentales, qui portent atteinte aux principes de souveraineté et à nos Institutions ;

Que c'est le devoir du Gouvernement Suprême, de protéger la souveraineté de l'État et la correcte application de la Constitution Politique et des Lois du pays ;

En Conseil des ministres,

**DÉCRÈTE :**

*Article 1* : S'abroge le Décret Suprême n° 06030 du 16 mars 1962.

*Article 2* : Les communautés mennonites actuellement établies sur le territoire national, restent soumises aux Lois et Dispositions légales qui régissent le sujet

Le Ministre d'État de l'Intérieur et de la Justice reste chargé de l'exécution et de l'accomplissement du présent Décret.

**Effectué dans le Palais du Gouvernement de la ville de La Paz, le 31 décembre 1975.**

Signé GÉNÉRAL HUGO BANZER SUAREZ ; Alberto Guzman Soriano ; Juan Pereda Absun ; René Bernal Escalante ; Juan Lechin Suarez ; Victor Castillo Suarez ; Walter Bernal Pereira ; Julio Trigo Ramirez ; Victor Gonzales Fuentes ; Mario Vargas Salina s ; José Antonio Zelayas Salinas ; Alberto Natusch Busch ; Guillermo Jiménez Gallo ; Jorge Torres Navarro ; Walter Nunez Rivero.

## Annexe 3 • Interview de Francisco Kempff

*Quotidien régional,  
El Dia. Santa Cruz, 17 septembre 1997*  
[Traduction de l'auteur]

### **La colonie Nueva Esperanza fait un très mauvais usage des sols.**

Par contre, le développement de l'élevage s'opère de façon positive.

La colonie mennonite Nueva Esperanza, située à proximité de San José, province de Chiquitos de ce département, fait un très mauvais usage des sols. Pour cette raison, ses membres ont été intimés de respecter la Ley Ambiental et celle du P.L.U.S.

L'ingénieur Francisco Kempff, directeur du Bureau Technique du P.L.U.S., dit qu'une commission de son unité a rendu visite en fin de semaine à la colonie et a constaté des irrégularités sur le terrain.

Dans cette zone, les mennonites contrôlent plus de 30 000 hectares dont 5 000 qu'ils consacrent au soja, autant au maïs et environ 10 000 à l'élevage. Kempff a pu observer trois graves problèmes. Tout d'abord, la colonie ne respecte pas la recommandation de ne pas défricher les versants. Ensuite, il y a une carence quasi totale de brise-vent, ce qui contribue à dessécher le terrain. Enfin, tous les tracteurs sont équipés de roues en fer, ce qui contribue à la compactation des terres.

Selon l'autorité, les trois défauts doivent être corrigés. Cependant, la résistance la plus importante au changement a trait, dit-il, aux roues de fer, qui d'après les mennonites seraient liés à leur tradition religieuse.

Kempff répète que cette attitude démontre une nouvelle fois l'existence d'un fanatisme religieux dont il débat avec eux en s'appuyant sur la Bible.

Il n'existe rien dans la Bible qui oblige l'homme à travailler avec des roues en fer, qui ne se soucient pas des ressources du sol. Il ajoute que la colonie a fini par admettre cette vérité.

### L'élevage

En revanche, l'autorité a souligné comme positif l'apport des colons au développement de l'élevage. Ils se sont rendus compte sur le terrain que les terres ne sont pas particulièrement aptes à l'agriculture et qu'elles sont davantage propices à l'élevage.

Kempff confirme cette dernière vocation comme prédominante et souligne l'effort des colons qui ont équipé leur propre fabrique de fromage et de beurre. Il recommande néanmoins de s'orienter vers un élevage plus scientifique afin d'obtenir de meilleurs résultats, et encourage les prairies boisées qui facilitent la culture de fourrage.

De la même façon, les colons doivent procéder à la reforestation des zones mal défrichées, particulièrement sur les versants. A ce sujet, Kempff se montre préoccupé par le fait que des fonctionnaires de la Superintendance Forestière ont autorisé les défrichements, ceci venant à l'encontre des normes définies par le P.L.U.S.

Il veut progresser dans ce sens pour dialoguer avec ce secteur afin de mieux coordonner le travail de défense des ressources naturelles.

## Annexe 4 • Dénonciation des excès de certains mennonites de Bolivie par des volontaires du Comité Central

### **A plea for the old colony** by Edna Prediger

*Mennonite Reporter, 4 février 1991  
Volume 21, n° 3, pages 8 et 9*

Santa Cruz, Bolivia. It is not easy to write about the *Old Colony* Mennonites. Much of what we heard and saw during our 5 years of working among them we would like to forget. The *Old Colony* Mennonites residing in Mexico, Bolivia, Paraguay, Belize, Argentina, Nova Scotia, Texas and now flocking back to Ontario, are the forgotten ones in the Mennonite family; Like keeping the maimed or wayward child from the public view, little is said about them in our periodicals. But much needs to be said :

- Because those who separated themselves, who have allowed non in-flow of new thoughts and ideas, who are with all their might damning off any out-flow into the « world », are like a stagnant pool and the pace of deterioration is frightening.
- Because within their « system » of contradictory regulations that has little to do with godliness, that denies people the freedom to make personal choices, that forces them into deprivation, there are people who are crying for help.

#### **Where do they come from ?**

Around 1850, Johan Cornies and other Mennonites leaders in Russia saw the deterioration of schools, at that time completely under

the jurisdiction of colony ministers. Cornies advocated that the schools be managed by village leaders, that teacher institutes be established, and only trained teachers allowed. Only the teaching of the Bible would be left to the preachers.

A few strong minded ministers violently opposed this move – having a place of absolute authority in the villages, they refused to concede any of their power. That was the beginning of the « Old Colony » Mennonites. When around 1870, the Russian government reneged on privileges conceded to the Mennonites, the « Old Colony » were among the first to leave. They all chose Canada because it promised military exemption and their own schools.

Around 1920, the Canadian government set up « English » schools in every district, with properly trained teachers. This prompted about 7 000 Mennonites to leave for Mexico.

In Canada, the authority of the ministers had become more strict than in Russia ; in Mexico the rules became tighter still. Any who disobeyed were excommunicated. In 1967, the leaders of several colonies, who decided Mexico had become « too worldly », gathered the faithful and started new colonies in Bolivia.

We came to Bolivia to serve under Mennonite Central Committee in January 1985 and left in 1990. We were aware of many strength ( ) of many traditions that are ( ) overwhelming was the ( ) who had been robbed of their God given gift of free will and ( ) being, in a real sense, dehumanised.

We were confronted daily by homeless, hungry and sick Bolivians, but their plight seemed far less tragic than the Mennonites, who in bondage to powerblind leadership and senseless laws, are on a cycle of deterioration and lawlessness that is frightening.

Every village has a school - one room with 30 to 60 children and one so-called teacher (male), who often lives in dingy quarters annexed to the schools. There are no grades. The girls go to school until they are 12, the boys to the age of 14. The only books allowed are the Bible (Martin Luther translation in Gothic script), song book, catechism and an ancient primer with Gothic script. The brighter children, who get help from home, learn to write. Children might be able to « read » a word, but more often than not, have no idea what it means.

School is held between May and September, and for one month before Christmas. The sole purpose of this month is for the children to learn, and copy into a special folder, a « wish » for parents and grandparents. We had a number of these « wishes » recited to us. The child stands motionless, hand hung and eyes cast down, and speaks in a high, tinny monotone the voice goes on and on in perverted German. I listen with a growing lump in my throat. I sense inside that motionless shell enormous concentration, fear of not remembering the next word, the next combination of meaningless jargon. When it is finally over, I ask gently in Low German « Can you recite the first four words again ? » Then I say, « Now tell me what you said », the child concentrates hard, « I don't know », « Can you tell me anything that you wished your parents for Christmas ? » The child puzzles for a moment, then shakes its head, and is relieved when the parent orders it out of the room.

#### **Understanding is dangerous**

Teachers who try to help the children will get reprimanded by the preacher, and may lose their jobs. Understanding is dangerous, Jesus denounced the Schriftgelehrten (scribes). Therefore it is better not to understand what is memorized. That includes the catechism.

The teacher occupies the second bottom rung in the colony hierarchy (The man who collects the milk for the cheese factory and brings the whey to the pigs occupies the bottom). The teacher is landless. He needs no preparation whatsoever for his profession. It used to be required that children and teacher speak High German in the School. This has fallen by the way-

side, since few teachers can speak it. Spanish language study is forbidden.

The teacher has full freedom to discipline in school. One woman told me that one of her sons was useless at home - he isolated himself and cried almost constantly, which sent his father into a rage. She blamed the teacher who whipped the boy. She couldn't not understand why, because the boy was good and obedient, though somewhat tense.

« How often does it happen ? » I asked « He hides it from me so that I cannot see, but the gets beaten black and blue every morning and every afternoon », she replied.

#### **Beatings no uncommon**

We know this kind of treatment, from teachers who often know less than their students, is not uncommon. There is a standing offer from Germany to send, all expense paid, a teacher for the teachers, and any school supplies needed. So far offer has been rejected. In 1967, the Bolivian government allowed the Mennonites to come in under the same privileges granted those who had immigrated from Paraguay in 1953 ; freedom from military service, their own schools, freedom of religion and caring for their own sick and aged.

The first two years, some recall, « there was love in the colony. We worked together and we helped one another. Then the rich came...love and unity went away ». Soon there was no more land left to buy. During the first few years fuel was cheap and the price of soybeans high. In the town of Santa Cruz, three oil mills were built to deal with the enormous quantities of soya the Mennonites produced. Bankers made arduous journeys on terrible roads into the colonies, begging the Mennonites to borrow money, entreating with bargains. Then came years of escalating, mind-boggling inflation, Mennonites learned to borrow in the Bolivian currency, lay a portion aside in dollars and with that portion repay the entire loan a few years hence. « We made money with farming in years gone by, but we made a lot more with borrowing ». We were told frequently.

In 1985 there was no more money to borrow. The banks again offered loans in 1986, and, with a false, carefully planned scheme caught hundreds of families in a web of borrowing from private loan sharks. Few had mastered enough Spanish or could read enough to know, for example, that the 10 % referred to monthly, not yearly interest, or that the loan had to be repaid within three months. Thus people were soon in a morass of borrowing from two or three to pay off another.

To declare bankruptcy was impossible, because every borrower had at least one co-designer who, by law, was responsible for repayment. Over this scandal some 30 Mennonites have been in prison some are still there. Many have lost their land and prestige in the colony. It had furthered dissension and disillusionment. And some Mennonites have become richer due to the misfortunes of others.

Poverty is increasing, one reason being the large families. Once, while attending an auction, I sat with 4 older women. They talked about grandchildren. One had 74 and the other 92. Another said she had never bothered to count, but since all her 15 children had large families, there had to be at least 100.

« It is not what I thought it would be like being a grandmother », One of them said « We had another wedding last week, and that makes 4 couples living on our yard. None of the men have any land, and they cannot find work in the colony. That gives some sleepless nights ».

The Riva Palacios leadership bought land some 400 km south, at a ridiculous price from land speculators. Some \$ 25.000 was spent on drilling but no water was found. All the money was lost and the land abandoned. Every family had to pay for the blunder. The money was subtracted from payments for milk sent to the cheese factory. Soon afterwards, the leadership bought another tract in the same arid direction, still farther away. That too is a long and dismal story.

### **Highest birth rate in the world**

There seems to be uncomprehension by leaders that some provision needs to be made to nourish people with what might be the highest birth rate in the world. We talked frankly to people who came to Centro Menno, the Mennonites centre here where we worked, for counsel about birth control. We urged one to share his concerns with his bishop. He did. The only response had been : the Bible teaches that it is a sin for a man to « waste » his seed. The talk of the town, originating in the hospitals, was that as soon as a Mennonite woman has given birth to a child, the husband comes, sends out the nurse and proceeds to make another child. Bolivians believe this to be a part of Mennonite religion.

Illness is rampant, be it from unhealthy diet or manutrition, unreasonably hot clothing, parasites or depression. Many Bolivian doctors enjoy the prestige and revenue to be a doctor, without having tasted the drudgery of studying medicine.

There are horror stories of malpractice and useless operations. People flock to self-trained colony doctors, chiropractors and midwives who prescribe drugs they know little about. Pharmacies are everywhere and sell any medications without prescription. A midwife will charge up to \$ 100 for a delivery from her neighbours who have barely enough to eat. The senior bishop with the most clout said emphatically, when we approach him, « All our medical needs are taken care of ».

In their agreement with the government, the Mennonites committed themselves to look after their sick and aged. Considering the procession of need that passed before our eyes, those in power are doing a poor job.

If there is non unmarried child to care for an aged grandmother, she is passed around among her married children. In most cases there is no room for her - she has to make do with the living room, leaving the family frustrated, and the old woman longing for death. Where the father dies, the widow and children get gootnana (good men) assigned to take over the family's financial affairs. Sometimes this works well. Orphans are parcelled out among relatives. These Old Colony Mennonites still have the Wittwen and Waisen Amt, a fund of widows' and orphans' inheritance totally controlled by a small group of leaders.

In 1967, many widows responded to the call to « get back to the old ways » in Bolivia. All their possessions in Mexico were sold for a fine profit. The Amt brought huge sums of money along. Then come inflation. Numerous colonist urged the Amt to change the funds into stable American dollar. « We are not dollar Christians », they were told, and the money stayed. When, after many months, the Amt was finally persuaded to make the change, the money had melted down to a tiny fraction of what it had been.

Some years later every family in the colony was taxed to replenish that fund. Still the widows and orphans are destitute, but those who refused to be « dollar-Christians » manage their own affairs well and live in comfort.

### **Children taken away**

We sat with several women who wept bitterly their children had been taken from them and given to other families to work for room and board. This was because their husbands had done a bit of borrowing and too much consigning, and had gotten into a quagmire of indebtedness.

Another reason for the downward slide over

the years is that the price of fuel has increased five-fold, and soyabean prices have been cut in half. The rule is that the rubber wheels on tractors have to be removed and substituted with iron, at great cost and to the detriment of the soil. Perhaps the key reason is the unwillingness to trust other and do things together. Aside from the cheese factories, it is every man for himself - buying and selling, having practically no schooling, programmed to follow a shepherd, and having poor judgement to discern right from wrong.

The visitor, touring the colony for a day, may be deceived into believing that all is well. It is so peaceful here, so quiet. One marvels at the perseverance and discipline that changed the wilderness into this fruitful land.

There is also, especially in the older women, a deep spirituality and a strength of spirit that sustains them in immense hardship, sorrow and injustice. On the outer fringes of the colony, where few guests ever come, are the one or two room tin shaks. Here you see heartbreaking poverty. It shows in the white and dirty faces of the children, in their long sleeved hot clothes, skin never exposed to the sun. Along the street, the boy loiter. Some sit in the shade smoking. The bottle is freely passed around.

### **Young boys drinking**

Some young boys -they could not be more than 12- are already unsteady on their feet. They stop our jeep and ask about tapes. But tapes are forbidden -any tape player found is smashed and the owners severely punished. No music is allowed, no games, no sports. The anger and frustration is escalating. We visited several young men that had to be hospitalized as a result of their brawls.

A Bolivian friend was raised in a small town adjoining a Mennonite colony. The town was once innocent and neighbourly with non drinking. Now there are two drinking establishments and two women specifically to provide Mennonite men with what they ask for. Bolivians marvel at their coarse approach to women.

One sad-looking father recently told us that his 20 year old son had become mute after receiving a cruel beating from a colony leader for something he had not done. When 7 youth confessed to stealing some cows, the leaders inflicted an horrible public beating on the 7. There was no attempt to help the culprits make restitution and re-establish relationships.

A punishment worse than a beating is that of marginalization. People who stir up the waters

- particularly those who question faith issues and senseless laws - are isolated. This means not getting help when they need it, being denied opportunities, or even having their property given to others.

About one quarter of the colonists in Bolivia were not of the Mexico *Old Colony* stock. Some parents with ties to Canada, and resources from Centro Menno, made good efforts to teach their children English. They too lacked cohesiveness in the economic area, and many are losing ground. But they showed real caring when misfortune or illness struck, and provided land for a young man wanting to get married. This group seemed to exhibit a greater freedom of movement and more trust. The bishop of this group and his wife became dear to us. We asked about going to the Mexico *Old Colony* bishops to seek ways to work together, and to ask if he could visit Mennonites in prison. Permission had not been granted by the time we left Bolivia.

We also enjoyed warm friendships with people from all the groups. People have tried to leave the colony and make it « on their own », without leaving the country. With few exceptions, this has been disastrous. Mennonite and Bolivian cultures mix like oil and water. Two families with small children stayed out for about a year, went from job to job and through misery and hardship; both coming to Centro Menno for food to survive. Both finally went back to colony leadership, practically crawling on their knees.

One family has been established in a tiny house where the man attempts to make, with crude tools, pencils boxes and rolling pins, which do not sell nearly far enough to buy bread. The sad-faced man has painful, untreated ulcers in his neck and the sweet-faced woman of 23, mother of 4 small children, walks very slowly, like a duck, because of birth injuries. Their children are condemned to beg for charity from the colony.

The leadership and the rich about 30 % are intent on maintaining the statu quo. The other side is fearful of insisting on change. One big frustration is that there has never been a *Bruderschaft* -a meeting of all the colony men- to discuss concerns and make decisions together. Decisions are made by very few, and announced at an « after-church ». And the decisions are not related to pressing needs.

Something needs to be done quickly. This branch of Mennonites is well on the way to becoming the fastest growing and last wanted segment of humanity here. We are told that only the highest echelons of government are still

favourable towards Mennonites. When the Mennonite body becomes aware that one of its members shows all the earmarks of a cult, and more and more voices from within are crying to be freed from bondage, is it not the responsibility of the body to provide for those who have nowhere to go and no means to get there ?

### **Needs that have priority**

We have few answers, but among the multitude of needs we see the following as having a priority : Information. Sometimes it seems that the « shunning » goes both ways. Mennonites need to know – it is not pleasant, it might be offensive. Three years ago we pussyfooted around hard truths when we spoke in churches. It might be helpful for a Low German-speaking sociologist to evaluate the situation and the hope of the children under present circumstances ?

There is need for land. Much good land is still available. Mennonites in North America bought land for refugees and Indians in Paraguay. This resource is much needed in Bolivia. Those who settle on new land need to learn to work cooperatively. The Mennonite colonies in the Paraguayan Chaco have the know-how, and are showing a keen interest in providing leadership.

The Chaco colonies could also give guidance in schools, and sound biblical teaching and preaching. Those who want to make a new beginning need small loans. Perhaps people in North America could adopt a Bolivian farmer to get him on his feet.

Two brothers left the *Old Colony* to start Campo Chihuahua and were (excommunicated). At Chihuahua, there is singing and Bible study, a better school, and smoking is forbidden. Growth has been slow because they cannot afford to take debtors. It would be helpful to have small loans for those who want to join the Campo Chihuahua group. The Kleine Gemeinde Mennonites of Belize have done a fine job of providing leadership and encouragement to this venture.

Where there is no vision the people perish. For a people who no longer know where they come from, who they are or where they are going, the vision needs to come from the Mennonite body as a whole.

### **We have ignored the damage for too long by Menno J. Ediger**

Our immediate concern is the plight of the Mennonites who call themselves « Old Colony »

in Bolivia. We are convinced that they are, with the « permission » of the larger Mennonite fellowship which is not taking steps to stop them, pursuing a path which is leading them into a valley of degradation that might be called a « valley of death ».

Unless the wider Mennonite church takes steps to halt this march, not only the *Old Colony*, but larger body will suffer irreparable damage. We have too often given to *Old Colony* leaders an honour they have forfeited. Too long have we ignored the hurting of the masses in deference to egotistical and power-hungry leaders ; we have set aside the biblical injunctions to test spirits, to reprove and exhort in love. Dollars tend to support the status quo -and we had said that the status quo is bad. Yet, we dare not turn our back on the hungry and hurting poor.

Good stewardship, we believe, would be to give modest, low-interest loans to landless. Four or five thousand dollars would help get a family on their feet, in a new setting where church and school standards could also be new. Credit unions and cooperatives are also needed. Dollars available to the *Old Colony* need to be well supervised. One of the many things lacking is a sense of responsibility.

Leaders appear unable or unwilling to face either present or future. Those who do understand do not know what to do, or are afraid to try. It may be that some « shock treatment » will be required -exposing to the larger Mennonite body what happens in the colonies. We in the Mennonite fold must, in humility, with sensitivity and out of compassion for our brothers and sisters, boldly « confront » leaders in the *Old Colony*. While they will continue to resist outside pressure, we must find ways of applying it.

Let us continue to undergird and support, to model and demonstrate ; but let us also do what Jesus did Matthew 23 and Mark 11:15, 18, and follow the practice Paul in challenging error. It is time to make clear to the leaders in Bolivia that they have deserted the Anabaptist-Mennonite fold, and have created for themselves and their flock all the trappings of a cult.

I read Jesus to have been very hard on the « religions » of his day who felt they knew all ; I also read Jesus to have been understanding and merciful to all seekers after truth. What has amazed me is that in spite of a cancerous system, there are people who seem to be free of disease, people relatively whole and holy.



## Bibliographie

- ANAPO (Asociación de Productores de Oleaginosas y Trigo), 1997. *Memoria Anual*. Santa Cruz, septembre 1997. 85 p.
- ARRIETA M., 1990. *Agricultura en Santa Cruz : De la Encomienda Colonial a la empresa modernizada (1559-1985)*. ILDIS (Instituto Latino americano de Investigaciones Sociales). La Paz. 374 p.
- BARBER G. Richard, 1993. *Degradación de suelos en las tierras bajas tropicales de Santa Cruz, Oriente de Bolivia*. CIAT-MBAT (Mission Britannique en Agriculture Tropicale) Santa Cruz. 42 p.
- BOHAN Merwin, 1992. *Misión Económica de los Estados Unidos en Bolivia*. Mission Bohan, Ambassade des États-Unis, La Paz. Mécanographie. 1977.
- BOLIVAR MENACHO Jesus, 1978. « *Las colonias menonitas : Aporte y Participación en la Producción Agropecuaria regional* ». Tesis de grado en Economía, Universidad Gabriel Rene Moreno, Santa Cruz. 148 p.
- BRUNEAU Michel, 1994. Espaces et territoires de diasporas. *L'Espace géographique*, n° 1, p. 158-169.
- CABALLEROS HOYOS José Ramiro. 1987. « Teocracia o Secularización : Los medios de difusión colectiva y su impacto en dos colonias menonitas de Santa Cruz ». Tesis de grado en Comunicación, Universidad Católica Boliviana, La Paz. 128 p.
- C.F.C.E. (Centre Français du Commerce Extérieur), 1997. *Bolivia, poste d'expansion économique à La Paz*. Paris. 110 p.
- COHRANE T, 1973. *El Potencial Agrícola del Uso de Tierras en Bolivia*. Ed. Don Bosco. La Paz. 826 p.
- CO.NA.PO (Consejo Nacional de Población), 1986. Fondo de Naciones Unidas para Actividades en Poblacion : Bases para una Política de Inmigración Extranjera. La Paz.
- DEMELAS Danièle, 1980. *Nationalisme sans nation ? La Bolivie aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*. Toulouse, CNRS Amérique latine. 227 p.
- DERPSCH R.W., 1975. Estudio sobre la erosión eólica en la región integrada del Departamento de Santa Cruz y medidas prácticas para su control. Cooperación Boliviana-Alemana, La Paz.
- DYCK Cornelius, 1981. *An Introduction to Mennonite History*. Herald Press, Scottsdale, Pennsylvania, Kitchener, Ontario. 452 p.
- FIFER J.Valérie, 1982. The search for a series of small successes : Frontiers of settlement in Eastern Bolivia. *Journal of Latin American Studies*, vol. 14, part. 2, p. 407-432.

- FRANQUEVILLE André, 1997. *D'un pillage à l'autre, la Bolivie*. Multigraphié, ORSTOM.
- FRETZ J. Winfield, 1945. Factors contributing to Success and Failure in Mennonite Colonization. *Mennonite Quarterly Review* 24. p.130-135.
- FRETZ J. Winfield, 1960. A visite to the Mennonites in Bolivia. *Mennonite Life* 15, janvier 1960, p.13-18.
- GAVANDE Sampat, 1972. *Física de suelos, principios y aplicaciones*. Ed. Limusa-Wiley y el Centro Regional de Ayuda Técnica, Agencia para el Desarrollo Internacional (AID), Mexico, D.F.
- GINGERICH Melvin, 1970. *Mennonite Attire Through the Centuries*. Pennsylvania German Society, Breinigsville, Pa.
- GOOD Merle et Phyllis, 1979. *20 Most Asked Questions about the Amish and Mennonites*. Ed. Révisée 1995. Good Books, Intercourse, Pennsylvanie. USA.
- GORDON Allen, REDEKOP Calvin, 1967. Individual Differences in Survival and Reproduction among *Old Colony* Mennonites in Mexico: Progress to Oktober 1966. *Eugenics Quarterly* 14, juin 1967, p.103-111.
- GUAMAN Alejandro, 1982. *Uso potencial de la tierra en el Departamento De Santa Cruz*. Cordecruz, Santa Cruz.
- HENKEL Ray, 1978. « The Move to the Oriente : Colonization and Environmental Impact », présenté à la Conférence sur la Bolivie contemporaine, Arizona State University, Tempe. mars 1978.
- HEPPNER Joaquin. *Una breve historia de los Anabautistas*, édité par Esteban Cuya. Santa Cruz-M.C.C.
- HERRERA, BARBER, DIAZ, 1979. Estado de Compactacion y Susceptibilidad a la compactación de suelos aluviales en Santa Cruz. CIAT, *Informe* n° 54, Santa Cruz. juillet 1989.
- HIRAOKA Mario, 1980. Settlement and development of the of the Upper Amazon : the East Bolivian exemple. The Journal of Deleloping Areas, 14, n° 3, p. 327-347.
- INCHAUSTE Christian, 1998. *Bolivie : ombres et lumières d'un pays émergent*. Pro-  
blemes d'Amérique Latines. MLa Documentation française, p. 57-70
- JOHNSON James, TARIMA José Maria, 1995. Selección de especies para uso en cortinas rompevientos en Santa Cruz, Bolivia. *Informe tecnico n° 24*. C.I.A.T-MBAT (Mission Britannique en Agriculture Tropicale). 83 p.
- KAUFFMAN J. Howard, DRIEDGER Leo, 1991. *The Mennonite Mosaic*. Herald Press, Scottsdale, Pa.
- KELLER Gordon, AITKEN Percy, 1973. *Factores Socio-Culturales de la Colonización en Bolivia: Un modelo integrado para el Desarrollo de Nuevas Tierras*. Utah State University, USAID, mimeo, La Paz.
- KÖSTER Gerrit, 1983. *Santa Cruz de la Sierra. Desarrollo, estructura interna y funciones de una Ciudad en los Llanos Tropicales*. Ed. Centro Pedagógico et Cultural Portales, Cochabamba. 189 p.
- LA BOLIVIE DE LA RÉFORME, 1998. *Problèmes d'Amérique latine*, n° 28. Paris, La Documentation Française.
- LANNING Walter, 1971. *The Old Colony Mennonites of Bolivia: a case study*. Texas A & M University, Texas.130 p.
- MINISTERIO DE PLANIFICACION Y COORDINACION, 1985. *Experiencia de la colonización extranjera. Caso de las Colonias Menonitas*. Tema de exposición en el Seminario Nacional para el Análisis y Discusión Nacional de la Población. Santa Cruz, février 1985.
- MÖLL Martin, 1981. *Problemas ecológicos en el desarrollo agrícola de Santa Cruz*. Direktion für Entwicklungszusammenarbeit und humanitäre Hilfe. Eidgenossisches Departement für auswärtige Angelegenheiten. EDA. Berne.106 p.
- OROZCO Marcos et ZEBALLOS Modesto, 1977. *El cultivo del sorgo*. PROMASOR-Santa Cruz.
- PEREIRA M., 1988. *Hacia una politica de Inmigración Extranjera : Analisis de las colonias extranjeras en Bolivia*. La Paz : CONAPO.
- PERRIER Laetitia, 1997. *L'Oriente bolivien au XX<sup>e</sup> siècle, ces marges oubliées d'où naît une région*. Mémoire de DEA « Gé-

- graphie pratique dans le Tiers-Monde », dirigé par Roland Pourtier, Université de Paris I. 195 p.
- PETERS Jacob, 1988. Mennonites in Mexico and Paraguay : a comparative analysis of the colony social system. *Journal of Mennonite Studies*, vol. 6, p. 199-213.
- REDEKOP Calvin Wall, 1966. *The Old Colony : An Analysis of Group Survival. The Mennonite Quarterly Review* 40, juillet 1966. p.190-211.
- REDEKOP Calvin Wall, 1969. *The Old Colony Mennonites : Dilemmas of Ethnic Minority Life*. John Hopkins University Press, Baltimore, MD.
- REDEKOP Calvin, 1989. *Mennonite Society*. John Hopkins University Press, Baltimore et Londres, 387 p.
- REMPEL Herman. 1979. *Kjenn jje noch PlautDietsch ? A Mennonite Low German Dictionary*. Edition révisée 1995. PrairieView Press, Manitoba. 365 p.
- RIVIÈRE, Gilles, 1981. Les zones de colonisation en Bolivie. *Problèmes d'Amérique latine*, n° 62. Paris, La Documentation Française, p. 55-72.
- ROCA José Luis, 1986. *Perspectivas inmediatas de la producción de trigo en Bolivia*. Ministerio de planeamiento y coordinación. Alimentos para todos : Propuestas para un sistema de seguridad alimentaria en Bolivia (UNICEF, 1946-86). La Paz, février 1986. p. 138-175.
- SANABRIA FERNANDEZ Hernando, 1958. *En busca del Dorado. La Colonización del Oriente Boliviano por los Cruceños*. Publication de la UBGRM (Universidad Gabriel Moreno). 366 p.
- SEGUY Jean, 1977. *Les assemblées anabaptistes-mennonites de France*. Mouton, Paris-Den Haag. 904 p.
- SMITH C. Henry, 1981. *The Story of the Mennonites*. Mennonite Publication Office, Newton, KS.
- THE MENNONITE ENCYCLOPEDIA*, vol. 1-4 and supplement. Scottsdale, Pa. Mennonite Publishing House, 1955-1990 + site web.
- TONNIES Ferdinand, 1887. *Comunidad y Sociedad*. Ed. Losada, Buenos Aires. 321 P.
- VELASCO J., 1973. *Cultivo de Trigo en Santa Cruz*. Boletín informativo. La Paz. 64 p.
- WAIKENKINS Abe, 1987. *Strangers and Pilgrims*. Édité par Die Mennonitische Post/Derksen Printers. 360 p.
- WARKENTIN, John, 1983. Canadian geographers and their contribution to mennonite studies. *Journal of Mennonite Studies*, vol. 1, p. 106-118.
- WEBER Max. *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Collection Agora chez Pocket Plon. 286 p.
- WENGER J.C., 1956. *The Complete Writings of Menno Simons*. Ed. Leonard Verduin, trans. Herald Press, Scottsdale, Pa. 1092 p.
- WILLAIME Jean-Paul, 1995. *Sociologie des religions*. Que sais-je ? PUF, 126 p.
- ZALLES SOLIS Luis Marcelo, 1978. *Encuesta de la producción agropecuaria de las colonias Menonitas del Sur*. Tesis de grado para obtener el título de Médico Veterinario Zootecnista. Universidad Gabriel Rene Moreno, Santa Cruz.





#### **LISTE DES CARTES**

<b>Carte 1 :</b>	Les Anabaptistes en 1550, présence en Europe Centrale .....	16
<b>Carte 2 :</b>	Les migrations mennonites sur le continent américain .....	21
<b>Carte 3 :</b>	Coupe transversale de la Bolivie .....	25
<b>Carte 4 :</b>	Carte générale de la Bolivie .....	26
<b>Carte 5 :</b>	Situation de Santa Cruz sur « la frontière de végétation » .....	28
<b>Carte 6 :</b>	Le département de Santa Cruz .....	30
<b>Carte 7 :</b>	Répartition de la population par canton en 1992 .....	32
<b>Carte 8 :</b>	Les colonies mennonites de Santa Cruz .....	36
<b>Carte 9 :</b>	Plan de la colonie Valle Esperanza .....	38
<b>Carte 10 :</b>	Plan de la colonie Morgenland .....	39

#### **LISTE DES FIGURES**

<b>Figure 1 :</b>	La compactation des sols nuit à la croissance des cultures .....	73
<b>Figure 2 :</b>	Technique d'amélioration des sols compactés .....	73

#### **LISTE DES TABLEAUX**

<b>Tableau 1 :</b>	La participation de Santa Cruz dans la superficie cultivée nationale (1950-1980) .....	31
<b>Tableau 2 :</b>	Les indicateurs économiques du département de Santa Cruz .....	31
<b>Tableau 3 :</b>	Les colonies mennonites de Santa Cruz .....	34
<b>Tableau 4 :</b>	Les nouvelles colonies mennonites de Santa Cruz .....	35
<b>Tableau 5 :</b>	L'évolution du prix par produit à Santa Cruz .....	57
<b>Tableau 6 :</b>	L'évolution de la superficie cultivée en blé à Santa Cruz .....	58
<b>Tableau 7 :</b>	L'évolution de la superficie cultivée en soja d'hiver à Santa Cruz .....	59
<b>Tableau 8 :</b>	L'évolution de la superficie cultivée en soja d'été à Santa Cruz .....	60
<b>Tableau 9 :</b>	L'évolution de la superficie cultivée en tournesol à Santa Cruz .....	61

**LISTE DES PHOTOS**

<b>Photo 1 :</b>	Une maison à Valle Esperanza .....	51
<b>Photo 2 :</b>	Une maison à Del Norte .....	51
<b>Photo 3 :</b>	Une église de la colonie Del Norte, un jour d'enterrement .....	52
<b>Photo 4 :</b>	Une des quatre églises de la Valle Esperanza pendant la semaine .....	52
<b>Photo 5 :</b>	Jeunes filles (coiffure et robes), camp 24 de Valle Esperanza .....	53
<b>Photo 6 :</b>	Enfants de la famille Friesen, camp 10 de Valle Esperanza .....	53
<b>Photo 7 :</b>	Machine à laver traditionnelle .....	54
<b>Photo 8 :</b>	Grande famille, grande lessive .....	54
<b>Photo 9 :</b>	Véhicules motorisés avec des roues en fer .....	66
<b>Photo 10 :</b>	La récolte du soja .....	66
<b>Photo 11 :</b>	Les enfants en charge des animaux de la ferme .....	67
<b>Photo 12 :</b>	Fromagerie artisanale .....	67
<b>Photo 13 :</b>	Les mennonites Calle 6 de agosto, Santa Cruz .....	78
<b>Photo 14 :</b>	Parcelle défrichée avec brise-vent naturels .....	79
<b>Photo 15 :</b>	Les brise-vent plantés à Valle Esperanza .....	79



## Résumés

### • FRANÇAIS

Les plus puritains des mennonites se sont réfugiés en Bolivie, loin des yeux du monde et de la menace d'acculturation qu'il représente pour ces cousins des Amish. Les descendants de la secte anabaptiste pacifique fondée en Suisse, à l'époque de la Réforme prospèrent discrètement depuis les années cinquante, dans un des pays les plus pauvres d'Amérique du Sud. En érigeant leur religion en mode de vie, ils sont parvenus à constituer des groupes sociaux d'une grande cohésion, se distinguant par leur volonté de séparation du monde.

Dans ce pays structurellement andin, notre flux migratoire homogène s'est mobilisé vers les plaines orientales qui couvrent la plus grande partie du territoire. La Réforme Agraire visait à faire de l'Oriente un nouveau Potosí, végétal cette fois, mais elle manquait de colons. Les mennonites dont la réputation d'agriculteurs modèles s'était confirmée au Canada, au Mexique puis dans le Chaco paraguayen se sont présentés dans le pays au même moment. A l'abri dans leurs zones de dotation, ils ont introduit une agriculture intensive et spécialisée dans la culture du blé et du soja qui fait d'eux une force incontournable dans le département de Santa Cruz.

Organisés d'après leurs propres schémas en colonies indépendantes, ils se sont développés selon le commandement : *Croissez et multipliez-vous* tout en se maintenant à l'écart de la population nationale. Leurs besoins en terre augmentent à la mesure de leurs familles prolifiques tandis que leurs pratiques culturelles importées commencent à être remises en cause. Ces dernières apparaissent inadaptées à l'écosystème fragile de la région tropicale et les autorités boli-

viennes ont de la peine à faire passer une assistance technique, refusée au nom d'impératifs théologiques propres aux mennonites. Dans ce groupe pour lequel la vie rurale est l'unique façon d'assurer la pérennité de ses convictions religieuses, il n'est pas question de faire des compromis tels que l'abandon des roues en fer aux tracteurs qui risqueraient de mettre en péril la structure des colonies.

Il s'agit d'envisager de quelle manière l'intransigeance religieuse des mennonites qui régule tous les aspects de leur société peut s'accorder avec cette nouvelle priorité qu'est la gestion du potentiel agricole à long terme de la région de Santa Cruz.

### • ANGLAIS

The most puritanical of Mennonites sought refuge in Bolivia, far from the eyes of the world and from the threat of acculturation that it represents for these *conservative* cousins of the Amish. The descendants of the Pacific Anabaptist sect, founded in Switzerland during the Reformation, have been thriving discreetly since the 1950s in one of the poorest South American countries. Turning their religion into their way of life, they have succeeded in creating very cohesive social groups that distinguish themselves by a desire to live apart from the world.

In a structurally Andean country, this ethnically homogeneous migration flow is directed towards the Oriental Plains which cover the largest part of the national territory. The Agrarian Reform was designed to turn the Oriente into a new (agricultural) Potosí, but there were not enough colonists. Rather, Mennonites, whose reputation as model farmers had been established in

Canada and in Mexico and then in the Paraguayan Chaco, arrived in the country at this critical moment. Sheltered in the areas that were attributed to them, they initiated an intensive and specialized agriculture, growing wheat and soybean. This made them an important actor in the economy of the Department of Santa Cruz.

Organised as independent colonies and using their own patterns of settlement, they are spreading out according to the commandment *Go Forth and Multiply*, all the while remaining isolated from the rest of the country's population. Their land needs grow as a result of their prolific families, and their introduced agricultural practices are beginning to be questioned. The latter practices appear to be poorly adapted to the fragile tropical ecosystem, while the Bolivian authorities have difficulty providing technical assistance, rejected because of specifically Mennonite theological dictates. For a community which considers rural life to be the unique means of preserving its religious convictions, there is no question of making such compromises as abandoning iron wheels on tractors, out of fear they may imperil the very fabric of the colonies.

The issue is therefore one of considering how a religious intransigency that regulates all aspects of Mennonite society can accommodate to the new priority of long-term management of the agricultural potential of the Santa Cruz region.

• ESPAGNOL

Los mas puritanos de los Menonitas se refugiaron en Bolivia, lejos de los ojos del mundo y de la amenaza de acculturación que representa para estos primos de los Amish. Los descendientes de la secta Anabautista Pacífica fundada en Suiza, en la época de la Reforma prosperan discretamente desde los años 1950, dentro de uno de los países más pobres de Sud-América.

Erigiendo su religión como modo de vida, consiguieron constituir grupos sociales de una grán cohesión, distinguiéndose por su voluntad de separarse del mundo.

En este país estructuralmente andino, nuestro flujo migratorio homogéneo se movilizó hacia los Llanos Orientales, que cubren la mayor parte del territorio. La Reforma Agraria aspiraba a hacer del Oriente un nuevo Potosí, pero vegetal esta vez, y faltaban colonos. Los Menonitas cuya reputación de agricultores modelos se había confirmado en Canadá, en México y luego en el Chaco Paraguayo, se presentaron en el país en el mismo momento. Al abrigo en sus zonas de dotación, introdujeron una agricultura intensiva y especializada en el cultivo del trigo y de la soya, lo que hizo de ellos una fuerza importante en el departamento de Santa Cruz.

Organizados según sus propios esquemas, en colonias independientes, se desarrollaron según el mandamiento de Dios : *Creced y multiplicaos*, manteniéndose apartados de la población nacional. Sus necesidades de tierras aumentan con el crecimiento de sus familias prolíficas, mientras que empiezan a ser criticadas sus practicas agrícolas importadas. Estas parecen inadaptadas al ecosistema frágil de la región tropical y las autoridades bolivianas tienen dificultades para difundir la asistencia técnica, está rechazada por motivos teológicos propios a los Menonitas. Este grupo para el cual la vida rural es la única manera de asegurarse la perennidad de sus convicciones religiosas, no quiere ni hablar de tener compromisos, como el abandono de la ruedas de hierro de los tractores, que arriesgarían a poner en peligro la estructura de las colonias.

Se trata de considerar de que manera la intransigencia religiosa de los Menonitas, que regula todos los aspectos de su sociedad puede conciliarse con esta nueva prioridad, que es la gestión del potencial agrícola a largo plazo en la región de Santa Cruz.



## Table des matières

<b>Préface de Christian Huetz de Lempis</b> .....	5
<b>Introduction</b> .....	11
<b>Chapitre 1 • A l'origine des migrations, la non-conformité mennonite</b> .....	15
<b>LA PRÉGNANCE DE L'HÉRITAGE EUROPÉEN</b> .....	15
Naissance des Anabaptistes au coeur de la Réforme .....	15
Menno Simons, le prédicateur éponyme .....	15
<b>UN SYSTÈME DE CROYANCE BASÉ SUR</b>	
<b>UNE INTERPRÉTATION PARTICULÈRE DE LA BIBLE</b> .....	17
Des Chrétiens ni protestants, ni catholiques .....	17
Une lecture de la Bible parfois extrême .....	17
<b>L'EXPRESSION DE LA NON-CONFORMITÉ MENNONITE</b> .....	17
Trois caractéristiques fondamentales de l'Anabaptisme pacifique .....	17
L'ethnocentrisme des mennonites .....	18
<b>UNE COMMUNAUTÉ EN PLEINE EXPANSION</b> .....	18
Effets cumulés d'une forte natalité et de la reprise	
de l'évangélisation .....	18
La grande diversité des groupes mennonites .....	19
<b>UNE SECTE QUI FUIT LA CIVILISATION</b> .....	19
Espoirs déçus au Canada .....	19
Dispersion en Amérique Latine .....	19
<b>LA BOLIVIE, ULTIME DESTINATION DES PLUS CONSERVATEURS</b> .....	20
L'accord avec le gouvernement bolivien .....	20
L'immigration mennonite, résultat de motivations mutuelles .....	22

<b>Chapitre 2 • La conquête de l’Orient bolivien</b> .....	<b>23</b>
<b>UNE RÉGION LONGTEMPS ISOLÉE</b> .....	23
Au coeur de l’Amérique du Sud .....	23
La fondation de Santa Cruz de la Sierra .....	24
Le détonateur des mutations : la réforme agraire d’août 1953 .....	24
<b>DES ATOUTS : L’ESPACE PHYSIQUE ET LE MILIEU NATUREL</b> .....	24
Un climat tropical .....	25
Un milieu favorable à l’agriculture .....	27
<b>L’ÉMERGENCE DE SANTA CRUZ</b> .....	27
Le rôle des voies de communication .....	27
Une région pauvre en hommes .....	29
Santa Cruz, la nouvelle capitale économique du pays .....	31
<b>Chapitre 3 • La société mennonite et son territoire conditionnés par une identité religieuse sans compromis</b> .....	<b>33</b>
<b>UN NOMBRE CROISSANT DE COLONIES</b> .....	33
Une typologie non-exhaustive et un inventaire difficile .....	33
Des localisations stratégiques .....	35
L’exemple de deux colonies .....	37
<b>LA RIGIDITÉ DE L’ORGANISATION INTERNE</b> .....	39
La propriété foncière, instrument de cohésion de la communauté .....	40
Les formes institutionnalisées de l’autorité .....	40
Un système d’éducation figé .....	41
Le paysage et l’habitat mennonite .....	42
<b>UNE VIE RELIGIEUSE INTENSE</b> .....	44
L’importance du culte .....	44
Les étapes de la vie, les sacrements .....	44
Le bannissement, une forme de justice .....	45
Un uniforme mennonite .....	45
<b>L’EMPRISE RELIGIEUSE SUR LE QUOTIDIEN</b> .....	47
La place de la femme dans une culture patriarcale .....	47
Une infrastructure sanitaire déficiente .....	48
Les moyens de transport des colons .....	48
Des loisirs rares .....	49
<b>Chapitre 4 • Un système de production agro-pastorale efficace</b> .....	<b>55</b>
<b>UNE SOCIÉTÉ “ CAPITALISTE ”</b> .....	55
Une population rurale par essence .....	55
Équipement et financement .....	55
L’atout d’une main d’oeuvre nombreuse .....	56
<b>UNE AGRICULTURE INTENSIVE ET SPÉCIALISÉE</b> .....	57
Des leaders dans la production du blé, la culture d’hiver .....	57
Le dynamisme du soja .....	55
Autres produits cultivés .....	60
Modes de transports et commercialisation .....	62
<b>ÉLEVAGE ET ACTIVITÉS NON AGRICOLES DANS LES COLONIES</b> .....	62

Essor de l'élevage .....	62
Une réussite : les fromageries .....	63
Le commerce et l'artisanat .....	63
<b>LE BILAN D'UNE " RÉVOLUTION AGRICOLE MENNONITE "</b> .....	64
Contribution à l'expansion agricole cruceña .....	64
Présence en ville, <i>le quartier mennonite</i> .....	65
<b>Chapitre 5 • Réalités écologiques du développement de Santa Cruz</b> .....	<b>69</b>
<b>DES MESURES LÉGALES APPROPRIÉES</b> .....	<b>69</b>
Une prise de conscience récente .....	69
La réglementation de l'usage du sol par le PL.U.S .....	70
Le contrôle de la déforestation .....	70
<b>DES PRATIQUES MENNONITES INADAPTÉES À UN ÉCOSYSTÈME FRAGILE</b> .....	<b>71</b>
Le défrichage total systématique .....	71
L'absence de haies, facteur principal d'érosion .....	72
Des sols tropicaux sensibles à la compactation .....	72
<b>LA PROTECTION DE L'ENVIRONNEMENT DOIT DEVENIR UNE PRIORITÉ</b> .....	<b>74</b>
Gérer l'imperméabilité mennonite .....	74
Insuffisances des institutions .....	75
Le délai d'adéquation : l'an 2001 .....	76
<b>Conclusion • Les mennonites entrent-ils dans une période de transition</b> .....	<b>81</b>
<b>DES PRÉOCCUPATIONS CROISSANTES</b> .....	<b>82</b>
La quête de terre .....	82
Les conflits avec la nouvelle génération .....	82
Le Comité Central Mennonite .....	83
<b>QUELLE VIE APRÈS LA COLONIE ?</b> .....	<b>84</b>
Quitter la colonie, un choix lourd de conséquences .....	84
Vivre en Bolivie, hors de la colonie .....	85
<b>VERS UNE COLONIE URBAINE</b> .....	<b>85</b>
L'esprit d'entreprise mennonite .....	85
Une solidarité informelle .....	86
Un exemple isolé mais encourageant .....	86
Annexes .....	89
Bibliographie .....	99
Liste des cartes, figures, tableaux et photos .....	103
Résumés en français, anglais et espagnol .....	105



Dépôt légal : septembre 1999